



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



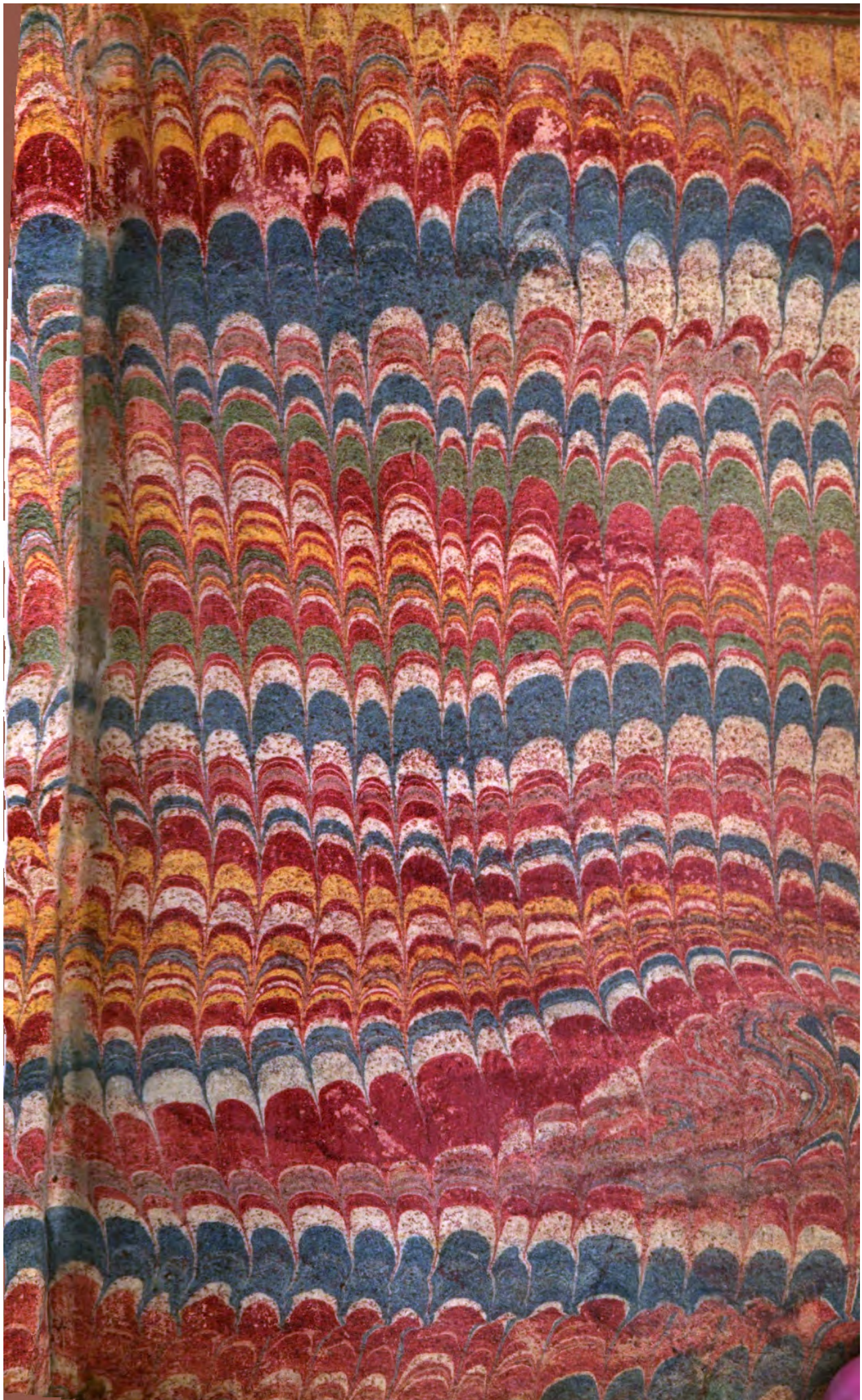
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



GEOFFREY ASPIN
RE BOOKS & PRINTS
LITTLE SUTTON,
ESHIRE, ENGLAND



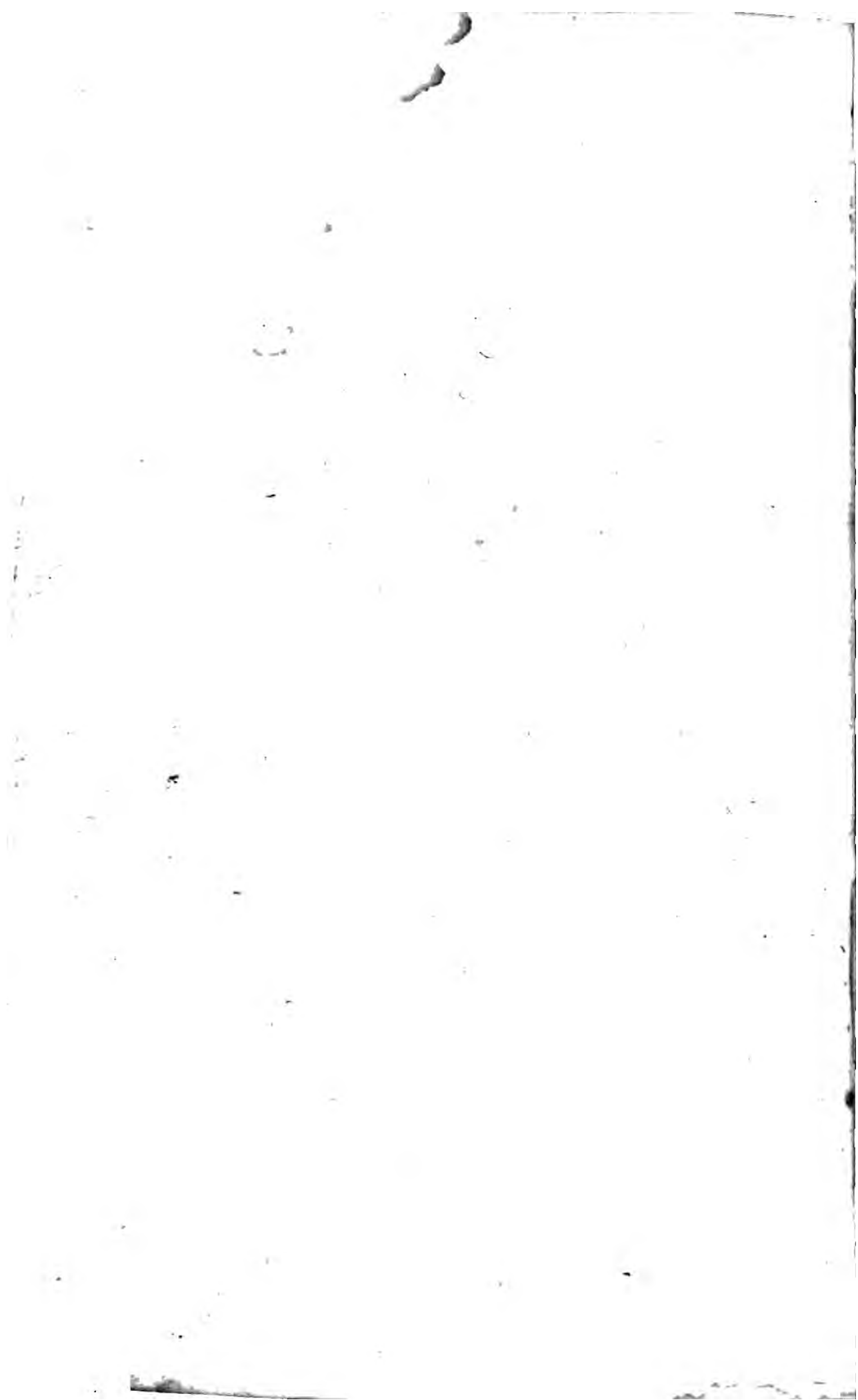
Vet. Fr. II. A. 1212



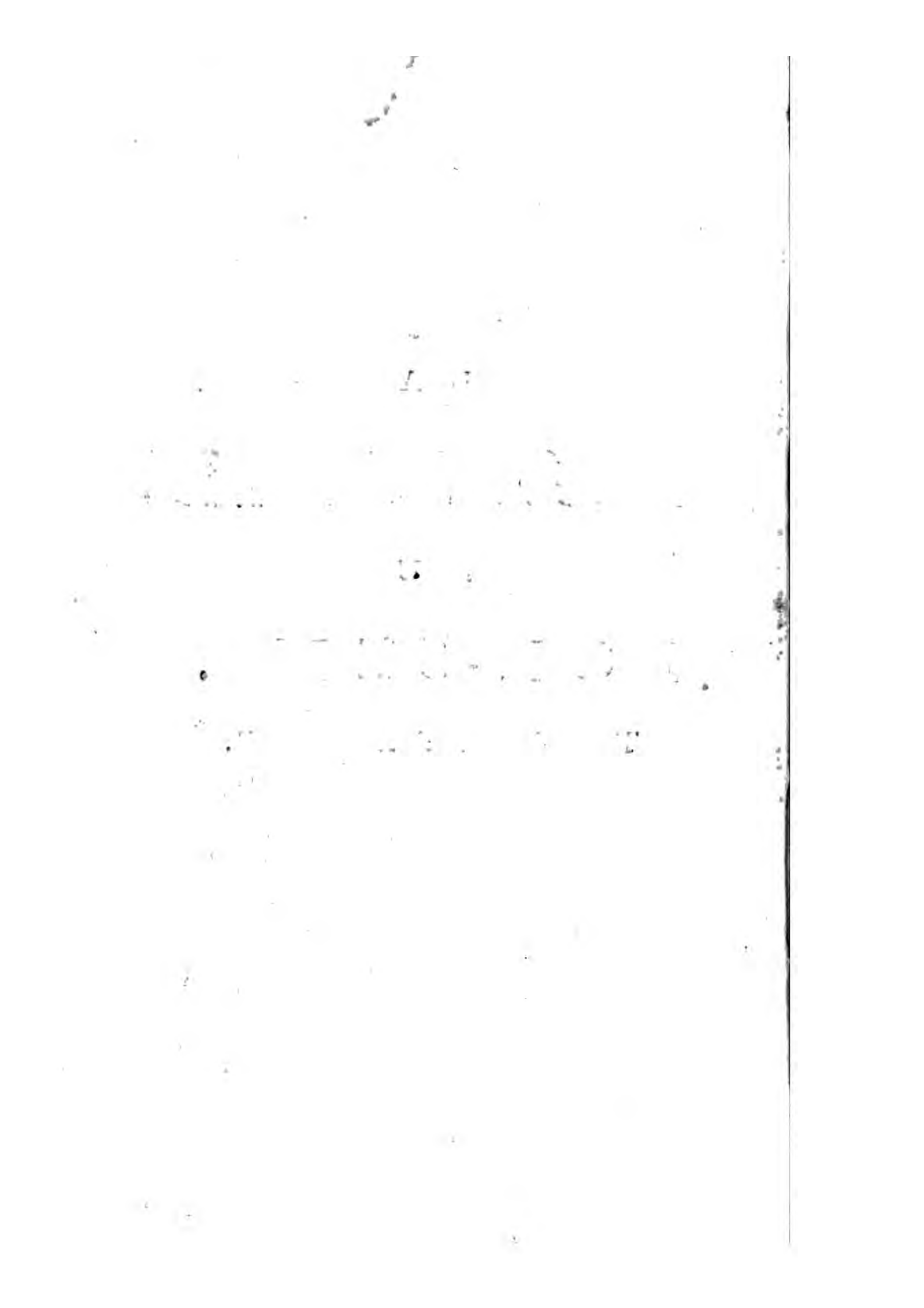
ARGENS

2 vols





L A
PHILOSOPHIE
D U
B O N - S E N S .
T O M E P R E M I E R .



L A
PHILOSOPHIE
D U
B O N - S E N S ,
O U
R É F L E X I O N S

PHILOSOPHIQUES

*Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines ;
à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.*

NOUVELLE ÉDITION, REVUE,

Corrigée & Augmentée d'un Examen
Critique des Remarques de

MR. L'ABBÉ D'OLIVE ;

*De l'Académie Française, sur la Théologie
des Philosophes Grecs ;*

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

T O M E P R É M I E R .




A L A H A Y E ,

Chez P I E R R É P A Û P I E ,
M. DCC. XL.

21 OCT 1973



PRÉFACE.

 *OICI une nouvelle Edition d'un Livre, dont les précédentes ne doivent être regardées que comme des essais. Elle est augmentée de plus de la moitié, & les augmentations sont pour le moins aussi utiles que ce qui composoit autrefois tout le Corps de l'Ouvrage. Le succès qu'il a eu, m'a engagé à le revoir avec beaucoup de soin, & à le perfectionner le plus qu'il m'étoit possible.*

J'AI toujours suivi mon premier dessein, qui étoit d'être utile aux gens du Monde, c'est-à-dire aux personnes, pour le plaisir & l'instruction desquelles les Savans devoient plus travailler qu'ils ne font. Il semble que la plupart de ces Messieurs soient honteux aujourd'hui d'écrire d'une manière qui soit intelligible à tout le monde. Quand je dis à tout le monde, j'entends à tous ceux,

* 3

qui,

P R E' F A C E.

qui, aimant la lecture, ne veulent pas cependant qu'on les fatigue par des Livres qui semblent être faits pour être placés dans le Temple de Diane à côté des Ecrits obscurs & sublimes d'HERACLITE. Ces Savans se trompent fort, s'ils se figurent qu'il y ait beaucoup de gens qui fassent pour eux ce que fit Euripide pour avoir les Ecrits du Philosophe Grec. A force de lire ces Ecrits mystérieux, il les apprit par cœur, & les publia. Je puis assurer ces Messieurs que puisqu'ils ne se sont point souciés d'être entendus, personne ne se donnera la torture pour les entendre. Il est vrai qu'ils auront la consolation de traiter d'ignorans, ceux qui mépriseront leurs Ouvrages; mais ceux-ci à leur tour les regarderont comme des pedans: ainsi, voilà les choses compensées de part & d'autre.

QUAND je veux qu'un Auteur écrive d'une manière claire, intelligible, je n'entends point qu'il s'abaisse & s'avilisse; il est un art de dire les choses les plus élevées, & de les mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. Personne n'a possédé cet art comme Mr.

BAY-

P R E F A C E

BAYLE & **Mr. DE FONTENELLE** ; leurs Ouvrages sont des preuves évidentes que les matières les plus abstraites peuvent être traitées avec une méthode qui les rend très faciles.

IL est au reste ridicule de se figurer que parmi les gens du Monde il ne s'en trouve pas un grand nombre qui ont parfaitement bien étudié , & qui savent beaucoup. Si Messieurs les Docteurs en us connoissoient un peu plus les Courtisans , les Officiers , & même les femmes d'un certain rang , ils se détromperoient , & reviendroient de leur prévention ; mais quoiqu'un homme ait cultivé les Belles-Lettres , il ne s'ensuit pas de là qu'il soit obligé de s'ennuyer , en lisant l'Ouvrage d'un Savant , dont la science n'a rien que de dur & d'épineux. Il ne doit donc point paroître extraordinaire que tant d'Ouvrages , remplis de Grec & de Latin , moisissent en paix dans la boutique d'un Libraire.

RIEN n'est plus utile qu'une érudition amusante & instructive ; mais rien n'est plus ennuyant qu'un Livre qui n'offre qu'un chaos immense ; l'esprit

P R E' F A C E.

le plus curieux craint de s'y abîmer. En vérité, c'est être sage que de ne pas employer du tems à lire de pareils Ouvrages.

QUELQUES Savans se plaignent amèrement du goût du siècle; selon eux, on n'aime aujourd'hui que des bagatelles & des Romans. Il est aisé de leur prouver qu'ils se trompent: on lit avec avidité les Ouvrages de BAYLE, de LEIBNITZ, de LOCKE, &c. On liroit les leurs de même, s'ils avoient su faire usage de leur érudition & de leur Philosophie, ainsi que ces grands hommes.

JE finis une Préface, qui, quelque courte qu'elle soit, servira peut-être à ma condamnation; je crains qu'on ne m'accuse d'avoir mal imité les grands modèles que je propose. Si je n'y ai pas réussi, je prie mes Lecteurs de m'excuser en faveur de l'intention. Le bon accueil qu'ils ont fait à la première Edition de mon Ouvrage, me rassure un peu; ils trouveront quelques petites dissertations nouvelles; c'est ainsi qu'on peut appeller quelques remarques assez longues, qui peut-être mériteront leur
ap-

P R E' F A C E.

approbation. J'ai tâché d'y rassembler ce que j'ai cru appercevoir de plus intéressant & de plus instructif, j'ai aussi augmenté & changé considérablement le Corps de l'Ouvrage. Je ne dirai rien ici de l'arrangement que j'y ai observé, on verra mes raisons dans le Discours préliminaire; & puisqu'elles ont été goûtées dans la première Edition, j'espere qu'elles seront aussi heureuses dans celle-ci.





T A B L E
D E S
RÉFLEXIONS
E T D E S
P A R A G R A P H E S.
D E C E T
O U V R A G E,
T O M E P R E M I E R.



D I S C O U R S P R É L I M I N A I R E
S U R L E D E S S E I N
D E C E S R É F L E X I O N S.

- §. I. **P**remière Idée de cet Ouvrage. Page 1.
II. **Q**ue les plus grands hommes ignorent bien des choses. 4.
III. Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude. 6.
IV.

TABLE DES RE'FLEXIONS. XI	
IV. <i>Des Réflexions qui composent cet Ouvrage.</i>	9.
V. <i>Du Respect dû aux Philosophes.</i>	16.
VI. <i>Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la Recherche de la Vérité , contre Montagne.</i>	24.

RÉFLEXION PREMIERE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE

L'HISTOIRE, DE LA TRADITION, ET DES OPINIONS
DES SAVANS.

§ I. I ntrouductions.	44.
II. Q ue notre Raison ne peut nous tromper en ce que nous appercevons distinctement, & qu'elle doit prévaloir sur toutes les Autorités.	49.
III. D e l'Incertaince de l'Histoire dans un grand nombre de Faits.	53.
IV. I ncertaince de l'Histoire dans ses commencemens.	56.
V. D e la partialité des Historiens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.	77.
	VI.

XII TABLE DES RE'FLEXIONS.

- VI. *Les Historiens sont remplis de prodiges.* 82.
- VII. *Oppositions de sentimens des Historiens d'un Parti opposé, & d'une différente Religion.* 90.
- VIII. *Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.* 100.
- IX. *Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.* 110.
- X. *Récapitulation des Raisons de l'Incertitude de l'Histoire.* 115.
- XI. *De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple est méprisable.* 117.
- XII. *Les Traditions pour la plûpart ne sont fondées que sur nos préjugés & notre paresse.* 129.
- XIII. *Bien des Traditions prennent leurs sources des Ouvrages des Poètes, des Orateurs & des Peintres.* 134.
- XIV. *La Tradition est commune à tous les peuples pour autoriser leurs erreurs.* 139.
- XV. *De l'Incertitude de l'autorité des Savans, par la contrariété de leurs sentimens.* 143.
- XVI. *Que les Savans sont toujours prévenus en faveur de leurs opinions.* 148.
- XVII. *Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savans.* 152.

XVIII.

- TABLE DES RE'FLEXIONS. XIII**
- XVIII. *La moitié des opinions des Savans ne prend sa source que dans leur haine & leur jalousie.* 158.
- XIX. *La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.* 165.
- XX. *Que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne savoient que peu de choses.* 177.

RÉFLEXION SECONDE,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DE LA

LOGIQUE.

- §. I. **I**ntroduction. 188,
- II. **E**n quoi consiste la Logique. 197.
- III. *Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens.* 202.
- IV. *Des idées, considérées selon leurs objets.* 214.
- V. *Les idées, que nous acquérons par notre propre expérience, sont plus parfaites que celles que nous acquérons par le secours.* 218.
- VI.

XIV TABLE DES RE'FLEXIONS.

- VI. *Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque histoire.* 220.
- VII. *De la nécessité de définir les noms dont on se sert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embarrassées.* 228.
- VIII. *La définition d'une chose est juste plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.* 231.
- IX. *Des causes de notre ignorance.* 235.
- X. *Des jugemens, par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.* 241.
- XI. *D'où dépend la vérité des propositions ou des jugemens.* 243.
- XII. *Du Syllogisme, ou vrai Raisonnement.* 246.
- XIII. *Des différentes espèces de Syllogismes.* 247.
- XIV. *La vérité ou la fausseté des Prémises du Syllogisme le rendent démonstratif, véritable, ou faux.* 251.
- XV. *De l'inutilité du Syllogisme & de l'argumentation scholastique.* 255.
- XVI. *De la Méthode.* 269.
- XVII. *De deux sortes de Méthode.* 270.



TABLE DES RÉFLEXIONS. XV

RÉFLEXION TROISIÈME,

CONCERNANT

L'INCERTITUDE

DES

PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA PHYSIQUE.

- §. I. **I**ntroduction. 275.
II. **S**i le Monde est éternel. Système de
ceux qui l'ont cru tel. 288.
III. **E**xamen des systèmes différens de ceux
qui ont cru le Monde éternel. 311.
IV. **R**aisons des Philosophes qui croioient que
le Monde avoit eu un commence-
ment. 314.
V. **E**xamen du système de l'Ame du Mon-
de. 329.
VI. **R**éfutation du Dogme de l'Ame du Mon-
de, & du système de Spinoza. 346.
VII. **D**e la Création du Monde. 354.
VIII. **D**es premiers Principes des choses. 360.
IX. **D**e l'Espace & du Vuide. 383.
X. **D**e l'Essence de la Matière. 389.
XI. **D**es raisons qu'ont les Cartésiens, pour
n'admettre que l'étendue corporel-
le, & pour nier qu'il y ait du Vui-
de dans la Nature. 392.
XII.

XVI TABLE DES RE'FLEXIONS.

- XII. *Des Raisons qu'ont les Gassendistes ;
pour admettre des espaces incor-
porels, & du Vuide dans le Mon-
de.* 401.
- XIII. *Qu'il semble que l'opinion, qui admet
le Vuide, est la plus naturelle, &
qu'il peut y en avoir.* 407.
- XIV. *Que la puissance d'annihiler prouve la
possibilité du Vuide.* 416.
- XV. *De la nécessité du Vuide.* 418.
- XVI. *Des Atômes des Epicuriens, & de la
Matière subtile des Cartésiens.* 422.
- XVII. *De la divisibilité de la Matière.* 433.
- XVIII. *Que les principales preuves de Spino-
sa sont tirées du système de Des-
cartes.* 442.
- XIX. *Du mouvement des Atômes.* 445.
- XX. *Du mouvement de la Matière subtile
& de l'attraction.* 450.
- XXI. *Examen du système de Descartes.* 463.
- XXII. *Examen du système de Newton.* 470.
- XXIII. *Récapitulation.* 478.





DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LE DESSEIN
DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

PREMIÈRE IDÉE DE CET OUVRAGE.

JAi toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantisme des demi-Savans. Dès que j'eus fait usage du peu de lumières que le Ciel m'a accordé, je m'aperçus que les personnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que

2 D I S C O U R S

je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui, étant eux-mêmes les premières dupes de leur vanité, ne se défendoient qu'à l'abri de quelques mots intelligibles, contre les attaques de la raison & de la lumière naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je souffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriser les raisonnemens sensés d'un autre homme, qui, n'ayant pas lû Aristote, ou Scot, sembloit n'avoir permission de faire usage de sa raison que dans les choses les plus communes de la vie; car, à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance crasse, la liberté d'agir d'une manière un peu plus intellectuelle que celle du reste des animaux. Mais ils devroient songer que Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre des créatures raisonnables (*).

(*) LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain.

P R E L I M I N A I R E. 3

LA raison est un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général, & ceux qui veulent en faire usage, & réfléchir attentivement sur eux-mêmes & sur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont besoin ni des Philosophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités nécessaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aisance à l'esprit pour pénétrer bien des difficultés, qui sans eux l'arrêtent long-tems : mais il faut que ces Maîtres soient de véritables Savans ; sans quoi, les leçons qu'on reçoit sont beaucoup plus nuisibles que profitables. Loin d'éclaircir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confusion dans notre entendement, & obscurcissent les idées claires & distinctes que nous pouvons avoir. Ainsi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puissent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

QUE LES PLUS GRANDS HOMMES IGNORENT BIEN DES CHOSES.

LES plus grands hommes, & ceux qui se distinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avoient ingénument qu'il est un grand nombre de choses au-dessus de leur connoissance, & auxquelles l'esprit humain ne sauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrègent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-tems, croient savoir quelque chose, lorsqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui sont assez malheureux pour recevoir leur instruction.

CES demi-Savans n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas absolument nécessaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier consentement qu'à des choses entièrement évidentes. *La fausseté*, dit le Pere Mallebranche, & la

P R E L I M I N A I R E. S

confusion regnent dans la Philosophie ordinaire, à cause que les Philosophes se contentent d'une vraisemblance fort facile à trouver, & si commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t-on pas presque par-tout une infinie diversité de sentimens sur les mêmes sujets, & par conséquent une infinité d'erreurs? Cependant un très grand nombre de disciples se laissent séduire, & se soumettent aveuglément à l'autorité de ces Philosophes, sans comprendre leurs sentimens ().*

LA facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, sont les deux sources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteusement des choses douteuses, & avoient ingénument leur incapacité touchant celles

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de la Vérité. Livr. I. Chap. III. pag. 11. *Voiez sur la fin.* N'est-il pas surprenant que ce Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoissoit si bien? On n'a jamais mieux réprimé l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occasions, & dans cent autres il est lui-même plus décisif que les gens qu'il condamne.

6 DISCOURS

celles qui sont au-delà de la portée de l'esprit de l'homme. Il est vrai qu'ils croient savoir beaucoup moins de choses que ceux qui prétendent les connoître toutes; mais du moins ils sont certains de celles qu'ils savent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

DES SCIENCES OÙ L'ON TROUVE LE PLUS DE CERTITUDE.

IL est des Sciences, telle que la Géométrie, l'Algebre, une grande partie de l'Astronomie, la Physique expérimentale, où, lorsqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut se flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire presque toujours de son flambeau les Géomètres dans leurs opérations, les Algébristes dans leurs calculs, les Astronomes dans leurs supputations, & les Physiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à se tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes, on peut les leur montrer d'une façon sensible, qui

qui les ramene à la vérité; mais dans la Logique, la Métaphysique, & cette partie de la Physique où l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau champ pour se donner carrière; & comme les choses qu'on cherche à approfondir, sont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le tems du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot feront désormais des Articles de Foi.

UNE chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans on fait très peu de cas de la Géométrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t-on une légère idée aux jeunes gens; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à crier & à disputer avec beaucoup

de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de mots. Ce n'est pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études aussi infructueuses; mais sans la dispute les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en est d'un Scholastique, comme de la Comtesse de Pimbeche. La Plaideuse pense

Que vivre sans procès n'est pas contentement,

Et le Régent de Collège croit que

Vivre sans disputer n'est pas contentement.

LES demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Physique, & dans la Métaphysique de l'École, un champ de bataille, digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs distinctions, divisions & sub-divisions l'incertitude des matières sur lesquelles ils disputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

DES RÉFLEXIONS QUI COMPOSENT CET OUVRAGE.

EN NUIE' de voir le bon sens méprisé, je formai le dessein de prouver à une personne aimable, chez qui j'allois souvent passer quelques jours à la campagne, que son Chapelain, grand sectateur d'Aristote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'esprit, mais qui, nourrie loin des gens qui pussent l'instruire de certaines Sciences, n'en entendoit parler que les six semaines qu'elle alloit passer dans ses terres toutes les années, crut que j'entreprendois une chose impossible. *Savez-vous bien, me dit-elle, que mon Aumônier entend le Grec, & qu'il dit que votre Descartes n'est qu'un benêt & un réveur?* „ Il dépendra de vous, lui dis-

„ je, Madame, que je vous montre,
 „ non seulement que votre Chapelain
 „ ne fait rien; mais même qu'Aristote,
 „ son grand ami, ne savoit pas grand'-
 „ chose “.

vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire; Et si vous me persuadez qu'Aristote ne sache rien, je ne doute pas que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorans. „ Je ferai peu en „ peine, lui repondis-je, de vous prou- „ ver qu'ils n'ont de certitude que de „ très peu de choses dans la plus gran- „ de partie des Sciences auxquelles ils „ s'appliquent“. *Ab! je vous prends au mot*, dit cette Dame, *Et je suis bien aise de vous voir rompre une lance contre tout le genre humain.* „ Vous „ vous trompez, repliquai-je. Je n'au- „ rai rien à démêler avec les véritables „ Savans, & les personnes, dont le „ génie est doué de justesse & de bon „ sens, seront au contraire de mon o- „ pinion, & m'aideront à vous prou- „ ver que la plûpart des hommes igno- „ rent entièrement ce qu'ils croient sa- „ voir“. *Mais encore*, me repondit-elle, *quelles sont les Sciences dans lesquelles vous bornez si fort la connoissance humaine?* „ Toutes celles, repris-je en riant, que „ votre Chapelain croit savoir, la Lo- „ gique, les principes généraux de la „ Phy-

P R E L I M I N A I R E. 11

„ Physique, la Métaphysique, l'Astro-
 „ logie judiciaire “ . . . Vous êtes, me
 dit elle, étrangement fâché contre mon
 Chapelain; mais enfin, du moins ne lui
 disputerez vous pas la certitude des faits
 qu'il a acquis par l'Histoire. „ Pardon-
 „ nez-moi, Madame, repliquai-je. Je
 „ vous prouverai que bien des connois-
 „ sances qu'il a acquises par l'Histoire,
 „ sont aussi incertaines que les autres. “

LE défi que me fit cette Dame
 d'exécuter la promesse que je lui don-
 nois, me fit résoudre d'employer quel-
 ques heures de tems à repasser les prin-
 cipaux articles dont je voulois lui mon-
 trer l'incertitude. Je couchai quelques
 pensées sur le papier; & insensiblement
 entraîné par les nouvelles matières qui
 s'offroient, je fis les cinq espèces de
 Dissertations qui composent cet Ou-
 vrage. Je le montrai à quelques-uns
 de mes amis, qui parurent en être sa-
 tisfaits. Ils m'engagerent à le donner au
 Public, & j'ai tâché, en le revoiant
 avec toute l'exactitude possible, qu'il
 pût en être reçu favorablement. J'ai
 pensé que je devois rendre la lecture de
 mon Ouvrage agréable à deux sortes de
 per-

personnes; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé; & aux véritables Savans, au tribunal desquels tous les Ecrits doivent reffortir.

Pour réüffir dans mon dessein, j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été possible; j'ai traité, le moins sérieusement & le moins abstraitement que j'ai pû, des matières qui n'étoient pas susceptibles par elles-mêmes de trop d'enjouement, & j'ose me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pedantesque orgueil d'un Savant hérissé de Grec & de Latin, quand il voudra disputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes sentimens la moindre prévention; je leur conseille au contraire d'avoir aussi peu de croiance en moi, que j'en ai eu dans les autres. La raison, ou la lumière naturelle étant un don du Ciel qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire usage; c'est le moien le plus sûr pour connoître la vérité.

J'ES-

J'ESPÈRE que mon Ouvrage fera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'aient peut-être déjà réfléchi eux-mêmes : s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me sauront quelque gré d'avoir mis dans un seul point de vûe toutes les raisons, capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent user avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'AI rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été possible, certains passages des plus grands hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes sentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moïen de leur mettre sous les yeux des passages, qu'ils n'eussent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illustres Savans, sans qu'ils aient la peine de les concilier eux-mêmes ; en sorte qu'ils apprendront souvent les différentes opinions sur une question, selon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront aussi leur utilité dans ces citations ; elles leur rappelleront
avec

avec plus de force les sentimens des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoissent très parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des passages que j'ai cités: j'aurois été souvent obligé d'affoiblir mes raisons, par trop de prolixité, au lieu que je me suis servi de certaines citations, comme d'une surabondance de droit. Au reste, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine connoissance des Sciences dont je parle, lussent d'abord mon Ouvrage sans s'arrêter aux passages cités, & sans y faire attention, afin de prendre une première notion des choses dont je parle: ensuite ils le liroient une seconde fois avec les remarques, & verroient d'un seul coup d'œil & sans peine les sentimens des différens Auteurs dans leurs propres Ecrits.

COMME il est bien des gens qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les passages que j'ai cités, & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-dessous de la citation. Je n'ai mis aucun passage Latin dans le texte, j'ai placé dans les remarques tous ceux que j'ai rapportés,
pour

pour ne point interrompre la lecture des personnes qui ne savent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit causer quelque embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il est juste d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs, & qu'il est aujourd'hui beaucoup de Courtisans, d'Officiers, de Gentilshommes, &c. qui, sans le paroître, sont aussi savans que bien des Professeurs, j'ai placé au bas des pages tous les passages que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui sont bien aises de juger des opinions d'un Auteur par ce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savans, je n'ai mis que celles que j'ai cru absolument essentielles pour vérifier l'autorité d'un passage, dont on auroit pu chicaneer le sens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours ayant soutenu que les Egyptiens

tiens avoient cru qu'il n'y avoit qu'un Dieu suprême, un seul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choses.

§. V.

DU RESPECT DÛ AUX PHILOSOPHES.

IL m'est arrivé souvent de parler des Philosophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une manière qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouvantable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai usé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Aristote, de Scot, & de quelques Scholastiques, sont des blasphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront si hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainsi, en disant qu'Aristote n'étoit pas un grand Physicien, eu égard à Descartes & à
New-

Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très grand homme, rempli d'esprit, & dont les Ouvrages sur la Poétique sont aussi bons, que ceux dans lesquels il traite de la Philosophie sont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Aristote, & les Péripatéticiens verront si je suis retenu, eu égard à la hardiesse du Métaphysicien François.

ARISTOTE, qui mérite avec justice la qualité de Prince de ces Philosophes dont je parle, parce qu'il est le pere de cette Philosophie qu'ils cultivent avec tant de soin, ne raisonne presque jamais que sur les idées confuses que l'on reçoit par les sens, & que sur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne représentent rien de particulier à l'esprit. Car les termes ordinaires de ce Philosophe ne peuvent servir qu'à exprimer confusément aux sens & à l'imagination les sentimens confus que l'on a des choses sensibles, ou à faire parler d'une manière si vague & si indéterminée, que l'on n'exprime rien de distinct. Presque tous ses Ouvrages, mais principalement ses huit

Tome I. **B** Livres

Livres de Physique, dont il y a autant de Commentateurs différens qu'il y a de Régens de Philosophie, ne sont qu'une pure Logique: il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce n'est pas qu'il soit diffus; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ses autres Ouvrages il ne fait pas un si fréquent usage de ces termes vagues & généraux; mais ceux dont il se sert, ne réveillent que les idées confuses des sens. C'est par ces idées qu'il prétend dans ses Problèmes & ailleurs résoudre en deux mots une infinité de questions, dont on peut donner démonstration qu'elles ne se peuvent résoudre ().*

J'ESPERE que les disciples d'Aristote, après avoir lû ce passage de Mallebranche

(*) MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, Livr. V. Chap. II. page 388. Mallebranche n'a pas été le seul Philosophe célèbre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Physique d'Aristote. Locke, Descartes, Gassendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin ont condamné hautement les trois quarts des opinions du Philosophe Grec.

lebranche, ne se scandaliseront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maître.

J E prie aussi les Cartésiens de vouloir ne point me faire mauvais gré, si quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs sentimens, & de les soutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette Dissertation. Au reste, j'ai pour Descartes un respect aussi sincère qu'eux-mêmes: je le regarde comme le Restaurateur de la bonne Philosophie; mais enfin il étoit homme, & comme tel, sujet à l'humanité. Un de ses plus zélés Disciples convient (*) qu'il n'est aucun de ses Ouvrages, sans même en excepter sa Géométrie, où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de l'esprit humain. Voilà, je crois, ce qui doit servir de justification à quiconque, après avoir rendu justice au mérite de Descartes, ne déifie pas ses erreurs, à l'exemple des Cartésiens outrés.

J'AU-

(*) Là même, Livr. III. Chap. IV. pag. 186.

J'AURAI moins d'excuses à faire aux Gassendistes; car la bonne foi & la sincérité de Gassendi empêche qu'on ne se récrie sur les erreurs dans lesquelles il peut tomber. Il avoue lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir sans cesse; il ne donne la plûpart de ses opinions que comme des sentimens vraisemblables. Je ne décide point entre le mérite de Descartes & de Gassendi; mais je puis assûrer hardiment que la Postérité les regardera tous les deux comme des génies surprenans. Leurs talens ont été différens. Descartes ne dut presque rien qu'à lui-même: il méprisa si fort la Philosophie Péripatéticienne, qu'elle lui inspira de la haine pour celle de tous les Philosophes anciens. Gassendi donna les premiers coups à la Philosophie d'Aristote: il remit dans tout son jour un systême, abandonné pendant plusieurs siècles, & lui donna plus de force & plus de vraisemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philosophes; mais je suis bien assûré qu'ils trouveront des partisans & des disci-

disciples dans la Postérité la plus reculée, & qu'on disputera encore dans dix mille ans de bien des questions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'EST le desir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé à préférer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses concitoyens; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru pouvoir désapprouver; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits

sur les opinions d'un Anglois que sur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être aussi infaillibles que les Cartésiens, & qu'ils ont pour le moins aussi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adversaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ses plus célèbres disciples conviennent qu'il s'est trompé quelquefois, & tiennent à son sujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Descartes. On a donc les mêmes droits sur les deux illustres Philosophes, & l'on peut également, pourvu que ce soit avec le respect qui leur est dû, rejeter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinions. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers tems ; mais je dirai aussi qu'il étoit sujet aux foiblesses de l'humanité, & je me rirai de ceux, qui, peu contents de vouloir lui accorder l'infailibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'AI

J'AI souvent cité dans mes Réflexions Locke, Philosophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ses principes, juste dans ses conséquences, précis dans ses démonstrations. J'avoüe que si l'on étoit obligé de prendre un parti en Philosophie, & qu'il fallût se déterminer, je n'hésiterois pas un moment à me ranger sous l'étendart de ce grand homme; mais puisqu'il n'en est pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former une souveraineté particulière, je continuerai, si je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du respect, & nullement de l'idolatrie. Ce sentiment m'autorise à dire avec une entière liberté ce que je pense sur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. VI.

CRITIQUE DU V. CHAPITRE
DE LA III. PARTIE DU II. LI-
VRE DE LA *RECHERCHE*
DE LA VÉRITÉ, CONTRE
MONTAGNE.

QUELQUE estime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il se soit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ses plus zélés partisans veuillent persuader les hommes qu'il doive jouir de cette infailibilité, que ses Confreres (*) ont refusé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profession d'aimer les Belles-Lettres, sont aussi intéressés à soutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & les Evêques le sont à conserver les privilèges de l'Eglise Gallicane. Ainsi, après avoir rendu au Pere Mallebranche la justice qu'il mérite,

(*) Les Peres de l'Oratoire.

rite, après avoir dit que c'est un Philosophe de la première classe, qu'il a le génie grand, vaste, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoiable des *Essais de Michel de Montagne*. Le mot de *pitoiable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient si parfaitement, & forme une épithete si juste, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

LE P. Mallebranche n'a pas été le seul qui ait attaqué Montagne: tout le Parti Janséniste vouloit l'accabler; il faut que ses Ouvrages soient aussi bons qu'ils le sont, pour avoir résisté à tant de critiques réitérées.

LES Dévots de Port-Roïal se déchânerent (*) non-seulement contre
ses

(*) Voici un échantillon des invectives de ces Dévots atrabilaires. *Le Pyrrhonisme n'est pas une secte de gens qui soient persuadés de ce qu'ils disent; mais c'est une secte de menteurs: aussi se contredisent-ils souvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de la renouveler au dernier siècle. La Logique, ou l'Art*

ses Ecrits, mais même contre sa personne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, aient pû s'amuser à dénigrer la réputation d'un simple Particulier. Il falloit que ces saints Solitaires eussent choisi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils emploioient pieusement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient excessivement loués (*), & qu'ils placèrent
dans

de penser &c. *I. Discours, pag. XXI.* Ce Livre a été composé par deux ou trois Solitaires du Port-Roial, & principalement par Mr. Nicole.

(*) Ces Messieurs les Dévots y étoient loués sous des noms empruntés. L'illustre Racine les a plaisantés vivement à ce sujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contre eux pour la défense de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernières Editions des Oeuvres de Despreaux. *Vous n'avez pas considéré, dit Mr. de Racine, que ni Mr. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point responsables de la conduite de Demarets. Vous les avez enveloppés dans sa disgrâce; vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Roial*

dans leur Bibliothèque à côté de l'*Eunuque* de *Térence*, qu'ils avoient traduit en François pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture (*).

MAL-

Roial dans sa Clélie. Cependant j'avois oûi dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loûés dans ce Livre horrible. L'on fit venir au dessert le Volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître? *Œuvres de BOILEAU &c. Tom. 4. pag. 197. Edit. d'Amsterdam 1729.*

(*) Mr. de Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer; voici ce qu'il dit à ce sujet. *Je sais bien que St. Augustin s'accuse de s'être laissé-attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de-là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise? Et vous autres, qui avez succédé à ce Pere, de quoi vous êtes-vous avisez, de mettre en François*
les

MALLEBRANCHE, né & nourri dans les idées de Port-Roïal, distilla aussi sa bile sur Montagne, & n'épargna ni sa personne, ni ses Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philosophe aussi éclairé que lui, qui sanctifie toutes les pages de ses Ecrits par des réflexions pieuses, ne s'est pas apperçu qu'il ne convenoit guères d'attaquer personnellement un galant homme qui ne pouvoit se défendre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le Pere Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long dé-

les Comédies de Térence? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies? Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoisonneurs. Oeuvres de BOILEAU, Tom. IV. pag. 196. Edit. d'Amst. 1729.

détail des qualités du pedantisme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant, à force de divisions & de subdivisions; & traitant des attributs du pedant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voions tout en Dieu (*), il conclut que Montagne s'est plutôt fait un pedant à la cavalière, & d'une espèce toute singulière, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme (†). Ce dernier mot emporte une injure assez grossière; car quiconque n'est pas honnête homme, est un fripon. Mais, laissant à part ces invectives, voions sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne si hardiment. *Les pedans, dit-il, sont vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raison, &c.* Si ce portrait-là ne convient du tout point à Mon-

(*) Recherche de la Vérité, Part. I. Livr. III. Chap. VI.

(†) Part. III. Livr. II. Chap. V.

Montagne, il faut donc avoüer qu'il n'étoit point pedant. Examinons cette question sans prévention.

ON blâme Montagne de ce qu'il n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour représenter ses humeurs & ses inclinations. Il est vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire pour sa satisfaction & pour son utilité particulière; mais aiant reconnu ensuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ses Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas cru qu'il dût servir de Prédicateur au genre humain: il s'est contenté de l'instruire & de l'amuser en même tems. S'il n'avoit eu que le dessein de l'ennuier par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Essais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne qu'il est peu de Chapitres où il ne parle de lui. Il en parle avec une si grande sincérité, que l'on connoît aisément que c'est moins par vanité, que pour instruire ses Lecteurs. Il est certain, dit M. Coste, que son portrait est comme un miroir fidèle, où tous les hommes pourront se re-

con.

connoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder ~~avec~~ attention, & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement.

MR. Pascal, en bon & fidèle partisan du Port-Roïal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici sa critique, & la réponse (*) qu'y a faite un ingénieux Ecrivain. *Le sot projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela, non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.* „ Le char-
 „ mant projet que Montagne a eu de
 „ se peindre naïvement, comme il a
 „ fait! Car il a peint la nature hu-
 „ maine; & le pauvre projet de Ni-
 „ cole, de Mallebranche, de Pascal,
 „ de

(*) Oeuvres de VOLTAIRE, Tom. 4. pag. 366. Edit. d'Amsterdam 1739.

„ de décrier Montagne! „ Mr. de Voltaire a raison, & si Pascal n'avoit pas mieux réüffi dans les Provinciales que dans sa critique sur les Ecrits de Montagne, les Jéfuites auroient grand tort de se donner la peine d'y repondre. Il est des raifonnemens si fades, que c'est leur faire trop d'honneur que de les réfuter sérieusement.

POUR SUIVONS l'examen du pedantisme de Montagne. On lui reproche les citations qu'il a mises dans ses Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles duffent servir de raifons démonstratives. Il me fera aisé de réfuter cette critique. Montagne n'a rapporté les passages des différens Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaisir & la fatisfaction au Lecteur de voir d'un feul coup d'œil la pensée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aisé d'offrir à l'imagination ses propres richesses, & les trésors dans lesquels il en avoit puisé d'autres. Mais comment le Pere Mallebranche se récrie-t-il si fort sur *ces citations que Montagne employoit pour des raifons*, lui, qui veut prouver par l'A-

po-

pocalypse que cet Ecrivain faisoit mal d'avoir de la vanité. Il n'est rien de si plaisant que ce passage, & l'endroit, où il est placé, en augmente le comique. Le Pere Mallebranche, après avoir fait un long détail de la vaine Science des pedans, *de leur affectation à citer, de leur imagination vigoureuse & spacieuse*, & avoir prodigué quelques injures à Montagne, tout-à-coup par un effet de cette *imagination vigoureuse & spacieuse* dont il vient de parler, il se laisse emporter à sa fougue; & aiant dit qu'il falloit que cet Ecrivain se regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire, voici ce qu'il ajoute.

TOUTES les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui veulent les adorer, vers celui-là seul qui mérite d'être adoré, & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu, s'occupe de nous, & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque St. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer.

rer. Je suis serviteur, *lui dit-il*, comme vous, & comme vos freres; adorez Dieu. *Conservus tuus sum, &c. Deum adora. Apoc. I. 9. 10.* Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui se plaisent d'être adorés: & c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré, comme Dieu veut être adoré; c'est-à-dire, en esprit & en vérité.

EH! qu'auroit dit, grand Dieu! le Pere Mallebranche, si pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne eût fait tout-à-coup une incursion dans la Théologie la plus relevée; eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur; distingué les différentes adorations extérieures, apparentes, intérieures, & véritables; décidé que Dieu veut être adoré en esprit & en vérité; cité St. Jean, l'Apocalypse, les Anges, les Apôtres; & tout cela, à cause qu'un Auteur n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour

pour représenter ses humeurs & son inclination ! Car , c'est à quoi le Pere Mallebranche en revient , après avoir jouï du privilège de cette imagination vigoureuse & spacieuse qu'il accorde à Montagne , ainsi qu'à tous les pedans.

LE Pere Mallebranche avoit raison de mépriser la charmante érudition de Montagne ; car personne n'a jamais eu moins de goût que lui pour ce qu'on appelle belle Littérature. Monsieur de Fontenelle nous apprend qu'il faisoit peu de cas de cette Philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des différens Philosophes , & qu'il n'avoit jamais pu lire dix vers de suite sans dégoût. Je ferai en passant deux réflexions : la première , c'est que la seule bonne manière d'étudier , c'est celle d'examiner avec soin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainsi également , & des vérités qu'ils ont connues , & des erreurs dans lesquelles ils sont tombés : on adopte les premières , on rejette les secondes. Tout est utile dans la lecture des Anciens ; c'est en partie à la

connoissance des fautes qu'ils ont commises, que nous sommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquises. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gassendi n'eût publié ses Ouvrages : Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoüe (*) qu'il a de grandes obligations à Aristote. Mr. de Fontenelle se trompe très fort, lorsque voulant excuser le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit (†) *qu'on peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans penser.* Je suis persuadé au contraire qu'il est impossible qu'un homme qui a étudié la Nature dans ses plus belles productions, c'est-à-dire dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les siècles, & qui s'est nourri l'esprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs

ex-

(*) *Quare dicere non vereor plura me probare in Libris Aristotelis, quam in meditationibus Cartesii, tantum abest ut Cartesianus sim. Leibnitzii Epist. Tom. 2. pag. 124. Epist. XIV.*

(†) *Eloges des Académiciens, Tom. I. pag. 343. Élog. de Mallebranche.*

excellens Ouvrages, n'ait un avantage infini pour penser juste sur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que son propre génie. Je me réserve à traiter cette matière plus amplement dans un autre Ouvrage, & je passe à la seconde réflexion.

QUELQUE peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ses Ouvrages; mais on peut douter justement si son dessein n'a pas été d'en dégouter les lecteurs par la manière dont il l'emploioit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands diffèrent entre eux pour le caractère & pour l'humeur, il cite l'Écriture Sainte, (*) Cicéron, Martial, Horace, &c. Ne voi-

(*) On reconnoît tous les jours la vérité de ceci par les diverses humeurs & les différens caractères d'esprit des personnes de différens pais. Les Gascons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les Normands. Ceux de Rouën & de Dieppe, & les Picards diffèrent tous entre eux, & en-

voilà-t-il pas une érudition bien employée, sur-tout dans la question dont il s'agit? Car ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est notoirement faux, le climat en général ne fait rien sur le génie: c'est une erreur ancienne, que de soutenir le contraire; erreur, de-

core bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proches les uns des autres. Mais si on considère les hommes qui vivent dans des pais plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien, & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout tems pour la sagesse de leurs habitans, comme Theman & Athènes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thébes, Abdere, & quelques autres.

*Athenis tenue cælum, ex quo acutiores etiam
putantur*

Attici, crassum Thebis Cic. de Fató.

Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.

Boestum in crasso jurares aere natum. Hor.

Nunquid non ultra est sapientia in Theman?

Jerem. cap. 49. v. 7.

Recherche de la Vérité, Liv. 2. Chap. 3.
pag. 135. Tom. I. Edit. in 12.

démentie de nos jours par l'expérience journalière, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre aiant produit des personnes d'une imagination aussi vive, que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz? Est-ce que Descartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur? Les Anciens avoient des exemples aussi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdere; la Grèce n'eut jamais un autre génie aussi vaste que le sien, & le systéme de ce Philosophe prouve assez la vivacité de son imagination.

Si le Pere Mallebranche eût pris soin d'étudier les Philosophes anciens avec attention, il auroit évité de ne paroître érudit, que pour soutenir une erreur. De même, s'il eût pû lire les vers des meilleurs Poètes sans dégoût, il n'auroit pas cité (*) Plaute pour prou-

ver

(*) Le vin est si spiritueux, que ce sont des

ver que le vin donne du croc en jambe , & qu'Horace a fait mal à propos l'Eloge de l'yvresse. Un peu plus de justesse dans l'application des passages eût bien convenu dans l'Ouvrage d'un homme , qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a employé avec une dé-
li-

des esprits animaux presque tout formés ; mais des esprits un peu libertins , qui ne se soumettent pas volontiers aux ordres de la volonté , à cause de leur solidité & de leur agitation excessive. Ainsi dans les hommes , même les plus forts & les plus vigoureux , il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps , que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe , *vinum luctator dolosus est* , pour parler comme Plaute , & il produit dans l'esprit bien des effets qui ne sont pas si avantageux , que ceux qu'Horace décrit en ces vers.

*Quid non ebrietas designat? operta recludit :
Spes jubet esse ratas : in praelia trudit inermem :
Sollicitis animis onus eximit : addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere disertum ?
Contracta quem non in paupertate solutum ?*

Recherche de la Vérité , Liv. 2. Chap. 2.
pag. 153.

licateſſe infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens , & qui preſque toujours donne à leurs penſées une nouvelle grace.

LE Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de ſe contredire à tous momens & dans un même Chapitre , lors même qu'il parle des choſes qu'il prétend le mieux ſavoir.* Pour juſtifier Montagne , je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne , ſavent que cet Auteur affectoit de paſſer pour Pyrrhonien , & qu'il faiſoit gloire de douter de tout.* Je demande ſi l'on eſt en droit de trouver mauvais qu'un homme qui doute , témoigne de l'incertitude ; & ſi c'eſt un défaut à quiconque cherche la vérité , de balancer ſon opinion , & d'examiner les différens ſentimens , avant de ſe déterminer & d'en adopter quelqu'un ? Car c'étoit à cette ſage précaution que ſe réduiſoit le Pyrrhonisme de Montagne. Tout le monde peut ſ'en éclaircir , en liſant ſes Ouvrages , & il faut être aveuglé par ſa paſſion , ou conduit par la mauvaiſe foi , pour ſoutenir que

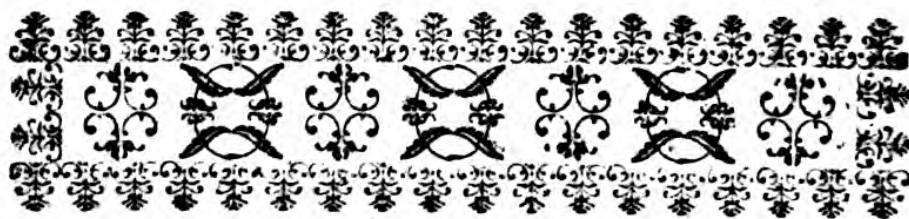
Montagne ait jamais eu l'idée de soutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Est-ce réduire la Philosophie à la seule qualité de douter de tout, que de dire qu'elle nous instruit de tout, & que l'enfance y a ses leçons comme les autres âges (*)? Est-ce n'être certain de rien, que d'assûrer que la Philosophie nous rend vertueux, & que la vertu est le souverain bien? La Science, dit Montagne, a pour but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'École, plantée à la tête du mont coupé, raboteux, & inaccessible. Ceux, qui l'ont approchée, la tiennent au rebours logée dans une belle plaine, fertile & florissante, d'où elle voit bien sous soi d'autres choses (†).

EST-CE là douter? Je crois que c'est admettre la nécessité des vérités fondamentales au bien de la Société; mais je sens quels sont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche : il nous

(*) MONTAGNE, Essais, Livr. I. Chap. XXV. pag. 281.

(†) MONTAGNE, là-même, pag. 278.

nous les apprend lui-même. *Que peut-on penser d'un homme, dit-il, qui confond l'esprit avec la matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser; qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames, qui pense que la raison humaine ne la peut connoître, &c.?* Voilà donc les principales questions que le Pere Mallebranche eût voulu que Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avoüerai que je le loue d'avoir agi de bonne foi, & avoué naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui est impénétrable. Je renvoie le Lecteur à ma quatrième Réflexion sur la Métaphysique, pour voir si ces questions sont aussi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & si les preuves qu'il en a données, sont aussi claires & aussi convaincantes qu'il le prétend.



RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

S U R


L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMANES.



RÉFLEXION PREMIERE,
C O N C E R N A N T
L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

§. I.

I N T R O D U C T I O N.

 OUS croiez, Madame, que je suis fort en peine de vous prouver démonstrativement l'opinion que vous m'avez souvent entendu soutenir touchant le
peu

peu de certitude que nous avons de choses que nous croions souvent les plus assurées. Vous pensez qu'il me sera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & de vous apprendre en huit jours de tems autant de Philosophie, qu'en savent les Professeurs de tous les Collèges de Paris. Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité; mais je fais trop de cas de votre estime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promesses. Peut-être demanderois-je quelques semaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous; mais vous avez un esprit si juste, & nous savons si peu de choses, qu'en vérité quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre aussi habile qu'un Professeur, j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux; & il m'eût encore été très facile d'exécuter ma promesse.

Vous savez, Madame, que la Philosophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas sur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géométrie, l'Astronomie, l'Algèbre & autres Sciences, dont

dont les principales opérations se démontrent par des supputations de calcul, & par des règles certaines. Notre thèse ne s'étendoit uniquement que sur le peu d'utilité de la Logique, sur l'incertitude de cette partie de la Physique qui n'est point appuyée par des expériences, & sur la sombre & impénétrable profondeur de la Métaphysique. Le Réverend Pere Bonaventure vous assûroit qu'une étude de vingt années de suite pouvoit à peine suffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences; en sorte qu'il faut étudier vingt ans sous un Maître, & vingt autres dans son cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement, c'est se tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin aussi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous savez, Madame, les disputes que nous avons à ce sujet avec ce Réverend Pere: il prétendoit ne rien ignorer, & je soutenois que les hommes savent fort peu de chose, & que ce qu'ils connoissent clairement est à la portée de tout le monde. Le bon Pere
alors,

alors, pour soutenir son opinion, avoit recours à de grands mots, qui vous paroissent une preuve de son bon droit; mais puisque la lecture des *Essais de Montagne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Ecrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraisemblable, je veux bien aujourd'hui vous en convaincre entièrement.

JE fais que vous aimez les autorités des célèbres Ecrivains; & lorsque le Réverend Pere Bonaventure citoit Aristote, ou St. Thomas, vous me paroissiez aussi prévenue que si l'on vous eût convaincue démonstrativement. Je me servirai donc, pour vous plaire, dans certaines occasions de quelques passages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puissiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-dessous, afin que si vous me croïez de mauvaise foi, vous puissiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploierai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion; c'est par des raisons
que

que je veux vous prouver les faits que j'avancerai, & c'est aussi de votre seule raison que je vous prie de faire usage. La seule chose que j'exige de vous, est de ne pas faire plus de cas d'Aristote & de Descartes, lorsqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

LE respect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'esclavage : il faut les louer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une estime qui tienne de la vénération; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils sont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs sentimens : s'ils eussent eu la foiblesse de n'ôser condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fussent jamais parvenus au degré auquel ils se sont élevés, & ils ne les eussent jamais égalés.

§. II.

QUE NOTRE RAISON NE PEUT
 NOUS TROMPER EN CE QUE
 NOUS APPERCEVONS DIS-
 TINCTEMENT, ET QU'ELLE
 DOIT PRE'VALOIR SUR TOU-
 TES LES AUTORITE'S.

IL faut d'abord poser ce premier
 principe, que notre raison, qui est
 un présent que Dieu nous a fait pour
 nous conduire, ne sauroit nous trom-
 per dans les choses qu'elle apperçoit &
 qu'elle distingue évidemment (*);
 car si ce discernement & cette faculté
 de

(*) La faculté qu'il nous a donnée, que
 nous appellons lumière naturelle, n'apper-
 çoit jamais aucun objet qui ne soit vrai en
 ce qu'elle connoît clairement & distincte-
 ment, pour ce que nous aurions sujet de
 croire que Dieu seroit trompeur, s'il nous
 l'avoit donné telle que nous prissions le
 faux pour le vrai, lorsque nous en usons
 bien. DESCARTES, Principes de la
 Philosophie, I. Part. pag. 22.

Tome I.

D

de concevoir nous trompoit, Dieu seroit lui-même un trompeur, qui nous présenteroit le faux sous les apparences du vrai. Notre raison ne nous serviroit plus à aucun usage ; elle seroit un don pernicieux , qui tendroit plutôt à nous égarer qu'à nous conduire (*). Or, vous sentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper : la fourbe & l'injustice sont des attributs indignes d'un Être souverainement parfait ; il faut donc que la raison, ou la faculté de connoître que nous avons reçue en naissant, n'apperçoive aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & distinctement.

C'EST tomber dans un Pyrrhonisme
me

(*) Notre raison est un don de Dieu, qui ne sauroit nous tromper ; c'est un présent qu'il nous a fait, pour nous donner le moien de le connoître & le servir. Si cette raison dans les choses évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit ; ce qui ne peut se soutenir, Dieu étant la Vérité même. *Lettres Juives, Lettre XXXIII. pag. 18.*

me outré, que de soutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raison est un flambeau dont la lueur ne sert qu'à nous égarer, on ouvre la barrière à toutes les erreurs les plus monstrueuses; il n'est aucune opinion qu'on ne puisse défendre. Quel est l'état des hommes, s'ils n'ont absolument aucun moyen de démêler du mensonge les vérités les plus claires? Les bêtes seront bien plus heureuses, puisqu'elles trouveront dans leur instinct des ressources que la raison ne sauroit fournir aux hommes. Les Philosophes les plus illustres de ces derniers tems, je parle de ceux même qui ont le plus penché vers le Pyrrhonisme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moyens pour connoître la vérité; Gassendi en a établi trois dans sa Philosophie. Quelque plaisir que Bayle se soit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que son dessein n'a point été de soutenir que l'homme ne peut distinguer le vrai du faux, en se servant de la raison. Ce n'est pas elle qui nous trompe, c'est la manière de nous en servir, dit fort bien un Auteur, qu'on

place parmi les Pyrrhoniens raisonnables, c'est-à-dire parmi les sages Philosophes qui ne décident que des choses qu'ils connoissent évidemment. Il faut donc sans cesse consulter la raison & quelques autorités.

QUELLES que soient les autorités, quels que soient les exemples qu'on nous allegue, nous sommes en droit de les rejeter comme des fables, dès que nous les voions opposés à la lumière naturelle; & si nous les examinons avec attention, nous connoîtrons aisément leur absurdité.

LA plus grande partie des opinions humaines sont fondées, ou sur l'Histoire, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans; il en est très peu qui ne soient appuyées que de la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumière naturelle, j'examinerai, si vous le voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuyer.

§. III.

DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE DANS UN GRAND NOMBRE DE FAITS.

L'HISTOIRE, que nous regardons comme le régître des événemens des siècles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est d'avouer qu'un Historien fameux, qui écrit un événement contraire à certaines notions & à la raison, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez lesquels il vivoit, & de suivre le torrent de la superstition & des préjugés.

ON est obligé, lorsqu'on écrit l'Histoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fausseté, & l'on n'est point le maître de les supprimer (*). C'est à un Philosophe à discuter

(*) Quand Tacite rapporte quelque
D 3 mi-

ter la vérité d'une opinion. Un Historien n'est pas fait pour entrer en controverse; tout ce qu'on doit exiger de lui, c'est qu'il fasse sentir qu'il n'a que peu ou point de croiance à ce qu'il rapporte.

IL en est peu qui observent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir assuré un grand nombre de choses, ou fausses, ou ridicules, proposent sur quelques-unes un doute assez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occasion semble autoriser les mensonges qu'ils ont approuvés (*).

POUR

miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Historiens; ils tiennent registre des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, sont aussi les bruits & opinions populaires. C'est leur rôle de réciter les communes Créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philosophes, Directeurs des consciences. MONTAGNE, Essais, Livr. II, Chap. VIII.

(*) *Illi, cum multa mentiti sunt ad arbitrium suum, unam aliquam rem nolunt spon-*

POUR vous persuader, Madame, l'incertitude qui regne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencemens, II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les tems s'approchent un peu plus de nous, III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'évenemens miraculeux & surnaturels, IV. la différence de sentimens des Ecrivains d'une Nation, ou d'une Religion différente, V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un événement sont souvent ignorés des Historiens.

spondere, sed adjiciunt: Penes Auctores fides erit. SENECA, Natur. Quæst. Libr. IV. Cap. III.

§. IV.

INCERTITUDE DE L'HISTOIRE
DANS SES COMMENCE-
MENS.

L'HISTOIRE des premiers siècles est si obscure, ce qui en est parvenu à nous est si peu de chose, & si mêlé de tant de fables, que la raison dément évidemment qu'on ne peut, lorsqu'on veut faire usage de la lumière naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on en rapporte. Nous n'avons jusqu'au Déluge aucune idée de ce qui est arrivé, que dans les Livres de Moïse; car, si nous voulions consulter les autres Historiens qui peuvent nous instruire des tems plus éloignés, & si nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous serions obligés de rejeter la Genèse comme un Livre apocriphe, puisque les Ecrivains de cette Nation font remonter les commencemens de leur Histoire à plusieurs milliers d'années avant la Création du Mon-

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 57
Monde (*). La Foi & la Religion
nous

(*) Les Historiens Chinois supposent comme une chose constante que *Fo hi*, leur premier Roi, a monté sur le Trône 2982. ans avant Jesus-Christ ; ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cens ans au - delà du Déluge. LENGLET, *Méthode d'étudier l'Histoire, dans ses Cartons retranchés, & conservés dans BEYER Memoriæ Historico-Criticæ Librorum rariorum*, pag. 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans son Histoire de la Chine ; mais pouvoit-il faire autrement ? Il étoit Jésuite, par conséquent obligé à certains ménagemens. D'ailleurs, s'il se fût expliqué aussi sincèrement que l'Abbé Lenglet, on eût fait supprimer de son Livre ce qu'il auroit dit à ce sujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le regne de *Fo hi* environ deux cens ans après le Déluge, & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui aient regné avant lui. On sera peut-être bien aise de voir ici comment ce Jésuite a traité une matière aussi épineuse. *Les Historiens les plus célèbres distinguent dans la Chronologie Chinoise ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & ce qui est sûr & indubitable. Ainsi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fon-*

nous obligent à ne point approfondir
cette

dement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé Fo hi, lesquels sont incertains, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie Chronologie, & que ce qui précède Fo hi, doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc Fo hi comme le fondateur de leur Monarchie, lequel environ 200. ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, regna d'abord vers les confins de la Province de Chen si, & ensuite dans la Province de Ho nan, qui est située presque au milieu de l'Empire; après quoi, il défricha toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est-là le sentiment de presque tous les Lettrés, & cette Chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires, qui n'ont pu être altérées par les étrangers, est regardée de la plupart des Savans comme incontestable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'Yao, qui, selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquième Empereur: mais si quelqu'un s'avisait de la borner à des tems postérieurs, non seulement il se rendroit ridicule; mais il s'exposeroit encore à être châtié sévèrement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux Missionnaires de donner un simple soupçon en cet-

te

cette question : ainsi de ce qui s'est passé avant le Déluge nous ne savons que ce que Moïse nous en a appris, & qui n'est pas bien considérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'est toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne sert point à illustrer sa Nation ; il ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragmens de leur Histoire, qui n'ont point été inventés après coup (*) &

te matière, dont ensuite on eût connoissance, pour les faire chasser de l'Empire. Description Géographique, Historique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. Tom. 2. pag. 2.

(*) L'Écriture omet tout ce qui ne sert point à illustrer cette Nation chérie. Dirait-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple ? Moïse à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois ; cependant on n'oseroit avancer que les fragmens si sûrs qui nous restent de leur Histoire, soient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. L'ENGLAIS, *là-même.*

& dont la vérité est authentique (*) ; mais il y a apparence que chaque Nation a eu son Moïse , (je le regarde ici comme un simple Historien ,) qui aura voulu faire honneur à sa Nation , sans se soucier d'illustrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus , ils nous deviendroient inutiles pour notre éclaircissement : nous ne pourrions en faire plus d'usage , que des Annales des Chinois & des morceaux qui nous restent dans

(*) Si l'on convient , cher Enuque , de la vérité de ces histoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge , quelle raison aurons-nous de douter des fragmens de Manethon , Prêtre Egyptien , ou de la Généalogie & Succession des Rois d'Egypte , que nous a donnée Hérodote , ou de la Chronologie du même , puis démêlée par Diodore , qui porte le regne des Egyptens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la Création , à la réserve de celles des Assyriens , ou des Chinois , & des Indiens , qui vont encore plus loin dans l'Antiquité ?
 MARANA , *Espion dans les Cours des Princes Chrétiens* , &c. Tom. IV. Lettre XLVI pag. 189.

dans Hérodote (*) & Diodore de Sicile (†); & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

Si ce que nous savons de l'Histoire de-

(*) Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis. Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient régné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangère; tous les autres étoient Egyptiens. HEROD. *Liv. 12. pag. 279. Tom. I. Edit. in 12.* Je me fers de la version de du Reyer.

(†) Les Prêtres font commencer le regne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrième Olympiade; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouveau Bacchus. La plupart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. DIODOR. *Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag. 77. Edit. in 12.* Je me fers de la version de l'Abbé Terasson.

depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge, contient bien peu de choses pour notre éclaircissement, & nous laisse même plus de doute que de certitude, nous n'avons guères plus de secours pour favoir ce qui s'est passé les deux premiers siècles après le Déluge. Les trois enfans de Noë font la source commune de toute l'humanité, ou du moins l'assûre-t-on ainsi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades que nous découvrons peu de tems après le Déluge, semblent s'opposer à cette croiance (*). La seule soumission

(*) De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Histoire sainte; favoir, quelle étoit cette race de Géans, qui subsista même long-tems après le Déluge, & quelles étoient ces filles des hommes, dont Dieu desapprouva si fort l'alliance avec ses propres enfans, qu'il se repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, si les filles & les garçons étoient sortis d'une même source, lui, qui a quelquefois permis sous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point qu'avant le Déluge il y eût dans les enfans

tion que nous devons aux Livres
saints,

fans d'Adam une race ou un peuple choisi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangères; elles n'étoient pas défendues, & par conséquent elles n'auroient pas été si exécra- bles que Dieu les a déclarées, si elles étoient faites avec des filles de la même famille. LENGLET, *Cartons conservés par Beyer*, pag. 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet, a embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise: quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite par l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes; ce qui les avoit fait punir. St. Justin dit expressement que les Anges furent changés en Démons, pour avoir connu les femmes. Παρεδωκεν οιδ' ἄγ' γελι ποξκαβάντες τήνδε τήν τάξιν, γυναικῶν μιξέσιν πτ' ἴθσαν, καὶ παῖδας ετεκνωσαν, οἱ εἰσινὸι λεγομεύοι δαί μοτες καὶ πρόσέτι λοιπόν θ' αὔθρώπειον γέν ἑαωτοῖς ἐδέ λωσαν
Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitas causa, amoribus victi tum filios procreaverunt eos, qui demones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt. Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prima. pag. 44. Edit. Colon. 1636.* Athénagore est encore plus pré-

saints, peut autoriser cette opinion qui
s'ac-

précis sur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel. ὀγίτ' δε, ἀμελήσας καὶ ποιησας περὶ τὴν τῶν πεπισυσμένων γηρόμενος διοίκησας ἐκ μὲν ἐν τῶν περὶ τὰς παρθενῶν, ἐχόντων, οἱ καλέμενοι ἐγεννησαν γίγαντες. *Itaque a statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi; ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam, ex amatoribus igitur virginum, gigantes, ut vocant, nati sunt. Athenagor. Legat. pro Christian. pag. 27. Edit. Colon. 1636.* Voilà deux anciens Auteurs qui expliquent de la même manière cette difficulté de l'Histoire sainte, & voici un autre Pere, qui traite tous ces raisonnemens de fables puériles. *Non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus affici & liquefieri, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile multos inde turbari, & contemnentes meliora deliciarumque amorem deligere, dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino oblectari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi? Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus. Divi Cyrilli Lib. IX. cont. Julian. Tom. 2. pag.*

s'accorde peu avec la raison, quoiqu'elle ne la heurte pas démonstrativement.

LA possibilité Physique d'un Déluge universel dans l'état présent de la terre, forme une seconde difficulté qui n'est pas moins considérable, que la prompte multiplication qu'on soutient s'être faite après cette inondation (*).
 Quel-

pag. 206. Edit. Basil. MDXLVI. Lequel suivre, de St. Justin, ou de St. Cyrille? L'un dit une chose, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Histoire sainte, la plaisanterie qu'un Auteur a dite sur les Médecins. Hippocrate dit oui, Galien dit non, & moi je dis oui & non. Quel est l'homme sage & sensé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues si vainement par les plus grands, les plus respectables Écrivains, ose prendre un parti? Combien de choses aussi obscures que la race des Géans dans l'Histoire sainte, & expliquées aussi contradictoirement?

(*) Les Critiques ne laissent pas de continuer de dire que dans l'état présent de la terre il est impossible qu'il puisse arriver un Déluge général, qui couvre

Quelques Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel (*), & que Dieu n'avoit eu que
l'in-

de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer, prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 300 pas de profondeur; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'élève, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Écriture: & comme elle ne rapporte que des moïens naturels, savoir l'ouverture de l'abîme & la chute des pluies, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il anéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Écriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il y a lieu de croire que le moïen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. LENGLET, *là-même*, pag. 187.

(*) Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluies aient été assez abondantes pour causer un pareil effet. Ils appuient

l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Écriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genèse, où il est dit expressément que *les Fils de Noé se partagerent les Nations après le Déluge* (*). Il paroît par

puient leurs sentimens de l'opinion d'un fameux Philosophe (a), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violens ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure ; ce qui fait six pieds dans un jour : & le Déluge n'ayant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élevation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt-quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages ; ce qui excède la possibilité de la Nature. *Let- tres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag. 36. 37.*

(a) *Le Pere MERSENNE.*

(*) *Ab his divisæ sunt gentes in terra post Diluvium. Genes. X. 92.*

par-là que les enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

EN effet, l'histoire des Nations est contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voisins du Déluge, plusieurs grands Empires formés & excessivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egypte, l'Ethiopie, &c. Il est impossible que sept ou huit personnes, dans l'espace de trois cens, & même de cent cinquante ans, si l'on veut pousser les choses à l'étroite rigueur, puissent peupler d'aussi vastes provinces que les pais que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les enfans de Noé.

SANS avoir égard aux fabuleuses Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire avant l'établissement de leur premier Roi, & en suivant les Historiens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéthon, Hérodote,

te,

te, &c., on trouve l'Egypte très peuplée (*) cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés; il est vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de son gouvernement. Amasis, qu'on nomme aussi Ammosis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne regna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312. jusqu'en 2337. que Chébrès Pharaon lui succéda, & regna vingt-trois ans selon le calcul d'Eusebe. Les autres Historiens après Manéthon marquent diversément cette Généalogie; mais enfin ils s'accordent tous sur l'établissement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impossible que la terre ait pû être repeuplée aussi promptement, & ces grands Empires, où nous voions la perfection des Arts & des Scien-

(*) On a vû ci-dessus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit aussi très peuplée, & que *Fo hi* commandoit à un grand Empire.

Sciences (*), la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge (†).

CES

(*) Le Pere du Halde nous apprend à ce sujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guères moins anciens à la Chine qu'en Egypte. *Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ; & c'est ce qui se démontre par une éclipse de soleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les observations Astronomiques, tirées de l'Histoire & d'autres Livres Chinois, lesquelles ont été données au Public en l'année 1729. Descript. Géographique, Historique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. Tom. II. pag. 2.*

(†) Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moien que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arrière-petits-fils, &c., que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de tems,

CES premières difficultés qui se
trou-

tems , & il a produit deux cens soixante-huit milliards sept cent dix-neuf millions de personnes ; c'est-à-dire , beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Arithmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité , comme on les fait à coups de plume , & qu'on voioit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que suivant les Ecritures , les hommes n'avoient eu des enfans que très tard ; qu'il paroïssoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre ; qu'ainsi ces peuplades , si aisées à produire sur le papier , étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle , la multiplication que les Israélites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte , dont il sortit six cens mille combattans , qui prenoient leur première origine de soixante- & -dix hommes qui s'établirent dans ce pais avec le Patriarche Jacob ; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication , qu'on prétend s'être faite dans l'espace de deux cens soixante ans par quatre personnes. *Lettres Juives , Tome II. Lettre XXXV. pag. 35.*

trouvent dans l'Histoire, doivent d'autant moins nous surprendre, qu'il s'en rencontre, dans des tems moins éloignés, d'aussi considérables & d'aussi difficiles à débrouiller. Moïse, Joseph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célèbre Sortie de leur Nation hors de l'Egypte, & ils ont inséré dans leurs Ouvrages les miracles qui arriverent pour en favoriser l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph, en ont parlé avec le dernier mépris. Plusieurs Historiens, & Manéthon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens sales & lépreux. Ils disent qu'ils furent chassés du pais par Aménophis, qui regnoit alors, & qu'ils s'en allerent en Syrie, sous la conduite de Moïse, Prêtre Egyptien (*). Si cette opi-

(*) Chéremon, Auteur célèbre parmi les Grecs, dit que sous le regne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent bannis d'Egypte, & en sortirent sous
la

opinion n'étoit point contraire à l'Écriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moïse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes (*).
C'est

la conduite de Tisfilhen & de Peteseth, c'est-à-dire Moïse & Aaron. MARANA, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *Tom. IV. Lettr. LXXXIII. pag. 340.*

(*) Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des peuples Paiens. Hérodote dit (a) que „ les Colches seuls, les „ Egyptiens & les Ethiopiens, *pudenda* „ *circumcidebant a principio*, & que les Phéniciens & ceux des Syriens qui habitent „ dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont „ pris cette cérémonie des Egyptiens. „ Diodore (b) de Sicile dit à peu pres la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Paiens. *On se moque*, dit-il, (c) *de la Circoncision pratiquée par nos ancêtres, quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une*
fa-

(a) HERODOT. EUTERP. pag. 127.

(b) DIODOR. SICUL. Lib. I. pag. 24.

(c) PHIL. de Circumcis. pag. 10.

C'est au moins le sentiment du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aient pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies (*).

II

façon particulière dans l'Egypte, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitans. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous les Théologiens modernes; mais ils le défendent plutôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin, qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoue de bonne foi que si les profondes perquisitions des Savans qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumières, leurs spéculations n'ont aussi servi très souvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de suspendre notre jugement sur cette matière. Discours Histor. Critiq. Théolog. & Moraux sur les événemens les plus mémorab. du V. & du N. Testament, Tom. I. Discours 15. pag. 250.

(*) Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a composé un excellent Livre, in-

Il y a une chose certaine, c'est que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les Circoncis (*). Tacite, dont l'autorité est d'un si grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonstancié. Il dit que Moïse, un des lépreux exilés, étant un homme d'esprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voiant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Législateur, & les conduisit par les déserts de l'Arabie (†).

SI

intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672, in folio.

(*) *Visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, & super Judam, & super Edom, & super Ammon, & super Moab.* JEREM. Cap. IX. Vers. 25. 26.

(†) *Plurimi Auctores consentiunt, oratâ per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Occhorim, adito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut invisum Deis, alias in terras avehere jussim. Sic conquistum collectumque vulgus, postquam vastis locis relictum sit, cæteris per lachrimas torpentibus,*
Mo-

SI l'Écriture ne déterminoit pas notre sentiment, vous voyez, Madame, combien il seroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude sur des opinions aussi opposées les unes aux autres. Les Auteurs Juifs nous assûrent des faits dé-

Mosen unum Exsulum monuisse, ne quam Deorum hominumve opem expectarent, ab utrisque deserti, sed sibimet ut Duci cœlesti crederent, primo cujus auxilio credentes præsentis miserias pepulissent. C'est - à - dire :

„ Mais ils s'accordent presque tous en ce
 „ point, que l'Égypte étant infectée de la-
 „ drerie, le Roi Bochoris, par l'avis de
 „ l'Oracle d'Ammon, les chassa de son
 „ país comme une multitude inutile & o-
 „ dieuse à la Divinité. Ils ajoutent que
 „ comme ils étoient épars par les déserts &
 „ avoient perdu tout courage, Moïse, l'un
 „ de leurs Chefs (a), leur conseilla de n'at-
 „ tendre aucun secours des Dieux des hom-
 „ mes qui les avoient abandonnés, mais de
 „ le suivre comme un guide céleste, qui
 „ les tireroit de danger. „ TACITE,
 Histoire, Livr. V. Je me sers de la Version
 de Perrot d'Ablancourt.

(a) Cela n'est point dans l'Original ; mais il y a *Moïse, un des Bannis*. MANETHON dit *un des Lépreux*.

démentis par les Egyptiens. L'apparence semble être pour ces derniers; mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

DE LA PARTIALITE' DES
HISTORIENS , PRE'VENUS
EN FAVEUR DE LEUR NA-
TION ET DE LEUR RELI-
GION.

LA prévention des Historiens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, est un des principaux obstacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choses sont présentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite distingué, d'une façon si différente, qu'on est étonné de voir l'éloignement qu'il y a du sentiment de l'un à celui de l'autre.

Si nous n'étions pas obligés de nous soumettre dès que l'Ecriture a parlé,
je

je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penserions de cet endroit de la Bible, où il est dit que les Israélites, mourant de soif dans le désert, Moïse fit sortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la soif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorsque tout-à-coup une troupe d'ânes sauvages qui revenoient de la pâture, s'allèrent enfoncer dans le creux d'une forêt (*) ; ce que Moïse aiant apperçu, il les suivit, croyant que la verdure du lieu ne seroit pas sans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance †).*

COM-

(*) Cet endroit est flatté & déguisé. Il y a dans l'Original, *in rupem nemore opacam*, c'est-à-dire, vers un rocher couvert de bois ; ce qui revient parfaitement au rocher, dont Moïse fit sortir de l'eau.

(†) *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haud procul exitio totis campis procubuerant, cum grex asinorum agrestium e pasta in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli, largas aquarum venas appulit. TACITUS,*

COMME l'esprit fait toujours le vrai-semblable & se porte de lui-même au naturel, si Moïse n'étoit qu'un simple Historien, tous les suffrages seroient en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de sentiment ; ils tiendroient opiniâtement pour leurs Historiens , & leur vanité seroit plus flattée que leurs Peres se fussent désaltérés dans le désert par le secours de la Divinité , que par un moïen, simplement produit par le cours ordinaire des choses.

IL en est de toutes les autres Nations ainsi que de la Juive , & elles adoptent volontiers tous les événemens qui peuvent servir à les illustrer. Un Historien qui veut plaire & avoir des Lecteurs, est obligé de s'accommoder à un usage aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il

T U S , *Historiæ Libr. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'est conservé jusqu'à nous, & que les Moines ne l'aient pas fait disparaître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuscrits, qu'ils ont supprimés, ou châtrés.

qu'il écrit beaucoup de choses qu'il ne croit pas : *Equidem plura transcribo quam credo ; nam nec adfirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accipi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choses qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raisons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits, plutôt en Poète & en Déclamateur, qu'en Historien (*).

LES Auteurs Grecs, & sur-tout Hérodote, ont été taxés très souvent d'avoir favorisé leur patrie dans toutes les occasions. On a fait le même reproche aux Latins, & nous voions de nos jours les excès où sont tombés bien des Ecrivains, en parlant de leur Nation. Un Historien, qui ne passe ni pour exact, ni pour sincère, n'a pû s'em-

(*) Q. CURTIO non defuere qui objicerent *quæsi interdum medicamenta candoris, & numerorum usum paulo intemperantiorum.* FAMIAN. STRADA, Prolus. III. Libri II. pag. 265.

s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les louanges, plutôt que la Vie de Charles-Quint (*). Non contents d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assuré que le soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entièrement le Duc de Saxe & l'armée Protestante, l'an 1547. & Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelune, après avoir certifié ce fait, ajoute que le soleil fut vû ce jour-là, pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire, & le bas peuple est encore persuadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

VOIEZ, Madame, ce qu'il faut pour autoriser éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que
Dieu

(*) *Le Pere MAIMBOURG, dans son Histoire du Luthéranisme, Tom. II. pag. 164.*

Dieu opéra autrefois pour son peuple. De pareils mensonges sont contraires à la Religion, & un esprit foible peut se figurer que puisqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe que le soleil s'étoit arrêté pour Charles - Quint, on a pû croire autrefois en Asie qu'il avoit retardé son cours pour Jofué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore sur le parallèle; c'est un Evêque, une personne distinguée, un juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

LES HISTORIENS SONT REMPLIS DE PRODIGES.

CETTE quantité de miracles, dont la plupart des Historiens remplissent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoissance de la vérité. Ces événemens extraordinaires sont autant de voiles obscurs, qui cachent la véritable cause de beaucoup de faits. Dans

Dans bien des Auteurs anciens, ce sont les Sacrifices, les entrailles des victimes, les poulets sacrés, qui occasionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Roïaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote presque autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'aient été rendus; mais je voudrois savoir si l'on y a toujours ajouté une grande confiance, si l'on a déterminé leurs réponses par des présens, & si l'on s'est servi de leur sens ambigu pour prévenir l'esprit du peuple, aisé & facile à séduire. On ne sauroit douter que souvent ceux qui consultoient les Oracles, n'y ajoutoient aucune foi: s'ils en avoient eu le pouvoir, ils eussent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets sacrés.

QUAND les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque événement considérable, j'aurois voulu qu'ils eussent développé comment il l'avoit produit, & décidé précisément si un tel fait étoit arrivé par une cause surnaturelle, ou

par une ordinaire, occasionnée par l'idée & l'impression d'un miracle sur les esprits des peuples & des armées. Il semble qu'ils n'aient pris soin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Histoires plus respectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doué de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation (*) insupportable de tous les prétendus miracles, que croioit la superstition Païenne; ce qui fut cause que St. Gregoire con-

(*) Tantôt il bouleverse les Elemens, il fait ensuite naître un cheval d'un bœuf; quelquefois les statues ont sué du sang, il a plu des pierres, si l'on veut l'en croire, ou plutôt les Historiens, dont il emprunte toutes ces belles fables. *In locum Marcelli, ubi is se Magistratu abdicavit, successus Fabius Maximus tertium. Mare arsit eo anno: ad Sinuessam bos equuleum peperit: signa Lanuvii ad Junonis sospite cruore manavere: lapidibusque circa id Templum pluit: ob quem imbrem Novendiale, ut assolet, sacrum fuit: ceteraque prodigia cum cura expiata.* TIT. LIV. Decad. III. Lib. 3. pag. 114. Edit. Francofurt. M. D. LXXXVIII.

condamna ses Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'évenemens surprenans, dont la croiance étoit contraire à la Religion Catholique. La nécessité obligea Tite-Live d'écrire de cette manière : les régîtres publics, & les Historiens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces visions chimériques ; il n'eût pû les supprimer des siens, sans scandaliser les peuples, qui n'étoient pas moins superstitieux dans son tems, qu'ils l'étoient dans les siècles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres sont la source des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Presque tous nos Historiens Catholiques sont remplis de puérités & de pieuses chimères (*), qui rendent
leurs

(*) Les Historiens qui dans ces derniers tems ont eu beaucoup de réputation, n'ont guères été plus réservés sur les prodiges & les miracles, que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un passage du Pere d'Orleans, qui dans une
F 3 seule



leurs Ouvrages méprisables aux gens
de

seule action, arrivée entre des Espagnols & des Mahometans, fait faire presque autant de miracles, que les Historiens Romains en ont racontés. Je voudrois bien savoir pour-quoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voions plus de ces prodiges : les hommes ont beau se battre, le Ciel n'entre point dans leur démêlé, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahometans, les Elemens ne se confondent plus pour détruire les Sarasins. Est-ce que les personnes en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le sommes ? Ceux qui connoissent l'Histoire, n'oseroient sûrement soutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orleans, & voions si les Historiens modernes sont plus réservés que les anciens sur l'article des miracles. *Alcaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ses bataillons, & aussitôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui se présenterent les premiers. On fit pleuvoir sur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, si par un miracle, dont toute l'Histoire fait foi, ces flèches n'eussent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main invisible, dont les Maures seuls ressentirent les coups. Plusieurs en furent tués, d'autres blej-*

de sens, & en cela les François semblent le disputer aux Espagnols; car il est aussi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, sous le Règne de Clovis I. s'abattirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole (*), que de faire arrêter le soleil pendant la

du-
 blessés. La terreur se mit dans leur armée, & à mesure qu'ils s'effraioient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargerent les Infidèles avec tant de valeur & de succès, qu'ils en laisserent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reste se réfugia sur le haut de la montagne *Auséna*, sous laquelle étoit creusé l'an-
 tre que Pélage avoit occupé; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la rivière de *Deva*. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensevelit dans ses eaux.
 Révolutions d'Espagne &c. Tom. I. pag. 46.

(*) *VOSSIUS* de *Historicis Latinis*, pag. 98.

durée d'une bataille contre les Protestans.

LES Ecrivains, qui nous ont transmis les Histoires des Croisades, les ont remplies de tant de miracles, & si contraires à la raison, qu'il est inutile de vouloir en montrer la fausseté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons célestes, vêtus de blanc, soient descendus du Ciel pour aider des gens, dont la première intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient si terribles, qu'ils se fouilloient la plûpart, sans crainte & sans remors, des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'esprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de sortilèges & de miracles; c'étoit le goût du siècle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques personnages illustres, les accommoderent au goût du Roman. De là sont venues les Histoires incroyables de Renaud, d'Armide, &c. renouvelées de nos jours par les Poëtes Italiens.

VOICI comment parle un célèbre Théologien sur le goût qui regnoit dans

dans ces siècles-là. C'étoit le défaut, ou plutôt la simplicité grossière, de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point éloquens, si, pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions Poétiques, ou quelque chose de semblable, & par conséquent le mensonge avec la vérité (*). La croiance des prodiges & des événemens miraculeux avoit saisi si fort l'imagination des peuples, & les portoit à de si grandes extravagances, que dans le neuvième siècle (†) Agobard, Evêque de Lion, composa un Traité pour combattre & détruire toutes ces superstitions ridicules. Une
si

(*) *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis, poeticas fictions, vel aliquid earum simile admiscerent, & consequenter vera falsis committerent.*

(†) L'An 833.

si grande folie, dit ce Prélat, s'est emparée déjà du pauvre monde, que les Chrétiens se persuadent des absurdités, que personne ne pouvoit persuader auparavant aux Gentils ().*

§. VII.

OPPOSITIONS DE SENTIMENS DES HISTORIENS D'UN PARTI OPPOSE', ET D'UNE DIFFÉRENTE RELIGION.

IL est vrai que depuis deux ou trois siècles, les Historiens sont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Plusieurs ont même rejeté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, aussi contraire à l'éclaircissement de la vérité ; ils semblent plutôt être les Avocats & les défenseurs de certains Partis, que
les

(*) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurde res credantur a Christianis, quales antea ad credendum non poterat quisquam suadere Paganis.*
AGOBARDUS.

les fidèles Ecrivains de ce qui s'est passé. La différence de Religion, & les divers sentimens, qui depuis quelques siècles ont divisé l'Europe, ont jetté autant de confusion dans l'Histoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Histoires (*), elles sont aussi-tôt démenties par des Protestans, Luthériens (†), ou Réformés (‡). Les mêmes faits, les mêmes événemens, deviennent tout différens. Les caractères des personnes sont entièrement dissemblables : chacun veut avoir le droit, la raison, & la vérité, de son parti ; chacun allègue un nombre d'Ecrivains qui autorisent son sentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de son Lecteur, il se récrie contre la mauvaise foi de son Adversaire, il lui dit magistralement des injures, qui ne
fer-

(*) *Histoires du Luthéranisme & du Calvinisme*, par MAIMBOURG.

(†) SECKENDORF.

(‡) BAYLE & JURIEU.

servent point à éclaircir la dispute, & l'on est aussi peu avancé lorsqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux (*). Il y a quelques Auteurs qui paroissent exempts de toute partialité (†); mais ce sont ceux-là que bien des Ecrivains, zélés pour leur parti (‡), prennent à tâche de décrier. Ils font si bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obscurcissent l'évidence de certains faits. Si nous nous

(*) On a cette incommodité à essuier dans la lecture des Livres, faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y sont déguifés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. LA BRUYERE, Caractères ou Mœurs de ce Siècle, pag. 171.

(†) Mr. DE THOU. RAPIN THOIRAS &c

(‡) Tous les Ecrivains Jésuites.

nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédestiné (*). Plusieurs Auteurs Catholiques, & même presque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrémités aussi opposées; qui croire dans une aussi grande dissemblance de sentimens? Chacun suit les Ecrivains de sa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carrière aux doutes & à l'incertitude.

JE défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis sur les faits principaux; la Journée même de la Saint-Barthélemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caractères des principaux chefs des différens par-

(*) SLEIDAN, Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles-Quint, *Livr. IV.*

partis, tels que les Guises, les Montmorencis, les Condés, & les Chatillons, il est impossible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours (*). Ceux qui sont venus quel-

(*). Il est si difficile de s'empêcher, en écrivant l'Histoire, d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'Antiquité qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniqnes, écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction, nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans T. Live, & dans les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent aussi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent contrôlés en cela par ceux du parti contraire? La même diversité se remarquerait vraisemblablement aux résolutions prises dans le Sénat de Carthage, qui seroient accompagnées d'autant de raison & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux

quelque tems après, ont semblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juste milieu; mais ils se ressentent toujours du génie de leur parti, & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'esprit qui les anime. Il en est peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adverfaires, fans y apporter quelque correctif malin (*); en forte que si pour

conf-

deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il est arrivé par le malheur des vaincus, dont on a supprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre République convinssent par nécessité des principaux événemens, comme du siège & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables, c'est sans doute que la raison des conseils, les moïens tenus en l'exécution, & les circonstances de toutes les choses, seroient représentées bien différemment, selon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit son possible pour mettre le tort du côté de ses ennemis. LA MOTHE LE VAYER, Discours sur l'Histoire, &c. Tom. I. pag. 341. Edit. in folio.

(*) Voici le jugement qu'a fait un des plus

constater la vérité d'un fait, ou la justice

tesse

plus illustres Savans des Historiens des différens partis, on verra de quelle précaution il ufoit en lisant leurs Ouvrages, qu'il regardoit plutôt comme des Romans que comme des Histoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Historiens Mr. de Thou & Mezeray. *Je vous avoüe que je ne lis presque jamais les Historiens dans la vüe de m'instruire des choses qui se sont passées, mais seulement pour savoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, sur les choses qui se sont passées. Quand je lis les Histoires des guerres civiles du dernier siècle, composées par nos Auteurs, je trouve que les Protestans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Historiens du parti contraire, sur-tout si ce sont des Moines ou des Ecclésiastiques, je me trouve transporté dans un autre pais où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Protestans n'ont jamais été les agresseurs, qu'ils ont souffert mille insultes & mille supplices avant que de repousser la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre dessein que d'obtenir la permission de servir Dieu selon les lumières de leur conscience; que l'obéissance à leur Prince légitime a toujours été une chose sacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont seulement*

tesse & la précision d'un caractère, il
fal-

ment tâché de se dérober à la fureur de leurs ennemis qui obsédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renversât les loix fondamentales du Roiaume pour la succession à la Couronne, lesquelles les Catholiques avoient résolu de ruiner de fond en comble, par la plus infame & la plus détestable Ligue dont on ait jamais ouï parler. Mais les Moines renversent toute cette œconomie. Ce sont les Huguenots, (disent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conspiré contre la propre personne de nos Rois; ils ont brûlé & saccagé tout le Roiaume avant qu'on leur eût fait la moindre chose; ils ne faisoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puisse concevoir; les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences, ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'insolence & l'impiété des Hérétiques les armoit d'une juste indignation, mais l'Historien coule là dessus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence nécessaire & légitime, pour prévenir l'Admiral de Châtillon, qui avoit résolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'est-ce point peine perdue que de lire l'Histoire? Car si d'un côté le bon sens veut que je me défie d'un Historien Hugue-

falloit user de la maxime de Joseph
avec

not, & que je le soupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicious desseins de son parti, faute de discernement, & à cause des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir dissimulés afin de sauver l'honneur de sa Religion; de l'autre côté le même bon sens veut aussi que je me défie d'un Historien de la Communion Romaine, & que je le soupçonne, ou d'avoir malicieusement tu certaines circonstances qui serviroient à la justification des Huguenots, ou de leur avoir imputé faussement des choses qui les rendent haïssables, ou d'avoir cru par des jugemens préoccupés, que tout ce qui se faisoit dans son parti étoit légitime, & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Héretiques, n'étoient animés que d'un esprit de rage, de fureur, & d'impiété. S'il m'est permis à moi qui suis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Ministre qui écrit l'Histoire, à plus forte raison me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Ecclésiastique Séculier ou Régulier. Bien entendu qu'un Catholique se donne une semblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Ecclésiastique, que de celle d'un Ministre. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'Histoire que l'esprit, les préjugés, les intérêts, & le goût
du

avec les Historiens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude sur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'est le consentement uniforme de tous les Ecrivains (*)*. Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais espérer cette unanimité.

du parti dans lequel se rencontre l'Historien.
 Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme, pag. 15.

(*) Τῆς μὲν γὰρ ἀληθείας ἐστὶ τεκμήριον ἰσότης εἰ περὶ τῶν αὐτῶν ἀπαντες ταῦτα καὶ λέγουσιν καὶ γράφουσιν. *Veræ siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant.* JOSEPH contra Apionem, Libr. I. pag. m. 1035. f.



§. VIII.

**RIDICULE DE L'HISTOIRE,
OU DES ANNALES DE TOUS
LES DIFFERENS ORDRES
DE MOINES.**

LEs ridicules Annales, & les Histoires fabuleuses qu'ont écrites beaucoup de Religieux, ont achevé de gâter le goût & d'offusquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimères, ils ont farci leurs Livres de tant de mensonges, que quiconque les lit malheureusement avec quelque croiance, est pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux-mêmes qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenue (*), ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduisoient leurs Supérieurs, les a forcés à déguiser, à changer, & à affoi-

(*) Les Peres DANIEL, & D'ORLEANS.

affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont poussé la partialité si loin, que la louange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques évènements occasionnés par leurs Ordres, les a contraints de sortir du Roïaume pour éviter la juste indignation des Magistrats (*). Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude sur bien des faits : dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand discernement & beaucoup de génie ; mais il est une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui semblent avoir pris plaisir à s'aheurter contre le bon sens, ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illustrer. Les Histoires de certains Ordres, les Vies particulières de bien des Saints, sont écrites, au jugement d'un grand

(*) Le Pere JOUVENCI, obligé de se retirer à Rome, à cause de son *Histoire des Jésuites*, écrite en fort beau Latin.

grand Evêque (*), avec moins de gravité que celles des Philosophes Païens, composées par Diogene Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroissent moins sensées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

JE ne crois pas qu'on puisse transmettre à la Postérité des puérités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de St. François avec Jésus-Christ*. Ce Saint avoit des conversations fort particulières avec la plûpart des animaux; il entendoit leur langage, & ils comprenoient le sien. Un jour, voulant dire son Office, & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes sœurs les hirondelles, leur dit-il, il est tems que je parle, car vous avez assez dit. Taisez-vous, jusques à ce que la Parole de Notre Seigneur soit accomplie, & elles se turent.* Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *sa sœur la Cigale*; & l'a-

(*) MELCHIOR CANO, Evêque des Canaries.

l'animal s'étant perché sur son doigt, il lui fit chanter les louanges de Dieu. Peut-on écrire de pareilles sottises, & remplir l'esprit des peuples de pareilles visions ? Cependant, quelque ridicules que soient ces mensonges, ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jésuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jésus descendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec des jeunes enfans (*), assure & relève le Miracle d'une brebis de St. François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines : elle y fléchissoit les genoux, & saluoit la Vierge, & lorsqu'on élevoit l'Hostie, elle baisoit la terre par honneur (†). Je ne m'é-

ton-

(*) Ce Jésuite a fait un Livre en deux Tomes, sous le titre de *Pia Hilaria*, où, parmi bien d'autres absurdités, celle-là tient une place distinguée.

(†) *Ridebis, Huguenota, si fors hæc leges, nasumque ringens, inquiet, belli logi! Frundebis, Huguenota: si fors non voles, vi-*
G 4
vet,

tonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raison, & qu'on lui fasse connoître les Myftères les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me persuader que l'Enfant Jésus vient jouer à la Fofsette, à Colin-Maillard, ou à Pette-en-Gueule, je crois tout possible.

Vous voiez aisément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas besoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux; ils portent avec eux le caractère d'imposture. Est-il rien de si absurde, rien de si contraire à la Religion, à la spiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raison & la connoissance de la Divinité, qui sont les seules choses qui nous distinguent d'elles! Ces chimères sont ce-
pen-

vet, vigebit veritas, error cadet. Germana Francisci soror docilis bidenti frendente te, ringente te, landabitur. Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour prendre un air de supériorité sur les Protestans! En vérité cela est pitoiable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adversaires.

pendant moins étonnantes & moins scandaleuses, que ne l'est le personnage qu'on fait jouer à quelques Saints. Je ne crois pas que la superstition idolâtre, que l'impiété du Paganisme ait jamais prêté à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand (*) donne à la Ste. Vierge. Il raconte qu'un Prêtre aiant enlevé une certaine Béatrix, Portière d'un Couvent de Religieuses, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue assez courte, & lui laissa les clefs du Couvent. Cette Religieuse resta quinze ans absente, & après s'être lassée de débauche, il lui prit envie de retourner dans son Couvent. Le tems qu'elle avoit été absente, lui faisant espérer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on disoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très sage Religieuse, qui remplissoit à merveille son devoir: elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir sauvé sa réputation, &

cou-

(*) CESARIUS.

courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles. *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fais ton Office : retournes maintenant à ton poste & fais pénitence ; car qui que ce soit n'a connu ton crime (*)*. Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de St. Maclou, qui disoit la Messe sur une baleine, de St. Macaire, qui a fait une pénitence de six mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra que c'est avec juste raison que le Cardinal Bessarion a dit que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints lui faisoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

ON a depuis quelque tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérités, capables de scandaliser les hommes, plutôt que de les attirer à la piété ; mais malgré les soins qu'on a pris, il reste encore
un

(*) *Ego per quindecim annos absentie tue Officium tuum supplevi : revertere nunc in locum tuum, & penitentiam age, quia nullus hominum novit excessum tuum.*

un nombre d'Écrits, dont on ne fau-
roit trop décrier la lecture. Vous a-
vez lû, Madame, un Recueil des Mi-
racles (*) du bienheureux Paris : ac-
tuellement la moitié de Paris est per-
suadée de leur réalité, & néanmoins
rien n'est si évident que leur fauffeté.
Si par hazard la France devenoit Jan-
féviste, tous les Historiens, ridicules
Compilateurs des phrénésies des Con-
vulsionnaires, passeroient pour des Au-
teurs d'une autorité inexpugnable; &
tel les méprise aujourd'hui, dont les
fils, ou les petits-fils seroient prêts à
se faire égorger pour leur défense. Je
doute qu'on dépeigne mieux le ridicu-
le des opérations miraculeuses de St.
Paris, que le fait l'Auteur des *Lettres
Juives* (†), & réellement la plaisante-
rie

(*) C'est le Livre qu'a fait Mr. DE
MONGERON.

(†) Ils résolurent donc de donner au
nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux
qui auroient recours à lui par des ballets &
des chansons. Un Abbé (a), après avoir
étudié long-tems en particulier, ouvrit le
pre-

(a) L'Abbé BE'CHERAN.

rie & le mépris sont les seules armes qu'on doit employer contre de pareilles visions. Ce seroit faire tort à l'esprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénétique qui lui ravit l'usage de la raison. Le bas peuple à Paris croit à St. Paris; mais beaucoup de ceux qui lui inspirent cette vénération pour le Diacre Janséniste, ne croient pas même en Dieu: ils haïssent les Jésuites, c'en est assez pour béatifier leur ennemi. S'il prenoit fantaisie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il passeroit aisément parmi les gens de leur

premier cet exercice. Il dansa sur le tombeau du Prêtre une danse, dans laquelle il y avoit un pas, nommé le *Saut de Carpe*, que l'Abbé faisoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le tems auquel sa guérison seroit complète, la régla à cinquante-cinq années de cabriolles. *Lettres Juives, Lettre VII. pag. 51.*

leur parti ; mais il trouveroit chez les Jansénistes le revers de St. Paris.

CROIEZ-VOUS, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cens ans les Historiens des différens partis (*), puisse aisément trouver la vérité, surtout si le Jansénisme avoit un jour le dessus ? Vous voyez dans la dispute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Protestans. Nous sommes dans le cas où nos petits-fils seront un jour ; ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les événemens, arrivés sous François I. & ses Successeurs.

(*) Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Messieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrit l'un contre l'autre ? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages respectables pour autoriser leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour juge de la droiture de leurs sentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partisans une entière croiance.

§. IX.

COMBIEN LES VÉRITABLES
SUJETS D'UNE CHOSE SONT
SOUVENT IGNORÉS DES
HISTORIENS.

ATOUTES les difficultés qui s'offrent dans l'Histoire, joignez, Madame, le peu de connoissance que les Ecrivains ont de la principale cause qui a occasionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entreprises n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalousie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particulière d'un Ministre contre un Prince. Les Politiques se perdent en raisonnemens pour deviner une chose qu'ils ne sauroient connoître : ils font des discours, des Livres entiers, pour développer le sujet d'une guerre, qui n'a été entreprise & continuée que par les ressorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir que la jalousie ou la vengeance d'une femme, la fausse piété d'un Confesseur
les

les ont fait agir, on se moqueroit également, & de ceux qui ont été assez fous pour entreprendre ces guerres, & de ceux qui ont fait tant de raisonnemens inutiles pour en expliquer les raisons.

L'EXPÉDITION de François I. dans le Milanez est une des plus grandes entreprises de la France, & qui lui a coûté le plus cher. Si nous en croions Brantôme, elle n'a eu d'autre cause que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur. *L'Amiral de Bonnivet conseilla lui seul à François I. de passer les Monts . . . ; non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour maitresse quelques années avant, & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retaster. J'ai ouï dire, poursuit-il, ce Conte à une grande Dame de ce tems-là, & même qu'il avoit fait au Roi cas de cette Dame, qu'on dit qui s'appelloit la Signora Clarice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie. Il lui en avoit fait venir l'en-*
vie

vie de la voir & de coucher avec elle : & voilà la principale cause de ce passage du Roi, qui n'est à tous connue. Ainsi, la moitié du monde ne sait comment l'autre vit ; car nous cuidons la chose d'une façon, qui est de l'autre. Ainsi, Dieu, qui sait tout, se moque bien de nous ().*

NE voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux soldats, pour ruiner ses peuples par des impôts, & pour réduire un Roïaume à deux doigts de sa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice ? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle personne ; mais c'est pousser les choses un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'est renouveler la guerre de Troie, & armer avec moins de sujet que Ménélas, puisqu'il redemandoit sa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel est le Politique du tems de ce

Mo-

(*) BRANTOME, Mémoires des Capitaines François, *Tome I. pag. 208. 209.*

Monarque François, qui se fût figuré que la fameuse Bataille de Pavie n'étoit qu'une suite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occasionnée par la débauche de l'Amiral, son Confident & son Ministre ?

Si nous pouvions démêler la moitié des véritables causes des événemens arrivés dans les dernières guerres, que d'intrigues de femmes, de jalousies outrées, d'ambitions démesurées n'apperceverions - nous pas ? Bien des gens assûrent que les femmes sont les seules causes du siège de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conservation de Toulon. Aucun Historien jusqu'ici n'a ôsé écrire ce qu'il en pensoit. Qui sait si ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces ressorts cachés, ou s'ils s'en tiendront simplement à ce qu'ils trouveront déjà écrit ? Qui pourroit savoir au vrai ce qui s'est passé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne, & Louvois ? Qui pourroit pénétrer tous les ressorts que la jalousie de ce Ministre a fait agir successivement contre ces Généraux,

Tome I. H dé-

découvriroit des particularités, qui ser-
viroient peut-être plus à illustrer ces
grands hommes, que tout ce qu'on a
dit d'eux. Il seroit beau de savoir
comment ils ont trouvé le secret de
battre les ennemis du Roi, & de se
défendre de ceux qu'ils avoient auprès
de lui, & qui tâchoient de les faire
échoüer. Combien d'autres Généraux
perdroient leur gloire, si l'on savoit
les motifs auxquels ils en sont redeva-
bles? Que de batailles gagnées par les
avis d'un Ministre suborné, & traître
à son Maître! Que de places rendues,
qu'on auroit pû aisément secourir!
Ces choses sont cachées d'un voile im-
pénétrable; nous n'appercevons que ce
qu'on veut bien nous laisser croire, &
comme dit Brantôme, *Dieu sait tout,*
& se moque de nous.



§. X.

RECAPITULATION DES RAISONS DE L'INCERTITUDE DE L'HISTOIRE.

VOUS appercevez aisément, Madame, la nécessité de n'accorder votre croiance à l'Histoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne blessent point votre lumière naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ses commencemens, & les causes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent sur leur esprit, & combien ils sont forcés de s'accommoder au goût du peuple (*): ainsi, il vous est

(*) *Ut recte dicit Synofius in Calvitii Encomio, Τὸ δὲ εἶςον καλαγελαΐσειο δῆμος δέεται γαίρ τεραλείας. Ridet ac despicit plebs quod facillimam intellectu: opus vero ei narratione fabulosa.* SCHOCKIUS, de Fabula Hamelenfi, *Part. II. Cap. II. pag. 3.*

est aisé de conclure qu'on ne peut appuyer un sentiment de l'autorité de l'Histoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison. Prodiges, miracles, choses surprenantes & contre la Nature, sont des ridiculités & des mensonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraisemblables.

AVANT d'aller plus avant, & d'entrer dans la discussion du peu de choses que nous pouvons nous démontrer par la lumière naturelle & par nos connoissances, nous examinerons la croiance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que dépouillés de tous les préjugés, nous ne soions point arrêtés par de vaines difficultés, & par des argumens fondés sur des principes, qui, dès qu'ils sont contraires à la raison, sont encore moins respectables que l'incertitude de l'Histoire.

§. XI.

DE L'INCERTITUDE DE LA
TRADITION, ET COMBIEN
L'AUTORITE' DU PEUPLE
EST ME'PRISABLE.

LA plus grande partie des faits & des événemens passés, qui ne sont arrivés jusqu'à nous que par la Tradition, sont si contraires à la raison, qu'ils semblent influencer sur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croiance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui se fondent sur les opinions générales, & transmises jusqu'à nous par la suite des tems, ressemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conserver leur vie, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus se défendre par leurs armes (*). C'est le sentiment de Sé-

(*) *Non faciam quod victi solent, ut provocent ad Populum: nostris incipiemus armis confligere.* SENECA, Epist. CXVII. pag. 456.

Séneque : en effet , il n'est rien de si trompeur , rien de si faux , que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers événemens de leur Nation. Les Egyptiens , les Grecs , les Romains , & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui se sont appliqués à l'envi l'un de l'autre à transmettre à leur Postérité mille chimères , qu'ils ont cru capables d'illustrer leur patrie , ou leur Religion. De-là sont venus les Contes des fabuleuses dynasties des Egyptiens , les Histoires des Dieux & demi-Dieux des Grecs , de la Louve qui nourrit Remus (*) & Romulus , de la fonda-
tion

(*) Les plus illustres Historiens qui ont parlé de la fondation de Rome , ont senti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraisemblable ; mais ils ont été forcés de suivre le torrent , d'adopter des chimères qui flattoient le Peuple Romain , & de se conformer au génie des gens pour lesquels ils écrivoient en général , le nombre des Lecteurs sages & Philosophes aiant été très petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ses Lecteurs sensés ; aussi s'excuse-t-il le
mieux

tion du Roïaume des Gaules par le
fils

mieux qu'il lui est possible, & attribue au pouvoir des destins & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejeter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor) factis tantæ origo urbis, maximæque secundum Deorum opes Imperii principium.* TIT. LIV. Dec. I. Lib. I. pag. 11. Edit. Francofurt. MDLXXXVIII. Plutarque se sert de la même excuse pour se disculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce sujet dans les Hiltoriens anciens. *Il y a des personnes, dit-il, qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaisir; mais si l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refusera pas d'y ajouter foi, sur-tout si l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut degré de gloire & de puissance, sans qu'il y ait eu quelque chose de divin & d'extraordinaire dans leur origine.* ὑποπλον μὲν ἐν τοῖς ἱστορίαις τὸ δραματικὸν καὶ πλασματικὸν, ὅτι οὐκ ἀξιολογῶν, τὴν τύχην ὁρῶντας οἷον ποιημάτων δημιουργοῦς ἔστι καὶ τὰ Ῥωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐντ' ὕθρα προὔβη δυναμείως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μίγα μὴδὲ παράδοξον ἔχουσαν. PLUTAR. in Vit. Romul. pag. 22. Ce raisonnement ressemble assez à celui que font les Turcs pour prouver que Dieu approuve par les conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de

leur Religion. En vérité il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs , pour les régaler, sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroyables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Saluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troïens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouverent en Italie après la prise de Troie, & qui s'unirent pour cela avec les Aborigenes? *Urbem (a) Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui Ænea duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigenes, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum. His postquam in una mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera, satisque pollens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia*

(a) CRISP. SALUST. Bell. Catil. Cap. VI.

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 121
Ste. Ampoule du Ciel, & cent autres
ab-

vidua ex opulentia orta est. Igitur Reges populi- que finitimi bello tentare, &c. Voilà dans ce seul passage de Saluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens ; & pourquoi leur donnera-t-on la préférence sur celui qui passe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Histoire Romaine sont aussi incertains que celui de la fondation de Rome. Presque tous les Auteurs se contra- rient sur ce qui regarde *Romulus* : ils ne sont pas plus d'accord pour ce qui concer- ne le regne de *Servius Tullus*. Sous les premiers Consuls, la vérité historique n'est guères mieux débrouillée, & l'on peut aisé- ment connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnasse, l'incertitude qui regne dans l'Histoire des trois ou quatre premiers siècles de la Répu- blique Romaine. Très souvent ces Auteurs se contredisent les uns avec les autres ; quelquefois aussi ils avouent qu'ils choisif- sent entre les opinions opposées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur pa- roissent les plus vraisemblables. Voilà, si je ne me trompe, bien des preuves nouvel- les de l'incertitude de l'Histoire, & bien des sujets pour ne recevoir aucun fait histo- rique qui paroît opposé aux notions éviden-

absurdités pieuses & profanes , que nos peres ont fait passer avec beaucoup de soin dans leurs familles , & qui de génération en génération sont parvenues jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est formé vers l'année 476. le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeste de toutes les visions Judaïques , compilées & rédigées par les Rabbins Asé & Hammaï (*). Ne dou-

tes , & qui ne peut souffrir l'examen de la raison.

(*) *La première Collection du Talmud se fit vers l'an 188. par Rabbi Juda Hakkadosh. Elle fut apellée Misna, qui veut dire Repetition, ou Leçon réitérée. Depuis, en 469. Rabbi Jochanan, assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier, & c'est celui qu'on nomme le Talmud de Jérusalem, parce qu'il fut composé dans cette ville. En 476. Asé & Hammaï grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimères, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le Talmud de Babilone, & c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement : ils appellent Jérusalemi celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil des*
fa-

doutez pas , Madame , un seul moment, que si l'on compiloit les *Conformités de St. François avec Jésus-Christ*, & les Oeuvres de ses Disciples, & qu'on leur joignît la *Vie de Marie Alacoque*, on n'en fit un Livre, qui, pour le ridicule & l'absurde, surpasseroit de beaucoup l'Alcoran, & égalerait le Talmud.

CE n'est pas dans les seules choses qui regardent les Religions, que les Traditions sont menteuses ; elles ont aussi peu de certitude pour les faits historiques. Telle est la croiance où l'on étoit encore en France du tems de Ronsard, qu'Astianax, le fils d'Hector, étoit le fondateur de l'Empire François ; telle est encore l'erreur où l'on est dans bien des païs sur la prétendue Papesse Jeanne ; telle est enfin l'idée où sont les simples Vénitiens,

fables les plus grossières, & qu'un amas de visions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut composé. Voyez, pour en être plus instruit, BUXTORFII Bibl. Rabbinica.

tiens, qui croient fermement être les descendans des anciens Troïens. Chaque Nation, chaque province, chaque ville a son histoire fabuleuse, fondée sur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu distinguées, elles tirent toutes leur origine d'un Héros imaginaire (*), ou duquel elles ne sont ja-

(*) De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Histoire de mensonges. Ce n'est pas seulement chez les François que les d'Osiers, les Moreris, &c. & tous les fabricateurs de fausses Généalogies ont par un vil intérêt confondu la véritable Noblesse avec la fausse & corrompu la vérité de l'Histoire; la même chose étoit arrivée chez les Romains. *Ce qui a le plus contribué, dit Tite-Live, à obscurcir l'Histoire, ce sont les oraisons funèbres, & les faux titres qu'on a ajoutés aux images, chaque famille s'efforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premières charges; c'est ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là, à qui on puisse s'en rapporter. Vitiatam memo-*

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 125
jamais descendues. Si les Historiens
étoient

moriam funebribus laudibus reor, falsisque imaginum titulis, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & singulorum gesta, & publica monumenta rerum confusa, nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo auctore stetur. TIT. LIV. Hist. Lib. VIII. Cap. XL. Ciceron dit précisément la même chose que Tite-Live. *Ces oraisons funèbres ont beaucoup contribué à falsifier notre Histoire ; car combien de choses n'y a-t-on pas fourrées, qui ne sont jamais arrivées ? Combien de triomphes supposés ? Combien de fausses origines des familles, comme si elles étoient passées des Patriciens au Peuple, parce que bien des gens de basse extraction s'entoient sur quelque famille illustre qui portoit le même nom. Comme si, par exemple, je me disois descendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Consul dix ans après l'expulsion des Rois. Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, & ad plebem transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus : ut si ego me a M. Tullio, qui Pa-
tri-*

étoient plus attentifs qu'ils ne le font à la défense de la vérité, ils s'opposeroient fortement à toutes ces fables; mais pour un qui démasque l'erreur & le mensonge, il en est vingt qui suivent le torrent, & se conforment aux opinions populaires; ce qui leur donne une nouvelle force & les autorise dans la suite des tems. Mais, quelle que soit la foiblesse de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérables les sentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue suite d'erreurs; on court risque de s'égarer, en suivant d'aussi mauvais guides. Plin le Jeune dit qu'il ne consultoit qu'un nombre de gens choisis, & qu'il ne se régloit point sur le goût du peuple (*). Horace, & avec lui bien des
grands

tricius Consul anno 10. post Reges exactos fait. CICER. in Brut. Cap. XVI.

(*) *Ego enim non populum advocare, sed certos electosque soleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam singulos observem, & tanquam non singulos timeam.* PLIN. Epist. XVII. Lib. VII. pag. 428.

grands hommes, ont affecté de mépriser le sentiment du Vulgaire (*). Il semble n'être fait que pour être nourri de chimères & de mensonges, dont la Tradition est une source féconde. Son aveuglement est d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raison, & craindre d'être éclairé ; aussi Cicéron dit il, *que la Philosophie se contente de peu de juges, qu'elle hait le Vulgaire, & qu'elle en est haïe & regardée comme suspecte & ennemie, ajoutant que ceux qui la condamnent & la méprisent, s'attirent l'approbation de la multitude* (†).

Si cet illustre Romain avoit été de notre tems, il eût aisément apperçu que le Vulgaire & le bas peuple n'étoit point le seul à mépriser les Sciences : il eût trouvé des partisans de l'ignorance
parmi

(*) *Non ego ventosæ plebis suffragia venor.*
HORAT. Epist. XIX. Lib. I.

(†) *Est enim Philosophia paucis contenta
judicibus, multitudinem consulto ipsa fu-
giens, eique ipsi & suspecta & invisæ, ut
vel si quis universam velit vituperare, secun-
do id populo possit facere.* CICER. Tuscul.
II. fol. 254.

parmi les Pontifes , parmi les Sénateurs , & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné , s'il eût vécu il y a trois ou quatre cens ans , & qu'il eût vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom , & croire que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse , & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France , qui comprissent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécillité , que la plûpart des Traditions qui révoltent aujourd'hui les gens de sens , ont pris leur naissance ; & quoique nos peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre , c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des imposteurs qui vivoient de leur tems , & nous serions la leur , si nous ne secouions le joug qu'ils ont voulu imposer à notre raison.

§. XII.

LES TRADITIONS POUR LA
PLÛPART NE SONT FONDE'ES
QUE SUR NOS PRE'JUGE'S
ET NOTRE PARESSE.

SI nous examinons comment la plus grande partie des choses qui sont parvenues jusqu'à nous par la Tradition, y sont arrivées, & comment celles qui sont actuellement en vogue prennent une tournure pour passer à la Postérité, nous découvrirons aisément que les préjugés de l'enfance, & la paresse naturelle à bien des hommes, sont les deux principales sources des sentimens populaires, des fables pieuses, & des Histoires gigantesques qu'on nous débite, & dont on veut nous constater la vérité par la Tradition. Il n'est personne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même combien il a entendu faire de contes dans le sein de sa famille, dont il a reconnu la fausseté, ou le peu de solidité dans la suite.

TOUTES les meres, toutes les aïeulles ont mille rapsodies pieuses, mille fausses anecdotes de leur famille qu'elles racontent à leurs enfans; elles leur certifient ces mensonges avec tant d'assurance de vérité, que bien des gens en conservent le souvenir & la croiance d'une partie. Lorsqu'ils sont venus à un certain âge, ils les transmettent à leurs fils, qui les font passer à leur Postérité; ainsi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ses descendants un certain nombre de mensonges, qui passent pour la Chronologie historique de la maison. Chaque province, chaque ville a ses erreurs particulières, & les peuples qui les habitent, en sont généralement imbus. Ils se communiquent les impressions qu'ils prennent dès leur jeunesse, & se fortifient mutuellement dans leur croiance, par le consentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaison. Personne n'ose chercher à vouloir démentir une opinion qui semble faire dans la patrie une règle de Foi; & il y auroit même du risque à vouloir s'opposer trop fortement à certains pré-ju-

jugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très digne de foi, qu'il avoit pensé être mis en pièces par la populace de St. Maximin (*), pour avoir dit que la Madelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point son corps qu'on gardoit dans l'Eglise de cette ville (†). Qui croiez-vous, Madame, qui persuade si fort aux habitans de St. Maximin qu'ils possèdent les Reliques de la Madelaine? Ce sont les Moines qui desservent son Eglise, & qui ont amassé des richesses immenses. Je n'entre point dans la discussion du fait, savoir si la Madelaine est morte (‡) en Provence, ou dans la

(*) Petite ville de Provence.

(†) *Inde furor vulgi, quod Numina victo-
norum*

*Odit quisque locus, cum solos credat
habendos*

Esse Deos quos ipse colit.

JUVENAL. Sat. XV.

(‡) Le Pere Hardouin s'est moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue supposition de l'*Histoire de JOINVILLE*. Il seroit à souhaiter que ce Jésuite n'eût jamais employé ses connoissances qu'à dé-

la Judée; mais je soutiens que de quelque façon que la chose soit, les Moines ont grande raison de soutenir qu'ils en conservent les Reliques. Combien de pieuses Traditions n'ont d'autre source & d'autre soutien que l'intérêt de

crier des fables aussi manifestes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus respectable dans l'Antiquité. Voiez à ce sujet le troisième & le quatrième Tome des *Lettres Cabalistiques*, & la quatrième partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du système de ce Jésuite. Voici ce qu'il dit sur la question dont il s'agit actuellement. *Le Roi s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoïste Magdalaine Et fusmes au lieu de la Basme, en une roche moult haute, où l'on disoit que la sainte Magdalaine avoit vescu en hermitage, longue espace de temps. Atqui constat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalænæ, novem annis ipsis post obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ postea paulatim crevit. HARDUINI Opera varia antiq. numismat. Reg. Franc. in Historiam JOINVILLEI observationes quædam, pag. 636. col. 2.*

de quelques Particuliers ? Que d'erreurs & de superstitions ne banniroit-on point de la terre, si l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richesses ?

LA paresse & l'indolence, vices si ordinaires à la plus grande partie des hommes, sont encore les soutiens de la Tradition. On aime mieux croire une chose qu'on nous assure véritable, que d'aller se fatiguer par un long examen & une étude pénible : il est beaucoup plus aisé de suivre le cours des choses ; aussi la plûpart des gens se laissent-ils entrainer au torrent, & se perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut se guérir de son aveuglement, doit suivre le précepte de Sénèque, & se séparer du Vulgaire (*).

(*) *Unusquisque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur , semper creditur , versatque nos & precipitat traditus per manus error , alienisque perimus exemplis. Sanabimur , si modo separemur a cœtu. SENECA de Vita beata , Cap. I.*

§. XIII.

BIEN DES TRADITIONS PRENNENT LEURS SOURCES DES OUVRAGES DES POËTES, DES ORATEURS ET DES PEINTRES.

SI nous examinons la première origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent souvent des idées avanturées de quelque Poète, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homère étoient cause de toutes les Histoires fabuleuses qu'on inventoit tous les jours à leur sujet dans le Paganisme. Dès que le peuple a reçu la première impression de la superstition, il ajoute perpétuellement de nouvelles chimères aux premières, & tous ces contes passent à la Postérité, & acquièrent par la longueur des tems une grande autorité sur l'esprit des ignorans & des foibles. Il se trouve même dans la suite des Auteurs qui autorisent par leurs Ouvrages ces fausses Traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits constatés & reconnus vrais
par

par une longue suite de siècles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Ausone sur la passion chimérique que les Poètes lui attribuent en faveur d'Énée (*), il s'est trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile étoit fondée sur une vérité reconnue, & non pas sur une fable inventée à plaisir. Bien des Historiens autorisent ainsi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poètes, à qui il est permis de feindre, d'inventer, & de déguiser le vrai (†).

IL est encore bien des croiances populaires, bien des Traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les
tems

(*) *Vos magis Historicis, Lectores, credite
de me,
Quam qui furta Deum concubitusque
canunt
Falsidici Vates, &c.*

AUSONIUS de Didone.

(†) *Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua po-
testas.*

HORAT. de Arte Poet. Vers. 9. 10.

tems d'ignorance, & depuis le neuvième siècle jusqu'au quinzième, il étoit peu d'Eglises de Moines qui n'eussent quelques images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choses miraculeuses. Ces sortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des Monastères. La raison & la science, qui reparurent après avoir été si long-tems perdues, firent sur les prétendus miracles le même effet que la Venue du Messie sur les Oracles: elles les détruisirent, & la plûpart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité & celle de leurs peres, furent entièrement guéris de leur erreur. Il resta cependant encore bien des personnes dans leur ancienne opinion, soit qu'elles ne voulussent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchassent de faire usage de leur raison; elles conserverent dans leur esprit toutes les chimères qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les transmirent à leur Postérité, qui les a amenées jusqu'à nous. C'est de-là que viennent mille opinions, à qui l'on

l'on a si souvent donné la chasse dans ces derniers tems, sans pouvoir les détruire ; c'est du même endroit que descendoient toutes ces pieuses superstitions, que la prudence & la sagesse des Evêques ont abolies.

LES Orateurs & les faiseurs de harangues & de panégyriques, ont presque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poètes (*). Comme on n'exige d'eux que des idées vraisemblables, & qu'ils sont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque, les louanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plûpart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur, & ces louanges, outrées dans

(*) *Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modo verisimiles sunt, & possunt ad movendos hominum animos qualicumque astu irrepere.*
AUL. GELLIUS, Noct. Atticar. Lib. I. Cap. VI.

dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plûpart des panégyriques des Saints sont plutôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus pour exciter les Fidèles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagination, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles; il plait à ses Auditeurs, & a rempli son emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le soir dans leur famille les idées du Panégyriste : leurs enfans dans la suite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque chose du leur, & bientôt la Vie de ce Saint devient par la Tradition un tissu des idées de trente imaginations échauffées.



§. XIV.

LA TRADITION EST COMMUNE
à TOUS LES PEUPLES
POUR AUTORISER LEURS
ERREURS.

JE finirai, Madame, mes Réflexions sur l'incertitude de la Tradition, en vous faisant remarquer que son autorité est commune à tous les peuples & à toutes les Religions du Monde. Les Mahometans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient constantes & conformes à la plus exacte vérité; elles sont appuyées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la superstition religieuse. Pourquoi voulons-nous que les nôtres soient plus authentiques que les leurs? Et quelles raisons avons-nous de prétendre qu'ils se départent de leurs opinions, & qu'ils examinent sérieusement si elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même règle? Les Loix doivent être égales, on ne peut

peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point se soumettre. Si nous nous croions exempts d'examiner nos sentimens & nos opinions, fondés sur la Tradition ou sur certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent jouïr du même privilège. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croient uniquement celle qu'ils professent, parce qu'ils sont persuadés que les autres ne valent rien. Or, si la voie de l'examen est défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'est pas plus obligé de s'éclaircir que nous, & la défense de l'examen des sentimens qu'on nous a inspirée dès l'enfance, plonge toutes les Nations, & nous-mêmes dans la croiance de tous les faux préjugés. On rend par ce moïen la Religion protectrice de tous les contes de nourrices, & de toutes les inventions monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : si un sentiment, autorisé par la Tradition, est véritable, il devient plus respectable lorsqu'il est reconnu & approuvé par des gens

gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne ferois mieux finir ces *Réflexions* que par un passage d'un des plus illustres *Ecrivains*, qui prouve évidemment combien la voie de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. Le *Paganisme*, dit cet habile *Ecrivain*, insultoit les premiers *Chrétiens* sur leur petit nombre, & leur opposoit son antiquité, & le suffrage général d'une infinité de Nations. L'*Eglise Romaine* se servit de la même batterie contre *Luther* & *Calvin*. Les *Protestans* s'en serviroient dès aujourd'hui contre une *Secte naissante* au milieu d'eux. C'est une méthode très aisée de réfuter les innovations, on évite le détail des *Controverses*. La voie de prescription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on se dispense des discussions, à l'égard même du point de fait, sur l'antiquité & l'étendue présupposée: on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la paresse humaine; c'est pourquoi l'on se mu-

nit

nit de cet argument dans toutes les occasions, & pour une fois qu'il peut être utile à la vérité, il est cent fois favorable à la fausseté (*). On s'est plaint de tout tems des maux que caufoit la croiance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuse Tradition. Lucrece a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le Genre - Humain étoit opprimé sous le pesant fardeau de la superstition (†). Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encôre.

(*) BAYLE, Continuat. des Pensées sur les Comètes, Tom. I. pag. 144.

(†) *Humana ante oculos fœde cum vita jaceret*

In terris oppressa gravi sub Religione.

LUCRET. Lib. I. Vers. 63. 64.



§. XV.

DE L'INCERTITUDE DE L'AUTORITE' DES SAVANS PAR LA CONTRARIETE' DE LEURS SENTIMENS.

L'AUTORITE' des Savans & le nom qu'ils se sont acquis, ne doivent point en imposer à notre raison. Les grands hommes ont été sujets à l'humanité, & se sont égarés plusieurs fois du bon chemin. Leurs passions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la source de la plûpart de leurs opinions. Ainsi, Madame, nous devons examiner avec soin leurs sentimens, les réduire aux règles de la lumière naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raison, avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En suivant cette façon de lire les bons Livres, on profite véritablement ; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choses évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits

faits qui n'ont aucune preuve essentielle.

LA différence qui regne dans les sentimens des Savans , l'opposition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, est la première preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'élève contre lui & en attaque plusieurs endroits ; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs, par les doutes où il les jette, dans la situation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la question. Il arrive quelquefois qu'un troisième Savant vient à la traverse, & condamne les deux Auteurs qui disputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matière qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'instruire, & surcroît d'embaras pour quiconque aime à discerner la vérité. On voit souvent le même Ecrivain, approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres ; & ceux qui l'estiment, accusent leurs adversaires

tes de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beautés d'un Livre qui lui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

MONTAGNE avoit été très goûté de son tems, & avoit joui tranquillement de sa réputation pendant près d'un siècle. Deux Auteurs Jansénistes, doués d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnerent sans ménagement, & en firent une sanglante critique, qui pendant un tems sembla devoir préjudicier à l'estime qu'on avoit eue pour son Ouvrage. Plusieurs personnes se rangerent à l'opinion des Docteurs Jansénistes, tout Port-Roial en corps approuva leur décision, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adoptèrent leur sentiment. Un Auteur, connu par la justesse de son esprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit se défendre (*). Il blâma & critiqua les deux

(*). Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas
Tome I. K aussi

deux Jansénistes, & la ville & la Cour revinrent à la première opinion : on retourna à Montagne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

BAYLE a été sans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vastes génies. Il s'est trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire passer cet Auteur pour un homme qui ne favoit qu'un peu d'Histoire, & quelque peu de Cartésianisme (*). Parlez à un Jésuite de Pascal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre; vantez Bourdaloue, un Janséniste ne sera pas de votre avis. Je comprends que la haine des

aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour gouter un Auteur qui pense beaucoup; l'autre pensoit trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont si délicates. LA BRUYERE, *Caractères, ou Mœurs de ce Siècle*, pag. 186.

(*) JURIEU & LE CLERC. *Voiez Courte Revue de Maximes de Morale & de Principes de Religion, &c.*

des différens partis peut occasionner quelquefois cette diversité de sentimens; mais elle arrive très souvent entre des Auteurs de la même Croiance, & dont les intérêts sont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche (*). Scaliger & Erasme ont eu une dispute très vive sur un sujet assez léger: après beaucoup d'Écrits de part & d'autre, un troisième Savant les a taxés d'avoir disputé sans cause, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raison, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animosité (†).

(*) Entre autres Ouvrages, Monsieur Arnaud a écrit un Traité contre le Père Mallebranche sur les idées par lesquelles nous voions toutes choses en Dieu, intitulé, *Des vraies & fausses idées*, imprimé à Cologne, chez Schouten, en 1683. in 12.

(†) La dispute de Scaliger le père avec Erasme au sujet du *Ciceronianns*, ne lui a point fait honneur. Il connut sa faute sur la fin de ses jours. Voyez là-dessus les *Scaligerana*, au mot ERASME.

§. XVI.

QUE LES SAVANS SONT TOU-
JOURS PREVENUS EN FA-
VEUR DE LEUR OPINION.

LA vanité & l'orgueil, vices assez ordinaires aux Ecrivains, leur font souvent embrasser & soutenir des opinions qu'ils connoissent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y font insensiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de se dédire & de defavoüer une proposition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la dispute, ou qu'ils ont placée trop légèrement dans leurs Ecrits. Ils ne comprennent pas qu'il leur feroit cent fois plus glorieux d'avoüer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs Volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eus, si les Auteurs pouvoient être persuadés

dés que le partage de la foiblesse humaine consiste à faire des fautes, & que celui des Philosophes est de les reconnoître? On devroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de rétracter leurs erreurs, ce que St. Augustin dit des Pécheurs : *Humanum est peccare, Diabolicum perseverare.* Je ne connois en effet rien de si pernicieux, rien de si diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences, que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices sont aussi contraires à leur avancement, que la fureur des Goths & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'ENTÈTEMENT des Savans pour le systême qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils se sont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs sentimens; il semble qu'ils ont pour certaines opinions une espèce de soumission, qui tient du Culte divin. Si l'on parle à un Cartésien d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, il pense bien moins à examiner si ce qu'on lui dit est con-

forme à la raison, qu'à trouver des argumens pour le combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il songe d'abord que sa gloire est attachée à celle d'Aristote: il défend ses intérêts en défendant ceux de son maître, & loin de songer à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de son adverfaire, il n'est occupé qu'à chercher des réponses pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philosophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raison. Il se dispense ainsi d'examiner le fond de la question, il est tout occupé de ses preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui sont contraires, & il se met dans l'impossibilité, par sa prévention, de pouvoir jamais s'assurer de la vérité.

LES Théologiens & les Philosophes sont très sujets à ces défauts; l'entêtement semble être leur attribut, & une fuite de leur profession. C'est cette bonne opinion qu'ils ont de leurs sentimens, & cette certitude déplacée de leurs systêmes, qui avoit porté Bayle à

à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assûroit être évidentes , étoient environnées de difficultés qui les rendoient très douteuses , & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples (*).

(*) BAYLE vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assurance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnu évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. BEAUVAIL, Histoire des Ouvrages des Savans, *Décembre 1706.* pag. 551. 552.

§. XVII.

DES RIDICULES OPINIONS ,
SOUTENUES PAR BIEN DES
SAVANS.

IL est étonnant dans quels travers donnent plusieurs Savans. Si l'on ne favoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs Ecrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne sont que des fictions, & des Romans faits à plaisir par des personnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui transmettoient au Public les chimères & les grotesques qui leur venoient dans l'esprit. Cependant, c'est avec une gravité magistrale que les Philosophes débitent leurs sentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la sagesse & du souverain bien, vous diriez qu'il est convaincu que l'Univers entier doit adopter ses sentimens. Il n'est rien de si plaisant que de le voir s'efforcer de prouver que le seul Sage, c'est-à-dire selon lui, le seul Philosophe, est véritable.

blement heureux, toujours libre, même dans l'esclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une santé vigoureuse au milieu des maladies. Des idées aussi fausses, & que la vanité seule peut occasionner, ont été tournées en ridicule par plusieurs personnes remplies de bon sens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations gigantesques, & croire qu'un homme, accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en se moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage desquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient, ajoute ensuite qu'il est toujours en bonne santé, si ce n'est lorsqu'il a la pituite, qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terrestre (*).

QUEL-

(*) *Ad summum Sapiens uno minor est
Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, Rex deni-
que Regum,
Præcipue sanus, nisi cum pituita mo-
lestæ est.*

HORATIUS, *Epist. I. Lib. I.*

K 5

QUELQUE ridicules que soient certaines opinions des Stoïciens, elles n'approchent pas de l'absurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie, n'y a-t-il pas chez un homme, qui certifie avec une grande assurance qu'il se souvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui assure qu'il s'appelloit Euphorbe, lorsque son ame étoit dans celui d'un Grec qui se trouvoit au siège de Troie (*)? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'esprit humain? Cependant l'Auteur de ces monstrueuses imaginations avoit acquis un si grand crédit sur ses disciples, que sans examiner la vérité & la possibilité de ses opinions, ils les recevoient avec une entière soumission; & lorsqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'absurde, ils répondoient simplement & ridiculement *Magister dixit, le Maître l'a dit.* Voiez, Madame, si

(*) *Ipse ego, nam meminî Trojani tempore Belli*

Phantonides Euphorbus eram.

OVIDIUS, *Metam. Lib. XV.*

si les disciples de ce Philosophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & si l'aveugle confiance qu'ils avoient ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en est encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à suivre aveuglément certains Savans. Ils deviennent esclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque grossières qu'elles soient, la prévention les empêche de les appercevoir; car il n'est rien de si absurde, rien de si contraire au bon sens, qui n'ait été avancé par quelques Philosophes (*). J'ai honte, s'écrioit Saint Augustin en écrivant contre certains systêmes, de rapporter des choses aussi honteuses, & je ne fais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confusion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Eglise, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles sottises (†).

LES

(*) *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

(†) *Sed jam pudet me ista refellere, cum*

LES Philosophes donnent souvent dans des erreurs monstrueuses , pour vouloir trop subtiliser ; à force de chercher à découvrir des secrets qui leur sont impénétrables , ils donnent dans des sentimens extravagans , & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne se nourrissent que de fumée , tombent très souvent dans ce cas : comme les matières qu'ils examinent , sont au-dessus de la portée de l'esprit humain , & que la seule Foi doit les faire recevoir & les autoriser , d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philosophique , l'impossibilité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raison & la lumière naturelle , leur fait inventer mille systèmes ridicules , d'où naissent toutes les erreurs & les disputes qui depuis
 si

eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius Generis Humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. AUGUST. Epist. LVI.

si long-tems divisent le Genre-Humain.

QUAND on veut pénétrer des choses incompréhensibles, la Science ne sert qu'à égarer plutôt; elle fournit des moïens pour se forger des sophismes à soi-même. *De quoi se fait, dit Montagne, la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Il n'y a qu'un tour de cheville à passer de l'une à l'autre (*)*. Cet Auteur me paroît penser juste. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertulien, Origene, & tant d'autres Lumières des premiers siècles du Christianisme ont été emportés par le torrent de leur imagination, & sont tombés dans des sentimens erronés. On accuse Saint Augustin d'avoir quelquefois poussé les choses trop loin, selon les différentes Sectes contre lesquelles il écrivoit; & les différens partis qui regnent aujourd'hui, prétendent tous s'autoriser de ses Ouvrages.

Je

(*) MONTAGNE, *Essais*, Liv. II. pag. 189.

Je pense, & je crois fermement que la Nature & le bon sens font souvent plus que la Science (*). *Hors la lumière naturelle & la raison, point de Salut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre lui, que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers?

§. XVIII.

LA MOITIE' DES OPINIONS DES SAVANS NE PREND SA SOURCE QUE DANS LEUR HAINE ET LEUR JALOUSIE.

LES passions influent beaucoup sur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, selon qu'ils aiment &

(*) *Et veniant haderie sponte sua melius:*

Surgit & in solis formosius arbutus antris

Et volucres nulla dulcius arte canunt.

PROPER. Elegiar. Lib. I.

& qu'ils estiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant soit persuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très souvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui paroissent les moins beaux, & il tache de diminuer la bonté de ceux qui sont au-dessus de la plus sévère critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en est assez pour les condamner.

CE ne sont pas les seuls Auteurs médiocres, qui sont sujets à de pareilles foiblesses, les plus grands hommes ont tombé dans ces égaremens. On ne peut disputer à Mr. de Meaux (*) la qualité d'illustre Ecrivain, & personne n'a été plus sujet que lui à l'envie, à la haine & à la jalousie. Ces passions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'estime de tous les connoisseurs, & dont il reconnoissoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Avantures de Télémaque* : il attaqua plusieurs fois des
Ou-

(*) BOSSUET.

Ouvrages, dont il eût été le premier à louer la justesse & la beauté, la précision & l'arrangement, s'il eût eu la charge que Mr. de Fénelon obtint à son préjudice. Le même Mr. de Meaux, que la Bruyere regarde comme un Pere de l'Eglise (*), dénonça à la Faculté de Théologie de Paris la *Bibliothèque des Auteurs Ecclésiastiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur sur les *Pseaumes* eût été mieux reçu que le sien (†).

PASCAL, & tous les autres Jansénistes n'ont invectivé les Jésuites, & ceux-ci ne leur ont rendu le réciproque,

(*) *Parlons d'avance le langage de la Postérité : un Pere de l'Eglise LA BRUYERE, Discours pour sa Réception à l'Académie.*

(†) *Liber Psalmorum in quo eorum sensus literalis exponitur a LUD. DU PIN, Parisiis, 1691. in 8.*

Libri Psalmorum Versio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis JAC. BENIGNI BOSSUET, Lugdani, 1691. in 8.

que, que par la jalousie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Roial bleffoit les yeux de la Société, & le crédit des Jésuites déplaisoit aux Jansénistes. Le *Nouveau Testament* de Quenel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu si rigoureusement, a été approuvé, loué & reçu avec de grands éloges, lorsqu'il parut, par beaucoup de ceux qui l'ont condamné dans la suite.

LA passion n'agit pas seulement sur les opinions des particuliers, mais elle régie encore la décision des Universités & des Assemblées des plus célèbres Docteurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses Confreres. *La condamnation de Mr. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaie qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a soufferte: ça été un tel brigandage, que la plupart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement*

L

Tome I. qu'on

*qu'on le peut nommer horrendum Sacræ
 Facultatis Parisiensis Latrocinium (*)*.
 Ce n'est pourtant pas-là, n'en déplaise
 à cet Ecrivain, la plus grande éclipse
 qu'ait soufferte la Sorbonne, & sa gloi-
 re a été cent fois plus ternie par le
 décret qu'elle eut l'insolence de donner
 contre Henri III. l'an 1589. Mais cet
 Astre brillant est sujet à s'éclipser sou-
 vent, & son illustre Corps se ressent
 beaucoup des passions qui animent les
 différentes parties dont il est composé.
 Aussi a-t-il le chagrin de voir quelque-
 fois ses décisions désapprouvées chez
 plusieurs Nations, par un grand nom-
 bre de Docteurs. La condamnation,
 que fit la Sorbonne au commencement
 de ce siècle, de quelques Propositions
 du Pere le Comte, Jésuite, qui se ré-
 duisoient toutes à ce seul point, que *les
 Chinois avoient conservé quelque tems la
 connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée
 in-

(*) Relation des Assemblées de Sorbonne
 sur les opinions des Jésuites touchant la Re-
 ligion des Chinois, *Lettre V. pag. 22. Edit.
 de Cologne, 1701.*

injuste & mal fondée, par près de cent Docteurs Espagnols, Séculiers & Réguliers de toutes sortes d'Ordres, presque tous Professeurs en Théologie, Qualificateurs du Saint Office, ou constitués en dignités (*). Vous voyez, Madame, que ce qui est approuvé au-delà des Pyrénées, est condamné en-deçà par des Docteurs qui sont de la même Religion, qui croient les mêmes Articles de Foi, & participent à la même Communion.

CETTE dissemblance de sentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne savent pas le dessous des cartes: mais dès qu'on est instruit que la haine de la Sorbonne contre les Jésuites occasionna en partie sa décision, & que celle des Théologiens Espagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Espagne, on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique

(*) Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Universités de Castille & d'Arragon, sur les Propositions censurées en Sorbonne, *pag.* 20.

que un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les propositions du Pere le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Sale de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, stile, manière d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence, le titre de Nos très sages Maîtres. Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte (*) ? Si l'on en doit croire ce Docteur sur la manière dont ses Confreres délibèrent, les décisions des premiers Théologiens du Roïaume ressemblent assez aux élections des Echevins dans les villes où il regne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales les Docteurs cherchent plus la vérité, que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie.*

(*) Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les *Mémoires de la Chine du P. LE COMTE.*

§. XIX.

LA DIFFÉRENCE DE RELIGION PORTE LES SAVANS A DES EXTREMITÉ'S VICIEUSES.

LA diversité des Religions est encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans (*). Les Controversistes prennent

(*) Je donnerai ici un exemple bien décisif de cette différence de sentimens, causée par la diversité des Religions. Je le prendrai dans l'opposition qui se trouve entre deux Historiens connus: le premier est le Pere d'Orleans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre*; le second, c'est l'illustre Mr. Rabin de Thoiras, Auteur de l'*Histoire* du même Roiaume. Si l'on en croit le Pere d'Orleans, Jaques II. étoit un Roi juste, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercerent deux ou trois de ses partisans. Écoutez parler ce Jésuite lui-même, & pesons bien toutes ses expressions. *Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis en-*

nent plaisir à se contrecarrer jusques
dans

tre les mains des Juges, qui le condamnerent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet: esprit plus foible. que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prit, on avoit aussi pris Grey déguisé: le Roi usa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en accuse la sévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commissaires, préposés pour exercer envers les rebelles, ou la sévérité des loix, ou la miséricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occasion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la paierent plus cher, & que si beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui eussent assez d'argent pour la conserver. Le Roi fut trop tard averti de ce desordre, mais on ne l'en eut pas plutôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & si des services importans, qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accusés, l'obligerent de les épar-

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 167
dans les plus petites choses, même
dans

*épargner, il répara autant qu'il put leur injustice, par le pardon général qu'il accorda à ceux des révoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de sa clémence. Histoire des Révolutions d'Angleterre. Tom. III. pag. 363. Edit. d'Amsterdam. Voions actuellement comment Mr. de Rapin convainque le Pere d'Orleans par des preuves évidentes, que les Nérons & les Caligula ne commirent point d'actions aussi cruelles que celles que les Officiers de Jaques II. exécuterent par ses ordres. Ce Prince doux, si clément, étoit plus vindicatif que Tibere; ce qu'il y a de pis, c'est que Jaques II. récompensa les cruautés les plus inouïes par les premières charges du Roïaume. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire sur tous les Historiens, chez qui le zèle de leur Religion est plus fort que l'amour de la vérité. Et combien se trouve-t-il d'Ecrivains, qui aient assez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de la croiance à laquelle ils sont attachés? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourg & de Peres d'Orleans? Venons au passage de Mr. de Rapin Thoiras, & pe-
sons encore toutes ses expressions. *A Winchester, la veuve du Lord l'Isle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la**

dans celles qui n'ont rien de commun
avec

Cour pour y être jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Presbytérien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allegua pour sa défense, les Jurés la déclarerent non coupable; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois; mais Jeffreys les aiant menacés de les faire pendre sur le champ, enfin à la quatrième fois, ils la déclarerent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingts ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables, & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 169
avec les matières contestées. Cette
haine,

trente d'exécutées, selon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers exposés sur les grands chemins. Jeffreys se félicitoit lui-même de cette barbarie, & se vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui seul, que tous les Juges d'Angleterre ensemble, depuis Guillaume le Conquérant. S'il ne poussa pas plus loin sa cruauté, ce fut parce que plusieurs trouverent grace auprès de lui, en lui sacrifiant leurs biens. Un seul Gentilhomme, nommé Prideaux, lui donna quatorze mille Livres sterling pour sauver sa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas assez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent, ou pendus, ou déchirés à coups de foïet, ou vendus pour Esclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en insolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, aiant été envoyé à Taunton, il y fit pendre dix-neuf hommes de sa seule autorité, sans aucune forme de procès, & sans vouloir permettre qu'ils vissent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, les Fiffres, les Hautbois solemnisoient cette grande action. Ce fut sans doute ce qui le rendit digne d'être fait Assistant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton, Kirke aiant invité à dîner plusieurs Officiers, il

L 5 fit

haine, que forme dans les cœurs des
Théo-

*fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit, savoir, dix en bûvant à la santé du Roi, dix à la santé de la Reine, & dix à la santé du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, passe toute imagination. Une jeune fille étant venue se jeter à ses pieds pour lui demander la vie de son pere, il lui persuada de se prostituer à lui, en lui promettant de faire grace à son pere; mais après avoir assouvi sa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir son pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enseigne du cabaret où il logeoit. Ce triste spectacle fit un tel effet sur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'esprit. Le Pere d'Orléans, instruit par Jaques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuser en deux manières. Il dit premièrement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands services qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêcherent de leur faire sentir les effets de son mécontentement. Il dit en second lieu que le Roi répara ces injustices, autant qu'il fut en son pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la suite. Mais il est aisé de voir combien ces excuses sont vaines, si l'on considère que
quand*

DU BON-SENS, *Réflex. I.* 171
Théologiens la diversité de la Croian-
ce,

quand on reprochoit à Kirke ses inhumanités, il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fussent allés aussi loin que portoient les ordres du Roi. En second lieu, le Roi étoit si peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à son retour il lui donna la charge de Grand-Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ses inhumanités dans les provinces de l'Oüest. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût persuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui pussent profiter de ce pardon, puisqu'on inséra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, présenter une Bible au Duc de Monthmouth, à son entrée dans Taunton. Ce ne fut pas seulement dans les provinces de l'Oüest que le Roi donna des marques sensibles de son humeur vindicative, il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverses exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Elisabeth Gaunt, qui fut brulée publiquement, pour avoir procuré les moïens de se sauver à un des partisans du Duc de Month-

ce, du Culte divin, ou de quelque point de Religion, se glisse dans leurs Ouvrages. Pour être persuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverse: il en est peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la dispute par quelque invective contre leurs adversaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont disputé le plus modestement, sont Mr. Arnoud & Mr. Claude; encore ôteroit-on bien des choses de leurs Ouvrages, si l'on en supprimoit tout ce qui blesse les loix d'une dispute polie. Quant à Mrs. du Perron & du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs
Ou-

Monthmouth. Six hommes furent exécutés comme traitres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature, & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns sans jugement préalable. Histoire d'Angleterre, &c. par Mr. RAPIN THOIRAS. Tom. X. pag. 30. & 31. Voilà dans ces deux passages un exemple bien évident de la dissimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuisent au parti qu'ils favorisent. On doit voir par-là quel fond on peut faire sur tous les Ecrivains Jésuites.

Ouvrages de Controverse ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour blesser leurs adversaires par des traits mordants, ou des plaisanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un Trembleur. Les invectives grossières dont ses Livres sont remplis, l'ont fait mépriser des deux partis. Sur les matières de Controverse, il semble qu'on ne puisse écrire poliment, & j'ose dire, d'une manière convenable à un galant homme. Bien des Saints Peres, malgré les vertus dont on les prétend doués, ont tombé dans ce défaut; ils ont laissé dans leurs Ouvrages des marques visibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, sujets aux passions (*), & à
 se

(*) Parmi cent exemples que je pourrois citer des disputes messéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que St. Augustin & St. Jérôme eurent au sujet du mensonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : St. Jérôme prétendoit qu'il y avoit quel-

se laisser emporter trop aisément au plaisir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

LA licence des Ecrits calomnieux, occasionnée par la différence de Religion, n'a pas respecté les Têtes les plus sacrées. Que de Libelles la Ligue

quelquefois dans l'Ecriture des mensonges officieux, c'est-à-dire que le St. Esprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle; il soutenoit encore que St. Paul, écrivant sur la manière dont il avoit repris St. Pierre, avoit usé de mensonge & de dissimulation. Si les injures avoient rendu un sentiment probable, celui de St. Jérôme eût dû le paroître; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât: il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella possédé du Diable. *Spiritus est immundus, qui hæc te cogit scribere*; il le nomma chien, *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus*. En vérité ces façons de parler ne sont pas seulement indignes des Chrétiens, mais encore des Paiens polis & raisonnables. Les Lecteurs qui auront les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, pourront voir ce que j'ai dit à ce sujet dans la troisième partie de cet Ouvrage, pag. 313.

gue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV.? Que de Volumes, remplis des plus noires infamies, n'ont pas composé contre Louis XIV. quelques Protestans réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que des gens qui ont passé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers siècles, soient tombés dans des excès si vicieux. On attribue à Mr. Arnaud un Livre intitulé, *Le véritable Portrait de Guillaume - Henri de Nassau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros est traité d'Absalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un aussi grand Auteur ait voulu prostituer sa plume à composer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en soit, la différence de Foi ne peut autoriser à manquer au respect qu'on doit aux Têtes couronnées; & c'est rendre une Religion méprisante, que de couvrir de son voile des forfaits aussi noirs.

LA Religion Romaine n'est pas la seule où le zèle outré fasse faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs, les Protestans ne sont point

point exempts de cette passion, si contraire au bien de la Société civile. Ils tombent quelquefois dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & se font entre eux une guerre aussi sanglante que celle qu'ils ont à soutenir contre nous (*). L'esprit de controverse est donc une espèce de vertige, qui suspend l'usage des notions les plus claires, & nous prive de notre raison.

(*) *Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puissante qu'a eue Mr. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaisir de voir suspendre Mr. Huet. Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquisition plus incommode, & les François vont devenir le scandale & le jouet de la Hollande; & cela, unius ob noxam & furias, par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu. BAYLE, Lettres, Tom. I. pag. 324.*



§. XX.

QUE LA PLUS GRANDE PARTIE DES GRANDS HOMMES ONT AVOUÉ QU'ILS NE SAVOIENT QUE PEU DE CHOSSES.

JE crois, Madame, vous avoir démontré suffisamment la nécessité de vous servir de votre seule raison dans les faits que vous trouvez lui être contraires, soit dans l'Histoire, soit dans la Tradition, soit dans les Ouvrages des Savans. Vous serez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorsque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne connoissoient évidemment que très peu de choses, & que leurs Ecrits contenoient plutôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon sentiment est celui des plus illustres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gaf-

Tome I. M fendi

fendi & Bayle, qui ont presque ouvertement soutenu le Pyrrhonisme ; mais en prenant les choses à leurs sources, & en remontant jusqu'à Phérécide, le pere de tous les Philosophes, je trouve que les Anciens ont été dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philosophe Grec écrivoit à Thalès son disciple, peu de tems avant que de mourir (*): *J'ai ordonné à mes Héritiers,*

(*) Voici la Lettre de Phérécide. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne feront pas fâchés de la lire dans l'Original.

Φερεκίδης Θαλή.

Ἐν θνήσκουσιν, ὅσων τοι τὸ χρεὼν ἦκοι. νοῦσός με καταλελεύθηκε, δεδωγμένον τὰ παρὰ σέο γράμματα. φθειρῶν ἔβρουονπαῖς, καὶ με εἶχεν ηπίαλος. ἐπεσκήφα δ' ἂν τοῖσι οἰκήτησι, ἐπὴν με καταβάψωσιν, εἰς σέ τήνγρὰ φηγέμεγκαι. σὺ δὲ ἐν δοκιμῶσῃ σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μεν φῆνον. ἦν δὲ οὐ δοκιμῶσῃτε, μὴ φήνης. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐκ ἠνθάνεν. ἔστι δὲ οὐκ ἀτρεκέλη πρηγματάων, οὐδ' ὑπισχνέομαι οὐτ' ἀληθὲς εἶδέναι. ἔσται δ' ἂν ἐπιλέγη θεολογέων, τὰ ἄλλα χηνοεῖν. ἀπάντω γὰρ αἰνίσσασθαι. τῇ δὲ νοῦσῳ πιεζόμενος ἐπιμαλλον, οὕτε πῶν τινα ἰητρῶν, οὕτε τοὺς ἐταίρους ἐστέμην. προσεστειῶσι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρομένοις ἐκείῳν τι εἶη, διίς

riers, après qu'ils m'auront enterré, de
vous

διὺς δάκτυλον ἐκ τῆς κλειήθρης, ἔδειξ' αὖν ὡς ἔθουον τοῦ
κακοῦ καὶ προεῖπ' αυτοῖσιν ἠκεῖν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ
ταῖς Φερεκύδειω ταφάις.

Pheresydes Thaleti.

*Bene moriaris, cum tibi fatalis dies super-
venerit. Morbus me invaserat cum tuas ac-
cepi literas, pediculis operiebar, & febrī
quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam
ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad
te perferant quæ scripsi. Tu autem si quidem
ea probaveris cum Sapientibus reliquis, ita
legenda demum trades: sin autem improbave-
ritis, nolito edere. Mibi certe necdum satis
placebant. Est ibi quidem non certa rerum
fides. Neque enim id recepi, neque quid sit
verum me scire professus sum: forte quædam
de Theologia referavi; cætera intelligere oportet.
Omnia quippe indico potius, quam ape-
rio. Morbo autem diebus singulis invalescen-
te, neque Medicorum quempiam, neque ami-
corum penitus admitto. Cæterum assistenti-
bus præ foribus, & interrogantibus quo in
statu sim, digito per ostii claustra dimisso,
quam pestilenti malo tenear, ostendi: admo-
nuique ut postridie conveniant ad solennes
Pheresydis inferias. DIOGENIS LAERTII,
de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Phi-
losophorum Libri X. Lib. I. Segm. 122.*

vous porter mes *Ecrits*. Si vous, & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier ; sinon, supprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me satisfasse moi-même ; aussi ne fais-je pas profession de savoir la vérité, ni d'y atteindre : j'ouvre les choses, plus que je ne les découvre. Empedocle & Pythagore son maître ne furent guères plus assurés de leurs opinions, que Phérécide. Ils se plaignirent (*) souvent que la voie des sens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès (†), qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut aussi qu'on

(*) *Acceptit id Empedocles a Doctore Pythagora & tenuit, & angustas esse ad veritatem percipiendam sensuum semitas conquestus est.* PET. DAN. HUET. *Episcopi Abriensis, de Imbecillitate mentis humanæ, Lib. tres. Lib. I. Cap. XIV. pag. 72.*

(†) *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendendi animo nihil posse, veritatis regulam esse nullam, non rationem, non sensus ; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falso licet, auctor creditus sit.* Id. pag. 74.

qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide (*), que Platon a honoré du surnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des insensés ceux qui se figuroient être véritablement sçavans, la science étant au-dessus de la portée de l'homme. Zénon d'Élée, disciple de Parménide (†), disoit qu'il falloit suspendre sa créance. Démocrite (‡) enseignoit que les causes

(*) *Parmenides ille, qui Magnus cognomento perhibetur a Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent sibi scientiam, quam homo consequi non possit. Id. ibid.*

(†) *Celebratur & inter eos qui continentiam esse rati sunt assensionem, Zeno Eleates, Eleaticæ sectæ parens. Id. pag. 75.*

(‡) *Democriti auditor Protagoras, cognomine Sapientia dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum interesse; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam esse magis talem, quam talem; cumque de rebus singulis contraria & pugnancia differi posse deprehendisset: ac de ipsa quoque re, an utrimque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit. Id. pag. 76.*

sés des choses étoient inconnues, qu'il nous étoit impossible de savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le sage Socrate (*), disoit hautement qu'il ne favoit rien, & ce fut par l'aveu de son ignorance qu'il mérita d'être appelé le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon (†) ne décidoit jamais sur quelque ma-

(*) *Modum eundem tenuit deinde Socrates, nobilissimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil scirent homines, neque tamen agnoscerent se nihil scire, id vero agnovit ille, nec quicquam scire professus est: ac propterea mortalium omnium sapientissimum Apollinis oraculo dictum se putabat; quod id supremum sapientiæ culmen videatur esse ignorantiam suam agnoscere. Id. ibid.*

(†) *Nam primum Academiae parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum instructus & Socraticum se professus, secutus est eandem differendi rationem, & superiores omnes Philosophos oppugnare instituit. Nec in iis solum libris, quos Gymnasticos appellant, sed tum etiam cum affirmanti propior est, sive Socrati sermonem tribuat, sive alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles videtur proferre; ac decreti hujus sui meminisse,*

matière qu'on lui proposât, il n'assûroit jamais rien, il réfutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécille.

LES grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Cicéron, *de manière que je n'assûre rien positivement ; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'apercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une manière probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle ; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoué n'avoir rien pû connoître, ni comprendre : ils ont, dit-il, rejeté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumières, & la briéveté de notre vie (*).

LES

se, Diis Deorumque filiis relinquendam esse cognitionem, ea persequenda que probabilia sunt, Id. pag. 78.

(*) *Dicendum est ita ut nihil affirmem,*

LES Philosophes n'ont point été les seuls persuadés de leur peu de science; les grands Saints, & les Courtisans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs sentimens & dans leurs opinions, se sont pourtant réunis en ce point. Saint Augustin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choses douteuses, & dont nous n'avions aucune connoissance certaine. Horace, nourri dans les plaisirs de la Cour d'Auguste, avoüe naturellement qu'il est toujours flottant & vacillant, sans pouvoir s'arrêter à aucune opi-

quærem omnia dubitans, plerumque & mihi dissidente.

Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixero; sed ut homunculus probabilia conjectura sequens... Æquum est enim meminisse, & me qui disse-ram hominem esse, & qui judicetis, ut si probabilia dicuntur nihil ultra requiratis. CICERO, Tusculan. Quæst. Lib. I.

Omnes pene Veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. CICERO, Quæst. Academ. Lib. I.

opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il songe à se mettre au-dessus de toutes les questions, au lieu de s'y soumettre (*).

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques scrupules sur tant d'exemples que je vous cite, pour vous engager à vous défier des Savans trop décisifs : je ne voudrois point passer chez vous pour un Héretique ; je vous avertis donc que c'est un des plus grands Evêques que la France ait eus dans ces derniers tems, qui m'a four-

ni

(*) *Ac ne forte roges, quo me duce, quo
lare, tuter?*

*Nullius addictus jurare in verba Ma-
gistri,*

*Quo me cumque rapit tempestas, defe-
ror hospes.*

*Nunc agilis fio, & mersor civilibus
undis:*

*Virtutis veræ custos, rigidusque sa-
telles.*

*Nunc in Aristipi furtim præcepta re-
labor:*

*Et mihi res, non me rebus, subjungere
conor.*

HORAT. Epist. I. Lib. I.

ni presque tous ces exemples. Je n'ai presque fait que les traduire de l'Ouvrage Latin que le savant Mr. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné sur la foiblesse de l'esprit humain. Ce Prélat, le plus savant homme sans contredit de son siècle, après avoir étudié toute sa vie, fit un Livre pour prouver la nécessité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté pitoiablement.

Vous voyez, Madame, que j'ai raison de vous affûrer que les plus grands hommes ont avoué de bonne foi qu'ils savoient peu de choses, & vous ne trouverez plus mon opinion aussi extraordinaire. Cependant, dans la carrière où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un esprit de Pyrrhonisme outré ; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux seulement que, pénétrée de la vérité, (que nous savons fort peu de choses, & que les guides que nous croions les plus certains, tels que l'Histoire, la Tradition, & les Savans, sont souvent en défaut) vous
fassiez

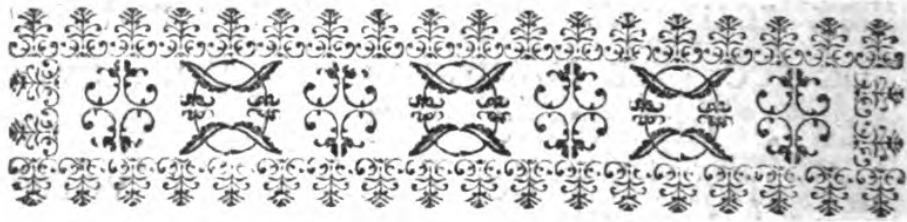
DU BON-SENS, *Réflex. I.* 187

fassiez toujours usage de votre raison,
& ne receviez aucune vérité pour évi-
dente, qu'autant que vous verrez
qu'elle n'a rien de contraire à votre
lumière naturelle, qui ne peut vous
tromper en ce que vous connoissez clai-
rement & distinctement.

FIN DE LA PREMIERE
REFLEXION.



RÉFLÉ-



RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMAINES.



RÉFLEXION SECONDE,
CONCERNANT
LA LOGIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.



A première partie de la Philosophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques, sert d'introduction aux autres, est nommée la Logique, comme

me qui diroit l'Art de penser (*). En étendant un peu plus cette première définition, on peut dire que la Logique est *l'Art de bien conduire sa raison dans la connoissance des choses, tant pour s'instruire soi-même, que pour en instruire les autres* (†). La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous prévendra d'abord pour la Logique ; vous penserez, Madame, que je vais vous découvrir les choses les plus grandes & les

(*) La pensée n'est autre chose qu'un discours, par lequel l'entendement parle ou discourt intérieurement en lui-même, l'expérience nous aiant fait reconnoître que toutes les fois que nous pensons, nous nous servons tacitement des mêmes paroles dont nous nous servirions, si nous voulions exprimer de bouche notre pensée. BERNIER, *Abrégé de la Philos. de Gassendi, Tom. I. pag. 1.* Cette Note sert de réponse à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie *l'Art de bien raisonner.* Voiez le second Discours qui sert de Préface à *l'Art de penser*, pag. xxxiv.

(†) C'est la définition que donne *l'Art de penser*, pag. 1.

les plus intéressantes. Rien n'est si flatteur en effet , *que d'acquérir l'Art de s'instruire soi-même , & de communiquer ses connoissances aux autres.* Avant d'aller plus loin , & pour vous montrer le véritable prix de la Logique , il fera donc à propos que je vous dise les sentimens qu'en ont eus les plus grands Philosophes.

AUTREFOIS cette Science , ou cet Art , étoit cultivé par les Sophistes , gens , qui ne s'en servoient que pour embrouiller la vérité ; mais malgré toute leur subtilité , on les réduisoit bientôt , en leur proposant les choses d'une façon claire , & en les obligeant par quelques distinctions , prises dans la nature des choses , à abandonner leurs fausses subtilités. C'est ainsi qu'en usoit ordinairement Socrate dans sa façon de disputer.

ARISTOTE renferma le premier la Logique dans des règles & dans des préceptes : il en forma un Corps méthodique , & apprit à tout le monde le moïen de connoître les sophismes dont on offusquoit la vé-
ri-

rité (*) ; mais ce Philosophe tomba dans un défaut essentiel. Au lieu de se réduire dans des bornes étroites, & de ne donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il se rendit obscur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choses, il n'apprit rien de nouveau à l'esprit, que beaucoup de mots, de divisions & de subdivisions (†). Ses disciples & ses commentateurs acheverent d'embrouiller la Logique & de la rendre inintelligible, & chacun d'eux y mêla quelque chimère

(*) Aristote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes ; car avant lui, les Sophistes n'avoient garde de la montrer, ains s'en servoient pour surprendre les moins habiles, acquerans par ce moien réputation de gens fort subtils. DU PLEIX, Corps de Philosophie, contenant la Logique, la Métaphysique, & la Physique, *Tom. I. pag. 5.*

(†) Un Auteur de ce tems a dit avec grande raison, que les règles de la Logique d'Aristote servoient seulement à prouver à un autre ce que l'on savoit déjà ; mais que l'art de Lulle ne seroit qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savoit pas. *Art de penser, pag. 22.*

mère ou quelque inutilité (*). Enfin, St. Thomas inventa l'*Etre de Raison*, Scot mit au jour ses ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*, & les Philosophes ne s'occupèrent plus que de propositions & de theses frivoles, capables de jeter l'esprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement Gassendi parut tout-à-coup, comme un Astre brillant au milieu d'une nuit obscure. Aidé de la lecture de quelques Philosophes anciens, & soutenu par son vaste génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qui fut reçu avidement de tous les Savans de l'Europe, qui depuis long-tems gémissaient de l'état où ils voioient la Philosophie (†). Gassendi fut suivi de
Descar.

(*) *Les Ouvrages d'Aristote ont eu le sort de tous les Ecrits qui sont commentés & revûs par différens Auteurs; chacun y ajoute un peu du sien, & dans la suite du tems si un Auteur revenoit, il seroit bien étonné des opinions qu'on lui impute.*

(†) Il se dégouta enfin tellement de la
Phi-

Descartes, qui acheva de ruiner les chimères scholastiques. L'esprit humain reprit entièrement ses droits, la raison, le bon sens, & la lumière naturelle furent les seules règles qu'on affecta d'employer, & la Logique devint une des parties de la Philosophie scholastique qu'on méprisa le plus. Descartes démontra évidemment dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoissances communes aux esprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à discourir ridiculement de ce qu'on ignoroit (*).

II

Philosophie vulgaire, à cause de la chicane & des questions inutiles qu'elle enseigne & dont elle est remplie, qu'il fit soutenir des theses pour & contre, & fit imprimer ses savantes Dissertations *adversus Aristoteleos*, qui firent tant de bruit. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

(*) La Logique de l'Ecole . . . n'est, à proprement parler, qu'une Dialectique qui enseigne les moyens de faire entendre à autrui les choses qu'on fait; ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ne fait pas. Ainsi elle

Il conseilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique; mais Gassendi méprisoit absolument cette étude. Il croioit que si l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés font leurs fonctions, sans avoir besoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raisonner, chercher la vérité, la trouver, & juger sans l'aide de la Logique Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philosophie; il n'estimoit pas même qu'on dût faire commencer par-là les étudiants, de crainte de les rebuter par un travail inutile (*).

VOILA, Madame, des autorités bien respectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en sa faveur que tous les grands Philosophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette Logique qu'on appelle

corrompt le bon sens, plutôt qu'elle ne l'augmente. DESCARTES, Principes de la Philosophie, Préface.

(*) Bernier, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. Préface.

le Scholastique, qui est celle qu'on apprend ordinairement dans les Collèges, & dont les Moines font usage; aussi semble-t-elle être véritablement faite pour eux, & cette étude est en effet très propre à des gens qui ne se nourrissent ordinairement que de chimères (*). Je crois qu'on ne sauroit errer, en suivant le principe que prescrit Descartes de faire *quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique.* De quelque pénétration d'esprit, de quelque justesse de génie qu'on soit doué, une exacte méthode dans la direction de nos pensées ne peut servir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En réduisant la Logique à certaines bornes très étroites & très succintes, on doit la rendre de quelque utilité: on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très bon, & qui a quelque peu réhabilité sa réputation (†), quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage

(*) *Gens Monacha, gens pasta chimeris.*

(†) L'Art de penser, par Mrs. de PORT-ROIAL.

vrage soit plutôt un Recueil des plus belles questions de Métaphysique, de Physique, &c. (*), qu'on a entrelassé de quelques préceptes d'une Logique sensée & dépouillée de toutes ses inutilités (†).

(*) J'ai même remarqué que cette Logique..., si vous en exceptez certains exemples fort recherchés, & quelques grands & beaux Chapitres de Physique, de Morale, de Métaphysique & de Mathématiques, a beaucoup de rapport à celle de Gassendi. BERNIER, *là-même*.

(†) Les Questions que nous avons cru devoir omettre, sont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-seulement dans le monde où elles sont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enseignent. Personne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Universel a parte rei*, à l'*Etre de Raison*, ni aux *secondes intentions*. Ainsi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un se choque de ce qu'on n'en parle point, outre que ces matières sont si peu propres à être mises en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. Art. de penser, *Premier Discours Préliminaire*, pag. 30.

§. II.

EN QUOI CONSISTE LA
LOGIQUE.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner* & *ordonner*.

CONCEVOIR, ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moien de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces choses aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les représentons, ou cette première & simple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

JUGER, c'est dire véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui

convient pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou les nions, comme quand nous disons que la Terre est ronde, & n'est pas quarrée: car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure; ou lorsque nous assûrons que l'homme est un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

LA troisième opération de notre esprit s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire, inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit, *l'infidélité est un crime: il est plusieurs amans infidèles; il est donc plusieurs amans criminels.* Vous voyez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premières propositions.

1. *L'infidélité est un crime:*

2. *Il est plusieurs amans infidèles;*

J'en conclus qu'il est des amans criminels.

MAIS, pour vous expliquer plus clairement les trois premières opérations

tions

tions de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il est d'abord frappé de vos traits & s'en forme en l'esprit une vraie & simple image, sans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir*. Bien-tôt il juge que vos traits sont beaux, sont parfaits, & il assure qu'ils sont opposés à la laideur. Il énonce d'une chose ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint ensemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur est opposée. Cela s'appelle *juger*. Enfin, son esprit se porte naturellement à la troisième opération, qu'on appelle *raisonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déjà données, il forme un jugement concluant. *La beauté, dit-il, mérite notre hommage: Madame de * * * est douée d'une beauté éblouissante; elle mérite donc mes hommages.*

LA dernière des opérations de l'esprit s'appelle **ORDONNER**, c'est-à-dire, disposer ou arranger ce que nous

avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte, la plus claire qu'il nous est possible; & c'est ce qu'on nomme *Méthode*.

CETTE dernière partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voyez, Madame, que le bon sens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez ses hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il dispose sa déclaration d'une manière à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, chez le Philosophe; & c'est l'arrangement de ces choses qui regardent cette quatrième partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode*.

AU reste, Madame, comme il arrive très souvent qu'un amant gagne le cœur de sa maîtresse, sans trop s'arrêter à toutes ces graduations & distinctions amoureuses, on voit aussi que bien des gens qui n'ont aucune règle de la Logique, font avec une justesse infinie

les

les quatre opérations, & quelquefois mieux, & plus exactement que les Philosophes (*). La Nature, en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moïens : cependant l'étude rectifie toujours le jugement, & il arrive même quelquefois que découvrant par la lumière naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénétrer & à appercevoir la raison pourquoi il est faux ; la règle nous aide beaucoup dans cette occasion.

(*) Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune règle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. Art. de penser, pag. 2.



§. III.

TOUTES NOS IDEES TIRENT
LEUR ORIGINE DE NOS SENS,
OU DE CELLES QUI PASSENT
PAR NOS SENS.

IL faut supposer qu'au commence-
ment l'ame est comme une *table*
unie (*), vuide de tous caractères, &
sur laquelle il n'y a encore rien de tra-
cé; ainsi, elle n'a aucune idée, quel-
le qu'elle soit. Vous demanderez,
Madame, avec étonnement par quel
moïen notre ame en acquiert cette
quantité, que l'imagination toujours
agissante lui présente avec tant de va-
riété? Je vous répondrai que c'est pre-
mièrement *par les objets extérieurs &*
sensibles qui frappent nos sens; seconde-
ment, par les opérations de notre ame
sur les idées qu'elle a reçues par nos sens:
opérations, qui deviennent l'objet des
réflexions de notre ame, formant &
pro-

(*) *Tabula rasa.*

produisant dans notre entendement une autre espèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir. Telles sont les idées de ce qu'on nomme *penser, juger, examiner, desirer, souhaiter*, & les autres actions de notre ame, de l'existence desquelles nous sommes très persuadés, les sentant & les trouvant en nous-mêmes.

LES idées que nous recevons par ce moïen, sont aussi distinctes que celles que les objets extérieurs produisent sur nos sens; ainsi, Madame, toutes nos idées prennent leur source de la *sensation* & de la *réflexion*. Par la *sensation*, les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, telles que sont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'ouïe, l'odorat & la vûe. Les sens produisent les notions ou les idées des odeurs différentes, celles des diverses couleurs, celles des sons, celles de la clarté & des ténèbres, &c. Par la *réflexion*, l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations; c'est-à-dire, que par les idées qui ont passé par nos sens, & qui se
sont

font imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverses autres par l'assemblage que nous en faisons d'une manière très variée, comme lorsque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troisième idée, qui nous représente une montagne d'or.

Nous n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voie de la *sensation*, ou par celle de la *réflexion*: en sorte que par la *sensation* nous avons plus ou moins d'idées simples, selon que les objets extérieurs qui frappent nos sens, en fournissent à notre entendement, un Sourd aiant moins d'idées qu'un homme qui jouit de tous les sens, puisqu'il n'a aucune notion des sons, & un Aveugle & Sourd aiant encore moins d'idées, puisqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des sons. De même, les opérations de notre esprit, ou les *réflexions* nous fournissent plus ou moins d'idées, selon que nous réfléchissons plus ou moins sur les premières idées que les sens ont produites dans notre entendement.

ment. C'est pourquoi nous voions que les enfans sont long-tems avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou si l'on veut, par les opérations de l'esprit. C'est aussi par la même raison que certaines gens n'en connoissent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réflexion*, qu'une connoissance flottante & imparfaite.

Vous voyez aisément, Madame, que l'homme, n'ayant aucune idée qui ne lui vienne, ou directement, ou indirectement par les sens, il ne peut commencer à penser que lorsqu'il commence d'avoir des sensations; car puisqu'il ne peut avoir aucune idée lorsque les sens n'agissent point encore, il ne peut donc avoir aucune pensée.

JE m'apperçois que vous serez fort étonnée que je vous aie assurée hardiment que nous savions si peu de choses. Comment! direz-vous. *Appellez-vous ne rien savoir, que de pénétrer avec autant de précision les premières opérations de l'entendement humain?* Vous
m'ac-

m'accuserez moins de mauvaise foi, lorsque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelque justes qu'ils paroissent, ont été combattus & rejetés comme faux par de très grands Philosophes, qui les ont réfutés d'une manière à jeter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entièrement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avouer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penser !

LES Philosophes, qui soutiennent que nous avons des idées dont nous ne sommes point redevables à nos sens, prétendent qu'il en est un certain nombre qui sont innées avec nous. Je me réserve d'examiner au long cette question dans la suite ; mais actuellement je vous dirai simplement leurs principales raisons. *Il n'y a point, dit un Cartésien, de proposition plus claire que celle-ci : Je pense ; donc je suis. Or, l'on ne sauroit avoir aucune assurance évidente de cette proposition, si l'on ne concevoit clairement ce que c'est qu'être, & ce que c'est que penser. Si l'on*

ne peut donc nier que les idées de l'être & de la pensée sont dans notre entendement, par quels sens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites? Elles ne sont point lumineuses, ou colorées, pour y être entrées par la vue; d'un son grave ou aigu, pour y être entrées par l'ouïe; d'une bonne ou mauvaise odeur, pour y être entrées par l'odorat; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement (*).

LE Philosophe qui raisonne ainsi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. Si l'on dit, ajoute-t-il, que les idées de l'être, & de la pensée ont été formées d'autres images sensibles, qu'on nous dise ces autres images sensibles dont on prétend qu'elles ont été formées, & comment elles ont pu être formées. Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par composition; car les idées de l'être & de la pensée étant des idées simples & évidentes

(*) Art. de penser, pag. 12.

tes par elles-mêmes, elles ne sont point la suite de la *réflexion* que produit l'*assemblage* de deux idées différentes, & elles ne sont point aussi formées par *ampliation*, ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être*, ou de la *pensée*, puisse être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même plusieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos sens, & dont la source est dans notre entendement.

Vous voilà, Madame, bien fâchée contre ce Cartésien, qui vient s'opposer au système le plus raisonnable, & qui paroît le plus naturel. Vous goutez déjà les voies de la *sensation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain; vous croyez appercevoir l'esprit & l'ame se former dans un jeune enfant, à mesure que les organes se fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce système a quelque chose d'amusant: il semble que l'homme soit une plante, & qu'on voie croître en même tems l'ame & le corps. Les notions, que
l'en-

l'entendement acquiert tous les jours par le canal des sens, font à l'esprit comme une douce rosée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immense variété d'idées. Cependant, si le Cartésien a raison, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occasionner, par les mouvemens qui se font dans notre cerveau, quelques idées qui ne se formeroient pas sans cela; mais presque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos sens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, sans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

Vous me demanderez, Madame, mon sentiment sur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croiance? Si par ce mot de *croiance* vous entendez une certitude & une persuasion convaincante, je vous avouerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la chose, je suis d'assez bonne foi pour avouer que je vois une apparence de vérité dans les deux sentimens. Si vous me pressez davantage, & que vous vouliez que je

me détermine absolument, je vous avouerai encore que je croirois assez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par nos sens, & que toutes nos notions, ou idées, prennent leur source, ou de la *sensation*, ou de la *réflexion* sur celles qui nous sont venues par la sensation. Voici quelles sont mes raisons; je ne fais si vous les trouverez vraisemblables.

LORSQU'UN Cartésien demande par quel sens les idées de l'être & de la *pensée* sont entrées dans notre entendement, on peut lui répondre qu'elles y sont entrées dès l'instant que nous avons eu la première *sensation*: car on connoît que l'on existe, dès qu'on est susceptible de quelque sentiment, & je crois qu'on peut aussi bien prouver l'existence, en disant, *Je sens, donc je suis*, qu'en disant, *Je pense, donc je suis*. Si nous connoissons donc que nous existons par l'impression de nos sens, je crois que la première idée de l'être est produite en nous dans le même instant que nous avons la première *sensation* qui fait passer dans notre enten-

tendement la perception de notre existence. J'ajouterai que si nous n'acquérions pas nos idées par le moïen de nos sens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fussent innées avec elle; ce que j'ai peine à me persuader, & qui entraîne après soi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans la suite. Car, tous ceux qui soutiennent que nous avons des idées innées, regardent celle de Dieu comme une des principales (*). Je leur demande donc, pour-

(*) Puis donc que . . . l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas innée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car, si Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire passer

pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils repondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité ; mais que l'homme change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers.* Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi servent donc ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles ? D'ailleurs, des idées abstraites supposent qu'on a déjà connu des objets qui se ressemblent, & l'abstraction ne peut convenir à une première idée, ou si l'on veut, à une *idée innée.* Ajoutons à ces raisons que Dieu ne faisant

passer pour innés. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, Livr. I, Chap. II. pag. 81.

fant rien d'inutile, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il nous communique son idée sous la notion d'un Etre, qui non seulement n'existe point, mais qui est même directement opposé à sa justice, à sa bonté, à sa grandeur, enfin à tous ses attributs, ainsi que l'étoient les idées qu'on avoit des fausses Divinités dans le Paganisme. Il est des voyageurs qui assurent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité (*). Il semble que tous les raisonnemens Métaphysiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je le plutôt, un Philosophe qui ne fonde ses raisons que sur des idées abstraites, ou un voyageur digne de foi, qui

(*) *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam significet, nulla Sacra habet, nulla Idola. Relatio triplex de Rebus Indicis Caaiguarum. Ajoutez à ce passage cet autre du Pere LE GOBIEN, Jésuite, en parlant des peuples des isles Marianes & des isles voisines. „ Il n'a „ pas paru jusques à présent qu'ils aient au- „ cune connoissance de la Divinité, ni qu'ils „ adorent les Images. „ Histoire des Isles Marianes, pag. 406.*

qui établit les sciences sur l'expérience, & sur la réalité des choses dont il a été témoin? Je respecte fort la Métaphysique; mais non pas jusqu'au point de lui sacrifier l'évidence.

§. IV.

DES IDEES CONSIDEREES SELON LEURS OBJETS.

APRE'S avoir examiné la manière dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire considérer selon leurs objets.

TOUT ce que nous concevons nous est représenté, ou comme *chose*, ou comme *manière de chose*, ou comme *chose modifiée*.

CE que je nomme *chose*, est ce que nous concevons & appercevons comme une substance existante par soi, & comme le sujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple, lorsque je conçois un corps, la notion que j'en ai m'offre une chose ou une substance, parce que je considère ce corps comme
une

une chose qui subsiste par soi-même. Mais quand je conçois que ce corps est quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'esprit qu'une *manière de chose*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* (*), que je connois ne pouvoir exister sans le corps dont il fait la quarrure ; & par conséquent la différence de la *chose* à la *manière de chose*, ou de la *substance* au *mode*, est très aisée à appercevoir. La substance est le sujet, & le mode est l'attribut qui le détermine : en sorte que quand je considère tout à la fois le sujet & le mode, j'aperçois une *chose modifiée* ; comme je fais lorsque je conçois l'idée d'un corps quarré, sans distinguer la substance du mode, c'est-à-dire le corps, de la quarrure.

Voi-

(*) *Tous ces mots sont synonymes, & signifient la même chose.* Les Cathégories d'Aristote, dont on fait tant de mystère, sont de soi très peu utiles, & non seulement ne servent guères à former le jugement, ce qui est le vrai but de la Logique ; mais souvent y nuisent beaucoup. *Art de penser, pag. 21.*

VOILA, Madame, les trois fortes de manière dont nous concevons toutes les choses. La première nous représente les *substances* ou les *choses subsistantes par elles-mêmes*; la seconde, les *qualités* & les *attributs qui déterminent ces choses*, & la troisième nous offre ces *substances*, ou ces *choses déterminées* & *modifiées par leurs attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philosophie, & sur-tout avec Aristote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumération des dix Cathégories de ce Philosophe, qu'on peut aisément rapporter à la considération des idées selon leur objet, dont je viens de vous parler. Mais je suis trop intéressé à la conservation d'une aussi aimable Ecolière, pour vouloir la fatiguer par une longue énumération de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement, que de le former (*).

ON

(*) La seconde raison qui rend l'étude des Cathégories dangereuse, est qu'elle accoutume les hommes à se paier de mots, à s'imaginer qu'ils savent toutes choses, lorsqu'ils

ON regarde ces Cathégories dans les écoles avec autant de respect, que les Juifs en avoient pour les Tables de la Loi que Moïse leur apporta; & l'on peut dire que ce Législateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité sur le Peuple Israélite, que le Philosophe Grec en a encore sur le Peuple Scholastique. Ces Cathégories si vantées sont dix classes, auxquelles Aristote a voulu réduire tous les objets de nos pensées; mais la première façon dont je vous les ai fait considérer, suffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la suite de ces Réflexions.

lorsqu'ils ne connoissent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'esprit aucune idée claire & distincte. Art de penser, pag. 23.



§. V.

LES IDEES QUE NOUS ACQUERONS PAR NOTRE PROPRE EXPERIENCE, SONT PLUS PARFAITES QUE CELLES QUE NOUS ACQUERONS PAR LE SECOURS.

NOs idées s'acquièrent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorsque les choses nous sont présentes, alors nous faisons usage de nos sens pour éprouver & expérimenter quelles elles sont, comme par la vûe nous distinguons les couleurs, & par l'ouïe les différens sons. Mais si les choses sont absentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles sont, soit par les discours qu'on nous fait, soit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquerons par nos propres sens, sont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons sur le récit d'autrui; car l'idée que nous recevons par une chose qui tombe sous nos sens,

sens, est l'idée de la chose même : au lieu que celle que nous concevons sur la description qu'on nous en fait, est plutôt l'idée de cette description, que de la chose même. Aussi voions-nous qu'après avoir entendu ou lû quelque chose, nous en avons bien véritablement une idée que nous conservons ; mais si le hasard vient à nous présenter cette chose réellement, l'idée que nous en concevons est bien plus juste, & se trouve différente de la première. Notre esprit *s'attache plus à la représentation réelle d'une chose, qu'au simple récit qu'on nous en fait* (*). L'idée qui nous vient directement par nos propres sens, est originale, & l'autre n'est qu'une copie, qui souvent est informe & fautive, suivant la personne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croiance sur ces idées, nous examinions
 si

(*) *Segnius irritant animos demissa per aures,
 Quam quæ sunt oculis commissa fidelibus.*

HORATIUS *in Arte Poetica, Vers. 180.*

si elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres sens.

§. VI.

IL FAUT PRENDRE GARDE
DE NOUS LAISSER TROMPER
PAR NOS PROPRES SENS, OU
PAR NOS PASSIONS, OU PAR
L'AUTORITE' DE CEUX QUI
NOUS FONT QUELQUE RE-
CIT, OU QUELQUE HISTOIRE.

NOUS devons prendre garde aux choses qui nous sont connues par nos sens ; car quoique l'expérience qui se fait par eux, soit la règle souveraine & décisive à laquelle nous devons recourir lorsque nous doutons de quelque chose, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croiance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voie de l'examen qu'elles sont évidentes, & qu'on ne sauroit raisonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit risque

que d'être souvent trompé, on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on assureroit, en voiant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissions les premières notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour, nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

LORSQUE nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement (*); mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment de quelque chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entièrement (†). Telle est la fausse idée que

(*) *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.*

LUCRETIUS, *Lib. IV. Vers. 487.*

(†) Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en au-

que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne donnant à nos sens que le moïen d'agir foiblement, & pour ainsi dire à-demi.

Nous devons aussi, si nous voulons rectifier autant qu'il est possible nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre tempérament & de nos passions: sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin, & qui s'en est abstenu dès sa naissance, a l'idée du
vin

aucune façon. Et quand même nous en jugerions, pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'ayons pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. **DESCARTES**, Principes de Philosophie, pag. 26.

vin comme désagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes, qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

Nos passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'ayant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maitresses ; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés ; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

CE seroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la description de certains faits, & combien il faut peser & approfondir bien des choses, avant de les recevoir pour véritables sur la simple attestation de bien des gens, peu instruits & sujets à se tromper (*). Mais vous aiant montré dès le commencement de ces Réflexions, la nécessité de vous défier

(*) La vérité & le mensonge ont leurs visages conformes, & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit plusieurs, qui, sentant par les oppositions qu'on leur fait lorsqu'ils sement leur histoire, où loge la difficulté de la persuasion, vont calfeutrant cet endroit de quelque pièce fausse, ce bastiment s'estoffant & se formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, & le dernier informé mieux persuadé que le premier, l'erreur particulière aiant premièrement fait l'erreur publique, & à son tour après, l'erreur publique faisant l'erreur particulière. MONTAGNE, *Essais, Tom. I. Livr. III.*

fier même de l'autorité des Savans, je crois qu'il est peu nécessaire que j'entreprenne de vous prouver combien il est dangereux d'ajouter foi aisément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, sont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Jansénistes & des Molinistes. Je ne connois que les Vendeurs d'orviétan, qui soient plus capables qu'eux de remplir l'entendement de chimères & d'impostures. Tout homme, nourri dans l'esprit de cabale, est pour jamais privé de la vérité; ses idées ne sont que le ramas des chimères & des visions de son parti. Le fanatisme des Convulsionnaires & le cagotisme ridicule des Séminaristes de St. Sulpice sont des preuves essentielles de la vérité de ce sentiment. Voiez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & servir Dieu, en portant des courroies, au lieu de boucles à leurs souliers, & en persécutant cruellement quiconque ne pense pas

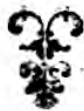


absolument comme eux (*). Je trouve qu'il est fort plaifant que les Moliniftes fe fervent aujourd'hui contre les Jansé-
niftes de leurs propres armes : ils les traitoient autrefois d'hypocrites , & leur reprochoient leurs grands cha-
peaux & leurs chemifes fans manchettes ; aujourd'hui ils fe font approprié toutes ces fortes de mommeries , & veulent duper le peuple par les mêmes chofes qu'ils condamnoient dans leurs adverfaires. Je ne doute pas même que fi jamais les Jansé-
niftes ceffoient d'être fanatiques , on ne vît quelque Molinifte cabrioler fur le tombeau de quelque Saint de fon parti , & faire le fécond Volume de l'Abbé Bécheran (†). Dieu préferve tout honnête homme de l'efprit de parti , & de la fréquentation de ceux qui en font atteints ; j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'eft pas que ce dernier ne foit une efpèce de fa-
na-

(*) *Les Sulpiciens, dont on vient de parler.*

(†) *Voiez les Lettres Juives, Lettre VII. pag. 50. & suiv.*

natique dans sa façon; mais du moins sa phrénésie a quelque chose de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, sont ordinairement sujettes à caution, sur-tout lorsqu'elles regardent l'objet dont il est épris. Un homme, dont le cœur est vivement touché, déifie sa maîtresse: fût-elle aussi stupide qu'un Mathurin, il la croit aussi spirituelle que la Comtesse de la Suze; égalât-elle en laidur Mégère & Thésiphone, il la croiroit semblable à Vénus, & aussi belle que vous.



§. VII.

DE LA NECESSITE' DE DEFINIR LES NOMS DONT ON SE SERT, D'EVITER LES MOTS AMBIGUS, ET LES FAÇONS DE PARLER EMBARRASSEES.

SI le nom qui a été donné à une chose, est ambigu, & qu'il en signifie plusieurs, il arrive souvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce: cette diversité de sentimens empêche qu'on ne pénétre aisément le fait, ou la question dont il s'agit. Cette ambiguïté dans les mots occasionne encore un grand nombre de disputes inutiles (*); ainsi nous devons

(*) Pour ne dire point que la plupart des sophismes qui trompent les hommes, dépendent de-là, puisqu'il y a toujours quelque mot pris en plusieurs sens. Il est aisé de remarquer que la plupart des disputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot, ou d'une même phrase se forme

vous leur donner , ou leur fixer une signification simple , qui ne soit point équivoque , & qui explique nettement l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il est aisé de faire comprendre clairement sa pensée , quand celui à qui on la communique , connoît la force & la véritable signification des noms dont nous nous servons.

CETTE détermination précise est très utile dans les Livres & dans les discours de Science ; car souvent l'on ne peut avoir une idée distincte d'une chose , qu'en employant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorsqu'on a fait comprendre cette chose par tous ces mots , on attache à un seul mot l'idée qu'on en a conçue , & ce mot tient lieu de tous les autres.

CEPENDANT il faut user de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots , & ne point chan-

me une certaine idée , & celui-là une autre.
BERNIER, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 39.*

changer les définitions déjà reçues & approuvées, quand on n'a pas sujet d'y trouver à redire; car il est plus facile de faire entendre un mot, déjà connu & en usage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorsqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes, aiant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement: cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aisément celle qu'on veut leur donner par la nouvelle définition. Ainsi, il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle manière, qu'autant qu'on trouve que leur première définition est vicieuse, ou laisse quelque ambiguïté, dont certaines gens sont charmées de profiter pour appuyer leurs sentimens (*).

§. VIII.

(*) L'abus est que, ne se servant presque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obscurité, & les fixer à de certaines idées désignées clairement, ils les laissent dans leur confusion: d'où il arrive que la plupart des disputes ne sont que des disputes de mots, & de plus qu'ils se servent de ce qu'il

§. VIII.

LA DÉFINITION D'UNE CHOSE
EST JUSTE PLUS OU MOINS,
SUIVANT L'IDÉE QUE NOUS
EN AVONS.

DE la justesse de nos idées s'ensuit
naturellement la justesse de nos
définitions que nous faisons. Car,
lors-

qu'il y a de clair & de vrai dans les idées
confuses, pour établir ce qu'elles ont de
faux; ce qui se reconnoîtroit facilement, si
l'on avoit défini les noms. Art de penser,
pag. 74.

*Il faut particulièrement attribuer les repro-
ches de ces deux citations aux Philosophes de
l'école. Dès que la véritable signification des
mots est parfaitement marquée, les Philoso-
phies de Scot & de St. Thomas disparaissent.
Ce ne sont plus que des chimères ou des fan-
tômes, que la vérité dissipe. Personne n'a
mieux dépeint le pernicieux abus qu'on fait
des mots, que le fameux LOCKE. Un troi-
sième abus, dit-il, qu'on fait du langage,
c'est une obscurité affectée, soit en donnant
à des termes d'usage des significations nou-
velles & usitées, soit en introduisant des*

lorsque nous voulons expliquer la nature
re

termes nouveaux & ambigus , sans définir ni les uns ni les autres , ou bien en les joignant ensemble d'une manière qui confonde les sens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philosophie Péripatéticienne se soit rendue remarquable par ce défaut , les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune , (telle est l'imperfection des connoissances humaines !) qui n'ait été embarrassée de quelques difficultés , qu'on a été contraint de couvrir par l'obscurité des termes , & en confondant la signification des mots , afin que cette obscurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple , qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypothèse Il n'y a rien , qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui consiste à confondre les significations des termes , que la *Logique* , & les *Sciences* , telles qu'on les a maniées dans les écoles. Et l'Art de disputer , qui a été en si grande admiration , a aussi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage , tandis qu'on l'a fait servir à embrouiller la signification des mots , plutôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choses. LOCKE , Essai Philosophique sur l'Entendement Humain , *Livr. III. Chap. X. pag. 621.*

DU BON-SENS, *Réflex. II.* 233
re ou les propriétés d'une chose, nous
regar-

Il semble que le bon sens ait été près de six ou sept cens ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir, & de conduire & éclairer les hommes. Comment a-t-on pu être occupé pendant le regne de la Philosophie Scholastique, des chimères dont elle est farcie, & croire savoir quelque chose de très essentiel, en se repaissant de puérités, de jeux de mots, enfin de visions ridicules & sans fondement? St. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par son Etre de raison, n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces subtilités scholastiques dont il a fait le sujet, ou, si l'on veut, l'objet de la Logique? Ens rationis est objectum Logicæ. Est-il rien de si pitoiable que d'établir un rien, une chose imaginaire pour le sujet d'une Science, ou si l'on aime mieux, d'une discipline réelle? Car qu'est-ce qu'un être par la seule raison ou discours humain, qu'un non-être, une fiction, ou une chimère?

L'envie de disputer, & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverses entre les Philosophes Scholastiques: ils pensoient la même chose, & dispuoient cependant. Par exemple, les Interprètes Grecs d'Aristote disent que le sujet de la Logique est la démonstration.

regardons d'abord à l'idée que nous en avons, & selon ce qui est dans notre entendement, nous définissons cette chose bien ou mal; bien, si l'idée que nous en avons est juste; mal, si elle est fautive & trompeuse. Or, nos idées étant les causes essentielles & réelles de nos jugemens, les hommes font plus ou moins savans, selon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choses. Car, la quantité & la diversité des idées ne peuvent servir à perfectionner l'entendement & à acquérir la Science, qu'autant qu'elles sont justes & véritables, la mul-
 tipli-

tion. Scot soutient que c'est le syllogisme. Quelques Philosophes prétendent que c'est l'argumentation. Ils disputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne diffèrent de sentiment que par l'abus des mots. Car l'argumentation ne contient-elle pas le syllogisme, qui étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne nécessairement & contient en soi la démonstration? Et faire un syllogisme évident & concluant, n'est-ce pas argumenter & démontrer?

tiplicité de fausses notions ne servant qu'à égarer du chemin de la vérité (*).

§. IX.

DES CAUSES DE NOTRE
IGNORANCE.

LEs causes de notre ignorance procèdent donc premièrement du manque de nos idées ; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons ; troisièmement, de ce que nous ne réfléchissons point assez sur nos idées.

(*) Or, quoique ce soit une chose considérable que de savoir beaucoup de choses, & chacune en perfection, toutes-fois, comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doit point tant se mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choses, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a ; car il vaut mieux savoir peu, & le bien savoir, que de savoir beaucoup, & le savoir mal. BERNIER, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 81.*

idées. Car, si nous considérons en premier lieu que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire & distincte de la substance même qui est le fondement de tout le reste, nous reconnoîtrons aisément combien peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et sans parler des corps qui échappent à notre connoissance à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus à cause de leur petitesse. Or, comme ces atômes, ou parties subtiles qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matière, & les premiers matériaux dont elle se sert, & desquels dépendent *les secondes qualités* & la plûpart des opérations naturelles, nous sommes obligés, par le défaut de leur notion, de rester dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'ayant de ces premiers corpuscules aucune idée précise & distincte.

S'IL nous étoit possible de connoître

tre par nos sens ces parties déliées & subtiles qui sont les parties actives de la matière , nous distinguerions leurs opérations mécaniques avec autant de facilité , qu'en a un Horloger pour connoître la raison par laquelle une montre va , ou s'arrête. Nous ne ferions point embarrassés d'expliquer pourquoi l'argent se dissout dans l'eau-forte , & non point dans l'eau-régale , au contraire de l'or qui se dissout dans l'eau-régale , & non pas dans l'eau-forte. Si nos sens pouvoient être assez aigus pour appercevoir les parties actives de la matière , nous verrions travailler les parties de l'eau-forte sur celles de l'argent , & cette mécanique nous seroit aussi facile à découvrir , qu'il l'est à l'Horloger de savoir comment , & par quel ressort se fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos sens ne nous laisse que des conjectures , fondées sur des idées qui peut-être sont fausses , & nous ne pouvons être assurés d'aucune chose sur leur sujet , que de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réussissent

sent pas toujours, & dont chacun explique les opérations secrètes à sa fantaisie.

LA difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, est la seconde cause de notre ignorance. Il nous est impossible de déduire en aucune manière *les idées des qualités sensibles que nous avons de l'esprit, d'aucune cause corporelle, ni de trouver aucune correspondance ou liaison entre ces idées & les premières qualités qui les produisent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous est encore impossible de concevoir que la pensée puisse produire le mouvement dans un corps, & que le corps puisse à son tour produire la pensée dans l'esprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'esprit agit sur la matière & la matière sur l'esprit : la foiblesse de notre entendement ne sauroit trouver la connexion de ses idées, & le seul secours que nous aions, est de recourir à un Agent tout puissant & tout sage, qui opère par des moïens que notre foiblesse ne peut pénétrer.

ENFIN notre paresse, notre né-
gli-

gligence & notre peu d'attention à réfléchir, sont aussi des causes de notre ignorance. Nous avons souvent des idées complètes, desquelles nous pouvons aisément découvrir la connexion; mais faute de suivre ces idées, & de découvrir & de trouver les notions moyennes qui peuvent nous apprendre quelle espèce de convenance ou de disconvenance elles ont entre elles, nous restons dans notre ignorance.

VOILA', Madame, les principales réflexions que je croiois devoir vous faire sur la manière d'acquérir nos idées, & de les considérer simplement entant que premières notions. Vous me direz peut-être que vous êtes aussi peu avancée qu'avant que de commencer à philosopher. *Que m'avez-vous appris, continuerez-vous? Je suis incertaine comment j'acquiers mes idées: je vois que je n'en ai qu'un très petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquérir plusieurs qui me seroient très utiles.*

les. Franchement, ce n'est pas la peine de raisonner si long-tems, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait (*).

Si c'est-là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou la *seconde partie* de la Logique.

(*) *Illiterati non minus nervi rigent.*

HORATIUS, Epod. VIII.

Ajoutez à ce passage cet autre du même Auteur.

Scilicet & morbis & stabilitate carebis,

Et luctum & curam effugies, & tempora vite

Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.



§. X.

DÉS JUGEMENS , PAR LES-
QUELS DE DEUX IDE'ES SIM-
PLES NOUS EN FAISONS UNE
COMPOSE'E.

J'E vous ai déjà dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (sur quoi roule la seconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette sorte de pensée est appelée *jugement* ou *proposition*, parce que c'est par elle que nous décidons qu'une chose est, ou n'est pas : en sorte que si par la *conception* nous l'imaginons nuement & simplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui est propre, ou ce qui ne lui convient point, & notre entendement, considérant les diverses idées simples qu'il a reçues, en fait une composée; & cette idée, quoique produite indirectement par la *sensation*, est pour-

tant formée par la *réflexion*, qui sont les deux seules sources de toutes nos notions, ainsi que je vous l'ai déjà montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute proposition est généralement, ou affirmative, ou négative. La négation & l'affirmation sont formées par le verbe *est* seulement, comme lorsqu'on dit *Pierre est fidèle*; ou par ce même verbe *est*, accompagné d'une particule négative, comme lorsqu'on dit *La constance n'est pas un vice*. Je vous prie de vous souvenir, Madame, que le nom qui précède le verbe *est*, tel qu'est *Pierre* & la *constance* dans les propositions que je viens de rapporter, est appelé *sujet*, & celui qui suit ce même verbe *est*, tel qu'est *fidèle* & *vice*, est nommé *attribut*. Il faut aussi observer que toutes les propositions ne sont point composées d'un simple sujet & d'un simple attribut, telle que celle-là *Pierre est fidèle*: mais qu'il en est d'autres composées de plusieurs mots; comme lorsqu'on dit, *N'avoir point de caprices, est le propre d'un amant fidèle*. Dans cette proposition, *N'avoir point*

point de caprices est comme le sujet, & le *propre d'un amant fidèle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'OÙ DÉPEND LA VÉRITÉ DES PROPOSITIONS, OU DES JUGEMENS.

UN jugement n'est juste & certain, qu'autant qu'il attribue au sujet ce qui lui convient; & c'est de la convenance de l'attribut au sujet que dépend la vérité d'une proposition. Si je dis, par exemple, que le *soleil* est *lumineux*, ma proposition est vraie, parce que le soleil est véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais si je dis que le *soleil* est *opaque*, ma proposition devient fautive, parce que l'attribut ne convient point au sujet.

LA certitude de nos jugemens dépend aussi de l'évidence qui les fait paroître nécessaires. Car quoique lorsque le soleil est levé, il soit jour; cependant, pour que l'entendement soit

certain de cette proposition *Il est jour*, il faut que nos sens agissent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrons les yeux & nous assûrions de la vérité.

DE même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité, ou leur vrai-semblance dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obscurité. Nous donnons notre croiance aux choses, selon que nous voions des apparences de la vérité.

POUR s'accoutumer à former des jugemens justes & évidens, il faut munir son entendement d'une quantité de propositions évidentes & générales, telles que sont celles qu'on appelle *maximes*, ou *axiomes*. Ce sont des sources, d'où découlent dans notre esprit un nombre d'autres idées qui se ressentent de la pureté de leur origine. Toutes les Sciences fournissent certains *axiomes* qui leur sont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes, des *maximes*, ou des

axio-

axiomes, parce que ce sont des propositions, dont il suffit de concevoir le sens, pour être convaincu de leur certitude; comme,

*Il est impossible qu'une même chose soit,
 Et ne soit pas en même tems.*

Le tout est plus grand que sa partie.

De quelque chose que ce soit, la négation ou l'affirmation est vraie.

Tout nombre est pair, ou impair.

Si à des choses égales vous ajoutez des choses égales, les tous seront égaux.

Ni l'Art, ni la Nature ne peuvent faire une chose de rien.

Dieu Et la Nature ne font rien en vain, Et c ().*

A tous ces axiomes j'en ajouterai un aussi évident pour tous ceux qui vous connoissent. On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame de ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholastique vetil-
 leur,

(*) On a employé ici ces axiomes préférentiellement à bien d'autres, parce qu'on s'en servira souvent dans la suite de ces Réflexions.

leur, me disputeront - ils l'évidence de cette proposition ; mais vos yeux , s'ils daignent jamais se tourner par hazard vers eux, leur en persuaderont la vérité.

§. XII.

DU SYLLOGISME, OU VRAI RAISONNEMENT.

LE raisonnement, ou le syllogisme, forme, ainsi que je vous l'ai dit, Madame, dès le commencement de cette Réflexion, la troisième partie de la Logique; & ce qu'on entend par ce mot de raisonnement, ou de syllogisme, est l'opération que fait notre esprit, lorsque de deux propositions il en tire nécessairement une troisième, & que notre entendement, reconnoissant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une décision sur leur convenance.

LES deux premières propositions, dont le syllogisme est composé, sont appelées *prémises*, ou *antécédens*, parce qu'on les met devant la troisième qu'el.

qu'elles précèdent, & cette troisième, ou dernière, est nommée *conclusion*, parce qu'elle termine le raisonnement.

Ainsi, lorsque je dis,

1. *Quand on a de l'esprit, on apprend aisément :*

2. *Madame de *** a de l'esprit ;*

3. *Madame de *** apprend donc aisément,*

les deux premières propositions sont, appellées *prémises*, & la dernière, *conclusion*, comme en effet vous voiez qu'elle sert comme de clôture au raisonnement.

§. XIII.

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE SYLLOGISMES.

LE syllogisme a plusieurs différentes formes, selon lesquelles il change de nom. Cette variété & ces diverses espèces d'argument sont assez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître sans former des syllogismes, la plûpart de nos erreurs venant bien plus de ce

que nous raisonnons sur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raisonnons pas suivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame, que ces argumens sont des mystères cachés, je vais vous en dire un mot, le plus succintement qu'il me sera possible.

On appelle *enthymème* le syllogisme, dont l'une des deux premières propositions, qu'on nomme *prémises*, se trouve supprimée; mais cependant sous-entendue, comme lorsque je dis,

Quand on a de l'esprit, on apprend aisément;

*Madame de *** apprend donc aisément.*

On comprend naturellement que l'entendement suppose en lui-même cette proposition supprimée,

*Madame de *** a de l'esprit,*
qui, transposée entre les deux autres, formeroit le syllogisme parfait. Au reste, la première proposition de l'enthymème s'appelle en termes scholastiques *antécédent*, & la conclusion *conséquent*.

Il est encore plusieurs autres argumens,

mens, tels que le *syllogisme hypothétique*, le *disjonctif*, celui qu'on fait par *gradation* & par *induction*; mais en vérité cela me paroît si peu utile, & les plus grands hommes l'ont si fort méprisé (*), quoique quelques-uns s'y soient soumis par foiblesse (†), que je
ne

(*) A quoi sert donc le syllogisme ? Je reponds qu'il est principalement d'usage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent visiblement ensemble ; ou bien hors des écoles, à l'égard de ceux, qui, à l'occasion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris aussi à nier sans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche sincèrement la vérité, & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun besoin de ces formes syllogistiques pour être forcé à reconnoître la conséquence, dont la vérité & la justesse paroissent mieux en mettant les idées dans un ordre simple & naturel. LOCKE, *Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, Livr. IV. Chap. XVII. pag. 873.*

(†) Voici un Avertissement, qui est à la tête du II. Chapitre de la III. Partie de l'Art de penser. Cet endroit traite des règles générales des syllogismes simples complexes.

ne veuX point occuper votre tems aussi inutilement.

Ce Chapitre, & les suivans jusqu'au douzième, sont de ceux dont il est parlé dans le *Discours*, qui contiennent des choses subtiles pour la spéculation de la Logique, mais qui sont de peu d'usage. *Pourquoi donc les présenter à un Lecteur? pour lui faire perdre du tems à les parcourir, & l'obliger peut-être à remplir son entendement de choses superflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pu leur substituer. L'Auteur de l'Art de penser a connu cette vérité; mais un reste de foiblesse, ou de complaisance pour la Philosophie scholastique, lui a fait faire douze Chapitres superflus, sur-tout s'il a eu dessein, comme il assure dans sa Préface, d'apprendre à ses Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique.*



§. XIV.

LA VÉRITÉ OU LA FAUSSETÉ DES PRÉMISSSES DU SYLLOGISME LE RENDENT DÉMONSTRATIF, VÉRITABLE, OU FAUX.

CETTE règle est utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raisonner juste, il faut être fondé sur de bons principes. On doit l'avoir toujours présente à l'imagination, elle nous oblige à examiner mûrement les maximes desquelles nous voulons tirer nos décisions.

IL faut nous résoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de persuasif, si nos prémisses ne sont point elles-mêmes évidentes; mais lorsque les deux premières idées sur lesquelles nous avons porté notre jugement, nous sont parfaitement connues, la troisième, que nous formons par le moien de leur assemblage, devient concluante & persuasive. Ainsi, voulant prouver la sensibilité de l'homme, si
je

je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisième proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'*il faut donc que tout homme sente*.

Si l'on tâchoit de ne raisonner jamais que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous sont inconnues; mais l'on se contente de se servir des notions les plus abstraites. On abandonne souvent le vrai, pour s'appuyer sur l'incertain, ou sur le chimérique; on se sert des règles du raisonnement pour en faire un abus (*), & se tromper ainsi soi-même &

(*) Les sages Philosophes anciens ne se font pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faisoit des prétendues règles pour apprendre à raisonner d'une manière juste. Sénèque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens, auxquels on a donné tant de noms différens. Si l'on demande, dit-il, à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t-il assez sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque argument cornu on lui ôte le moien de prouver le contraire? Il en est de toutes les subtilités Philosophiques, comme des
tours

& les autres ; on devient insensiblement sophiste , sans s'en appercevoir. Dans les disputes que l'on a , on commence à soutenir ses opinions par de faux principes ; on en vient enfin jusqu'à l'abus des mots , & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître , en l'enveloppant dans des sophismes (*). C'est ainsi que le Poète,
dont

tours des joueurs de gobelets , dont les mensonges divertissent ; de même aussi les argumens , les syllogismes , les sophismes , (Car quel autre nom puis-je leur donner ?) ne nuisent point à ceux qui les ignorent , & ne servent en rien à ceux qui les savent. Ceterum qui interrogatur an cornua habeat , non est tam stultus ut frontem suam tentet : nec rursus tam ineptus aut hebes , ut non habere se nesciat , quod tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt , quo modo præstigiatorum acetabula & calculi , in quibus fallacia ipsa delectat. Effice ut quomodo fiat intelligant : perdidit usum. Idem de istis captionibus dico ; quæ enim nomine potius sophismata appellem ? nec ignorantibus nocent , nec scientibus juvant.
L. ÆNNEI SENECEÆ *Epist. Lib. Epist. XLV.*

(*) Après tout , lorsqu'on rencontre des sophistes , le meilleur est de les laisser-là ,
com-

dont parle Perse, s'applaudissoit de remplir ses Ouvrages d'antithèses ridicules (*).

comme gens, qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous présentent l'erreur & la fausseté, ou qui, au lieu d'agir sérieusement, se plaisent à jouer & vetiller. *J'ai honte*, dit fort judicieusement Sénèque : *âgés que nous sommes, nous badinons dans les choses les plus sérieuses.* Rat est une syllabe: le rat mange le fromage; donc la syllabe mange le fromage. Ceci ne seroit-il pas plus subtil? Kat est une syllabe: la syllabe ne ronge pas le fromage; donc le rat ne ronge point le fromage. Sottises d'enfans! BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 168.

(*) *Libris in antithetis doctus posuisse figuras:*

Laudatur bellum hoc, hoc bellum.

PERSIUS, Sat. I. Vers. 86. 87.



§. XV.

DE L'INUTILITE' DU SYLLOGISME ET DE L'ARGUMENTATION SCHOLASTIQUE.

L'OPINION de l'inutilité du syllogisme est la plus grande de toutes les hérésies dans l'école ; hors de lui, point de salut. Quiconque erre dans les règles, est un grand homme ; mais quiconque découvre la vérité d'une manière simple, par la connexion des idées claires & distinctes que nous fournit l'entendement, n'est qu'un ignorant.

CEPENDANT, si nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre esprit, nous découvrirons que nous raisonnons mieux & plus clairement, lorsque nous observons seulement la connexion des preuves, sans réduire nos pensées à une règle ou forme de syllogisme (*). Nous serions bien malheureux,

(*) Ce qui est en lettres Italiques dans ce
Cha-

reux, si cela étoit autrement; la raison seroit alors le partage de cinq ou six pedans, de qui elle ne fut jamais connue (*). Je ne crois pas qu'on s'amuse à chercher la vérité par le syllogisme dans le Cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, sont d'assez grande conséquence pour qu'on doive y employer tous les moïens nécessaires pour raisonner & conclure le plus justement qu'il est possible. Et si le syllogisme étoit le grand instrument
de

Chapitre, est pris de l'Essai sur l'Entendement Humain de l'illustre Monsieur LOCKE, Liv. II. Chap. XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du syllogisme démontrée évidemment. Le Lecteur, qui voudra être entièrement persuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur.

(*) Ces principes . . . auront un effet contraire à ceux de la Philosophie commune; car on peut aisément remarquer en ceux qu'on appelle pedans, qu'elle les rend moins capables de raison qu'ils ne seroient, s'ils ne l'avoient jamais apprise.
DESCARTES, Principes de Philosophie, Préface.

de la raison, & le meilleur moïen pour mettre cette faculté en exercice, je ne doute pas que les Princes n'eussent exigé que leurs Conseillers d'Etat apprissent à former des syllogismes dans toutes les espèces, leur Roïaume, & leur personne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans leurs Conseils. Je serois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Réverend Pere Professeur de Philosophie du Couvent des Cordeliers, grand & subtil Scotiste, fût un aussi excellent Ministre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup sûr ne formoient pas un syllogisme dans les règles aussi bien que lui. Henri IV. a été un des grands Princes qu'il y ait eu, il avoit autant de prudence, de bon sens & de justesse d'esprit, qu'il avoit de valeur; je ne pense pourtant pas qu'on le soupçonne jamais d'avoir sù de sa vie ce que c'étoit qu'un syllogisme. Nous voions tous les jours une quantité de gens, dont les raisonnemens sont nets, justes & précis, & qui n'ont pas la moindre connoissance des règles de la Logique.

Ces subtilités, dit Sénèque (*) en parlant des argumens, ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision; l'esprit s'en sert comme d'un jouet qui l'amuse; mais qui ne lui est d'aucune utilité; & la bonne & véritable Philosophie en reçoit un très grand dommage. S'il est pardonnable de s'amuser quelquefois à de pareilles fadaïses, c'est lorsqu'on a du tems à perdre; cependant elles sont toujours pernicieuses, car on se laisse aisément séduire à leur clinquant & à leurs fausses & ridicules subtilités.

Si le syllogisme est nécessaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en est privée. Pour une per-

(*) *Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit: & Philosophiam a fastigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum, dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inductum, tenent, ac remorantur. L. SENECA Epistole, Epist. CXI. sub. fin.*

personne qui a quelque notion des formes syllogistiques, il y en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Asie & de l'Afrique n'ont jamais ouï parler de Logique. Il n'y avoit pas un seul homme dans l'Amérique, avant que nous l'eussions découverte, qui fût ce que c'étoit qu'un syllogisme; il se trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raisonnoient peut-être aussi subtilement que des Logiciens. Nous voions tous les jours de nos païsans avoir dans les choses essentielles de la vie sur lesquelles ils ont réfléchi, plus de bon sens & plus de justesse que des Docteurs de Sorbonne. L'homme seroit bien malheureux, si sans le secours des règles d'Aristote, il ne pouvoit faire usage de sa raison, & que ce présent du Ciel lui devint un don inutile (*).

ON

(*) Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant d'en faire des créatures à deux jambes; il ait laissé à Aristote le soin de les rendre créatures raisonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner

ON voit plus aisément la connexion de nos idées lorsqu'on n'use point du syllogisme, qui ne sert qu'à rallentir la pénétration & la décision de l'entendement (*). *Supposons que le mot*
Ani-

de telle manière les fondemens du syllogisme, qu'ils vissent qu'entre plus de soixante manières dont trois propositions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puisse être assuré que la conclusion est juste, & sur quel fondement la conclusion est certaine dans ce petit nombre de syllogismes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes, il leur a donné un esprit capable de raisonner, sans qu'ils aient besoin d'apprendre les formes des syllogismes. Ce n'est point, dis-je, par les règles du syllogisme que l'esprit humain apprend à raisonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance, ou la disconvenance de ses idées, & il peut les mettre en bon ordre, sans toutes ces répétitions embarrassantes. LOCKE, *Essai sur l'Entendement Humain, Liv. IV. Chap. XVII. pag. 868.*

(*) Il y a en tout ceci beaucoup de vetilles, & qui sont même, en quelque Auteur que ce soit, très obscures & ennuyeuses. BERNIER, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 126.*

Animal soit une idée moïenne , ou comme on parle dans les écoles, le terme moïen, que l'esprit emploie pour montrer la connexion qui se trouve entre Homme & Vivant, je demande si l'esprit ne voit pas cette liaison aussi promptement & aussi nettement, lorsque l'idée qui lie ces deux termes, est au milieu dans cet argument naturel,

Homme . . . Animal . . . Vivant, que dans cet autre plus embarrassé, Animal .. Vivant .. Homme .. Animal; ce qui est la position qu'on donne à ces idées dans un syllogisme, pour faire voir la connexion qui est entre Homme & Vivant, par l'intervention du mot Animal?

VOILA' donc encore, Madame, cette troisième partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuse, puisque si le syllogisme étoit nécessaire à la recherche de la vérité, la raison que Dieu nous a donnée, seroit si foible & si imparfaite, qu'elle auroit besoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumière naturelle n'étant point offusquée, retenue & contrainte par les formes syllogistiques, voit plus promptement & plus nettement

sans le secours du syllogisme, que par son entremise. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de divisions, de subdivisions, de noms baroques, qui tenoient du stile des Magiciens, & au lieu d'éclairer l'esprit, on ne lui a fourni que des occasions capables de l'arrêter dans ses opérations. Heureux, si revenus de cette erreur, ceux dont toute la Science se réduit au talent d'embrouiller la vérité, se rapprochoient des règles naturelles, & avoüoient de bonne foi que ce qu'ils croioient utile à la raison, lui étoit plus nuisible que profitable! Voici le talisman, auquel les Commentateurs d'Aristote & les Scholastiques avoient attaché la raison & l'entendement :

*Barbara, Celarent, Darii, Ferio,
Baralipson,*

*Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisefo-
morum,*

*Cesare, Camestres, Festino, Baroco,
Darapti,*

*Felapton, Disamis, Datari, Bocar-
do, Ferison.*

Ne faut-il pas être phrénétique pour
in-

inventer de pareilles règles? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très inutilement? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont guères d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille? Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, aient prescrit des règles qui ne sont ni plus claires, ni plus nécessaires que celles qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr. 's Gravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une manière juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si extraordinaire. *Je pense*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le Bourgeois - Gentilhomme; il me semble oïr*

Mr. Jourdain AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela est beau ! Que cela est savant ! La façon d'apprendre aux hommes à raisonner est bien sublime & bien élevée ! EAO, EAE &c. Vous ferez peut-être bien aise de voir ici quelques-unes de ces règles alphabétiques, vous les trouverez en partie (*) au bas de la page. Au reste, je

(*) Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en considérant d'abord les seules prémisses, & en faisant attention ensuite à la conclusion. Les quatre Lettres A, E, I, O ne peuvent être prises deux à deux, que de seize manières, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
 EE, EI, EO, IE, OE,
 II, IO, OI,
 OO.

De ces dispositions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO ; IE doit aussi être rejetté, à cause que la conclusion seroit négative, & par cela même le grand terme universel, qui devoit être de même dans la majeure ; ce qui ne fauroit être dans I. Ainsi il ne reste que ces huit dispositions des prémisses ; AA, AE, AI, AO, EA, IA,

je vous dirai que Mr. 's Gravesande n'est point l'inventeur de cette méthode, Aristote (*) s'en étoit servi plus de

IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous ne concluons qu'en E. A la vérité la conclusion en O seroit bonne; mais on n'en fait jamais usage, quand on en peut avoir une plus générale; ce qui se peut toujours dans le cas présent, parce que le petit terme est universel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut seulement en I. De AO, OA & EI, seulement en O. De EA seulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes possibles des syllogismes, AAA, AAI, AII, IAI, qui sont les modes affirmatifs; AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui sont les négatifs. Introduction à la Philos. contenant la Méthaphys. & la Logique, *Liv. II. Chap. XXXV. pag. 449. par Mr. 's GRAVESANDE.*

(*) Πρῶτον μὲν οὐα̃ ἔσω σερητικὴ καθόλου, ἡ α, β, πρότασις. Εἰ οὐα̃ μηδενὶ τῶν β, τὸ α, ὑπαρχει, εἰ δὲ τῶν α, εἰδενὶ ὑπάρξει τὸ β. Εἰ γὰρ τινι, οἶον τῷ γ, εἴκ ἀληθὲς ἔσαι τὸ μηδενὶ τῶ β, τὸ α, ὑπάρχειν. τὸ γὰρ γ, τῶν β, τί ἐσιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ α, τῷ β, καὶ τὸ β, τινὶ τῷ α, ὑπαρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, εἰδὲ τὸ α, εἰδενὶ τῷ β, ὑπάρξει ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ομοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐσὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ α, τινὶ τῷ β, καὶ

de deux mille ans auparavant ; ainsi
ces

καὶ τὸ β, γενὶ τῶν α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ
μηδενί, ἔδει τὸ α, ἔδει τῶν β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε
τὸ α, τινὶ τῶν β, μὴ ὑπάρχει, ἔκ ἀνάγκη καὶ τὸ β,
τῶν α, μὴ ὑπάρχειν. οἶον, εἰ το μὲν β, ἐστὶ ζῶον, το
δὲ α, ἄνθρωπος ἄνθρωπος μὲν γὰρ ἔστι παντὶ ζῶον,
ζῶον δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

*Sit itaque universalis negativa propositio ,
A, B. Si igitur nulli competit eorum quæ
sunt B, & B profecto nulli competit eorum
quæ sunt A; nam si alicui competit, atque si
illud, C non erit illud profecto verum A nul-
li competere B. nam C aliquid est eorum,
quæ sunt B, ut luce clarius extat. Si au-
tem A competit omni B, & B nimirum a-
licui competit A. Nam si nulli competit, &
A profecto nulli competit B. Atque omni
supponebatur competere. Similis conversio
fiet, etsi particularis affirmativa sit proposi-
tio; nam si A competit alicui B, & B ne-
cesse est cuiusdam competit A. Nam si nulli
competat, & A profecto nulli competeret
B, sed alicui supponebatur competere. Si
autem A non omni competit B, non necesse
est B non omni competere A, ut sit B qui-
dem animal, A vero homo. Homo namque
non omni competit animali, ut animal homi-
ni competit omni. Commentarii Collegii
Conimbricensis e Societate Jesu in univ-
ersam Dialecticam Aristotelis Stagiritæ prima
pars.*

Ces préceptes peuvent être appelés *renouvelés des Grecs*. Je doute qu'ils fassent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'Oye, *jeu également renouvelé des Grecs*.

JE ne faurois mieux terminer ce que j'ai dit sur l'inutilité des différentes règles qu'on a prescrites sur l'argumentation & sur le syllogisme, que par le sentiment du plus sage & du plus profond Métaphysicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'est moins propre à aider l'esprit, dit-il, que le syllogisme, qui, muni d'une seule probabilité ou d'un seul argument topique, se donne carrière & pousse cet argument dans ses derniers*
con-

pars. Græco Aristotelis contextui adjuncta est Latina versio, &c. *Lib. I. Aristotelis de prior. resolut. cap. 2. pars. 2. Comment. pag. 430.* Aristote raisonne de la même manière, & veut apprendre à raisonner aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les six chapitres qui suivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modèle du Maître du *Bourgeois-Gentilhomme* est très ancien.

confins, jusques à ce qu'il ait entraîné l'esprit hors de la vûe de la chose en question; de sorte que le forçant, pour ainsi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelassé dans une chaîne de syllogismes, sans lui donner la liberté de considérer de quel côté se trouve la probabilité, & après que toutes ont été dûement examinées, tant s'en faut qu'il lui fournisse des secours capables de l'en instruire.

MONTAGNE ne se contente pas de mépriser, ainsi que Locke, les règles de l'argumentation; il prétend que la Logique ordinaire ne sert qu'à former des pedans crottés & enfumés. „ La plus „ expresse marque, dit-il, de la sa- „ gesse, c'est une jouissance constan- „ te; son état est comme des cho- „ ses au-dessus de la Lune, toujours „ serein. Ces *Baroco & Bcralipton* „ qui rendent leurs suppôts ainsi crot- „ tés & enfumés, ce n'est pas elle, „ ils ne la connoissent que par oui di- „ re, comment elle fait état de serei- „ ner les tempêtes de l'ame & d'ap- „ prendre à rire la faim & les fièvres,

„ non

„ non par épicycles imaginaires, mais
 „ par raisons naturelles & probables. ”

Si Montagne avoit vû les AA & les
 OO du Professeur Hollandois, fans
 doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des
Baroco & des *Baralipton*.

§. XVI.

DE LA MÉTHODE.

ON entend par ce mot de *méthode*,
 la dernière des opérations de no-
 tre esprit, que nous avons indiquée au
 commencement de cette Réflexion,
 par le terme de *concevoir*, qui signi-
 fie disposer ou arranger ce que nous
 avons imaginé sur un sujet, de la ma-
 nière la plus prompte & la plus claire
 qu'il nous est possible. Cette partie de
 la Logique paroît la plus utile & la
 plus nécessaire.

LES règles du syllogisme & de l'ar-
 gumentation servent très peu à dé-
 montrer, ainsi que nous l'avons obser-
 vé; au lieu qu'en gardant une exacte
 méthode qui dirige & donne un bon
 ordre à nos idées, nous prouvons ai-
 sé-

fément & invinciblement la vérité par une suite de raisonnemens justes & précis.

§. XVII.

DE DEUX SORTES DE MÉTODES.

IL y a deux sortes de méthodes; l'une qui sert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyse*, ou *méthode de résolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre, qu'on nomme *synthèse*, ou *méthode de composition*, qu'on emploie lorsqu'on veut rendre sensibles aux autres les vérités dont on est déjà convaincu.

LA principale opération de l'analyse, ou méthode d'invention, consiste principalement à concevoir avec clarté & netteté la question dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, si l'on propose si notre ame est immortelle: pour chercher la connoissance de cette vérité en considérant la nature de notre
ame,

ame, on remarque d'abord que la pensée est l'attribut le plus essentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout, mais non pas de penser, puisqu'elle ne sauroit douter sans penser. On examine ensuite ce que c'est que penser, & voyant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la pensée, ne convient point à celles que l'on a de la *substance étendue*, qu'on appelle *corps*, & appercevant ensuite clairement que la pensée n'est point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *profondeur*, on en conclut qu'elle n'est point un *mode*, ou un *attribut* de la *substance étendue*. De ce premier raisonnement on en infère un second, par lequel l'on dit que la pensée n'étant point un *mode* de la *substance étendue*, il faut qu'elle le soit d'une autre *substance* différente de la *corporelle*, avec qui n'ayant rien de commun, elle ne souffre point par conséquent de la *distraktion*, ou du *changement* qui arrive dans cette même *substance étendue*. De ces raisonnemens on juge ensuite que l'ame n'étant composée d'aucunes parties, ne peut périr,

rir, & par conséquent qu'elle est immortelle.

VOILA', Madame, un exemple de la façon de ranger ses idées dans l'ordre d'une exacte méthode, & c'est ce qu'on peut dire de plus sensible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyse*. Car il en est de la méthode, ainsi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la justesse naturelle du génie, que de toutes les règles d'Aristote; & quiconque a de l'esprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de ressource dans lui-même, que dans tous les conseils, avis, règles & préceptes du syllogisme & de l'analyse (*).

L'A U-

(*) Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyse, qui consiste plus dans le jugement & dans l'adresse de l'esprit, que dans des règles particulières. Art de penser, *Part. IV. Chap. II. pag. 361.* Le même Auteur cite les quatre règles que Descartes a données dans sa Méthode. Il dit qu'elles sont trop générales pour être appliquées en particulier à la simple analyse, & il a-voüe dans la suite avec beaucoup de bonne foi qu'el-

L'AUTRE espèce de méthode, qu'on appelle *synthèse*, ou *méthode de composition*, quoiqu'elle ait des règles différentes de la première, en est une suite si nécessaire, que quiconque a les facultés de la première, a toujours celles

qu'elles sont presque impossibles à observer. Il est vrai, dit-il, qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces règles.

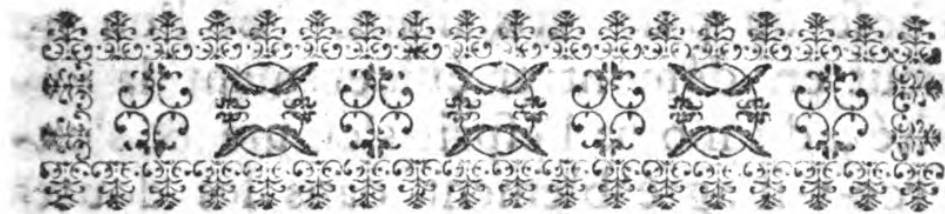
A quoi sert-il de prescrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorsqu'on le gêne par des règles difficiles à observer, & qui ne font qu'embrouiller l'entendement? Je ne suis point ennemi de toutes les règles; mais je veux qu'elles soient excessivement simples, & aisées à comprendre & à observer. Je souhairois qu'on traitât l'esprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remèdes doux & anodins, il vouloit qu'on s'entint à la casse & à la rhubarbe, il crioit perpétuellement contre le vin émetique, & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholastiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philosophie comme un vin émetique, aussi pernicieux pour l'esprit, que celui qui vient de la main des Médecins, est dangereux pour le corps.

les de la dernière. Car lorsqu'on connoît soi-même évidemment les choses, & qu'on a eu assez de pénétration & de justesse d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puisque le plus essentiel & le plus difficile est déjà fait, qui consiste à démêler le vrai ou le faux de ses idées, & en appercevoir la connexion, en quoi la Nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus sûrement que l'étude.

**FIN DE LA SECONDE
REFLEXION.**



RÉFLE.



RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

L'INCERTITUDE DES
CONNOISSANCES
HUMAINES.



RÉFLEXION TROISIÈME,

CONCERNANT

LES PRINCIPES GÉNÉRAUX
DE LA PHYSIQUE.

§. I.

INTRODUCTION.



QUOIQUE les principes gé-
néraux de la Physique soient
plus incertains que ceux de
la Logique, ils ont quelque

S 2

chose

chose de plus satisfaisant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'esprit s'amuse & s'exerce-t-il agréablement dans les doutes qu'il se forme à leur sujet; & si après avoir long-tems raisonné sur ces premiers principes des choses, l'on est aussi peu instruit & aussi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la consolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des songes agréables & amusans. Je crois que c'est de cette manière qu'on doit regarder les disputes sur le Vuide, sur la Divisibilité de la Matière, sur son Essence, sur le Lieu, sur l'Espace, & sur beaucoup d'autres questions dont on dispute depuis trois mille ans, & dont on disputera jusqu'à la fin des siècles. On peut, je le repete, traiter de songes agréables le tems qu'on passe à s'en instruire, & les Philosophes les plus zélés pour la Physique ne sauroient se scandaliser de cette expression, puisqu'il s'en est trouvé de très distingués entre eux qui ont avoué de bonne foi qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient aussi peu avancés

cés & avoient aussi peu de certitude, qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Physique. *Il n'en est pas, dit Bernier, de la Philosophie comme des Arts. Plus on s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait savant; mais plus on spécule sur les choses naturelles, plus on découvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à quarante ans que je philosophe, fort persuadé de certaines choses; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis: il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre (*).*

IL est difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoissances humaines. Ce n'est point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les questions; c'est un Philosophe estimé généralement, & qui n'est incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'est pas le seul qui ait été aussi sincère. Il s'est trouvé, parmi les hommes illustres de tous les tems & de toutes les Nations, de grands génies, qui, aiant
au-

(*) BERNIER, Doutes, pag. 1.

autant de bonne foi que de pénétration d'esprit, ont avoué naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philosophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différens systèmes des Philosophes, laisse à quelque Dieu le soin de décider quel est le véritable: *Harum sententiarum quæ vera sit Deus aliquis viderit.*

IL y avoit beaucoup de Philosophes du tems de Cicéron aussi incertains que lui; mais il en étoit peu d'aussi sincères. Plusieurs Savans ressemblent à ces amans qui connoissent les imperfections de leurs maîtresses; mais qui seroient au désespoir que le Public s'en apperçût: de même, ces Savans croiroient déroger à leur science, s'ils avoient qu'une opinion qu'ils ont embrassée, peut être douteuse.

IL faut, pour se mettre au-dessus de ce préjugé commun à tous les Savans, une force d'esprit qui n'est réservée qu'à ceux de la première classe. Lorsqu'on ne fait que médiocrement, on croit être ferme & assuré dans ses opinions; mais quand on est parvenu
à

à un certain degré de science, on commence à douter de bien des choses dont on étoit persuadé. *Il est advenu, dit Montagne, aux gens véritablement sçavans ce qui advient aux épics de bled. Ils vont s'élevant & se haussant la tête droite, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baisser les cornes (*).* Qu'on demande à Locke jusqu'où s'étendent nos connoissances, il répondra de bonne foi que *notre connoissance est non seulement au-dessous de la réalité des choses, mais encore qu'elle ne répond pas à l'étendue de nos propres idées.* Il n'osera affûrer avec certitude que les questions réellement évidentes; les douteuses lui paroîtront douteuses. Toujours attentif à rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorsqu'elle perce le crépuscule dont elle est environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de science pour

(*) MONTAGNE, *Essais*, Liv. II. pag. 467.

pour s'en imposer à lui-même, & trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

LORSQUE Gassendi agite une question susceptible de quelque doute, il se garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir proposé les différentes raisons qu'on peut apporter pour & contre, il se contente de dire laquelle est l'opinion qui lui paroît la plus vraisemblable, *videtur*; c'est le terme modeste dont il se sert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philosophes scholastiques. Il connoissoit trop la foiblesse des connoissances humaines, & il étoit trop savant pour prendre le ton décisif. *Il considéroit, dit un de ses élèves, que nos vûes sont trop courtes pour pénétrer jusqu'aux premiers principes, & parvenir aux causes prochaines & immédiates. Il croioit qu'il y auroit trop de présomption à décider si magistralement des choses, comme ont fait quelques uns de nos Modernes (*)*. Ces
der-

(*) BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. Préface.

derniers mots désignent les Cartésiens, qui généralement ont assez le défaut de décider avec un peu trop d'assurance; mais dont la certitude n'est pourtant qu'un doute, eu égard aux décisions papales des Scholastiques. Il se trouve même des Cartésiens illustres, qui avoient de bonne foi qu'il y a plusieurs questions sur lesquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies (*). L'on ne trouve point
cet-

(*) Est-il possible qu'une Créature ait été créée dans l'éternité? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en vitesse, une multitude infinie en nombre? Un nombre infini est-il pair ou impair? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre? Celui qui dira tout d'un coup, je n'en fais rien, sera aussi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raisonner vingt ans sur ces sortes de sujets, & la seule différence qu'il peut y avoir entre eux, est que celui qui s'efforcera de pénétrer ces questions, est en danger de tomber en un degré plus bas que la simple ignorance, qui est de croire savoir ce qu'il ne fait pas. Art de penser, *Part. IV. Chap. I. pag. 347.*

cette sincérité dans les Scholaftiques, ni dans leurs disciples. Tout homme, qui pour fon malheur a acquis dans fa jeunefle le nom de *Péripatéticien*, de *Jéfuitifte*, de *Thomifte*, de *Scotifte*, &c. croit avoir des yeux affez perçans pour développer la Nature & pénétrer dans tous fes fecrets. Il penfe lire jufques dans les derniers cieux ; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès (*), qui, trop attentif à contempler les aftres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel eft le fort d'un Scotifte ; il croit favoir ce qui fe paffe fur fa tête,

(*). Λέγεται δ' αἰγόμενος, ὑπὸ γραῶς ἐκ τῆς οἰκίας, ἴνα τὰ ἀστρία κατανόησῃ, εἰς βῆθρον ἐμπροσθῆν, καὶ αὐτῶ ἀγοιμώξαντι φάσαι τὴν γραῦν, Σὺ γὰρ αἶ Θαλῆς, καὶ ἐν ποσὶν οὐ δύναμενός ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ αἰεὶ γνῶσεσθαι.

Fertur cum domo ab annu educeretur, contemplandorum siderum causa, in fossam incidisse, ingemiscentique dictum ab annu: Quæ ratione, ô Thales, quæ in caelis sunt comprehensurum te arbitraris, qui ea quæ sunt ante oculos, videre non vales? *DIOG. LAERT. de Vitis &c. Clarorum Philosophorum &c. Lib. I. Segm. 34.*

te, & il ignore ce qui est à ses pieds (*). Loin d'être arrivé au dernier degré de la Science, chaque pas qu'il fait le jette dans l'erreur & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il crût ne rien savoir, que d'être persuadé de savoir quelque chose (†).

LA ferme croyance que les hommes ont eue pendant long-tems d'être très assurés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pû faire dans la connoissance de la Physique

(*) *Quod est ante pedes nemo spectat, Cæli scrutantur plagas.* CICÉRO de Divinatione, Lib. II.

(†) Ainsi, lorsqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage & qu'on s'applique avec plus de soin à en tirer la conséquence, pensant que ce soit bien philosopher, d'autant s'éloigne-t-on davantage de la connoissance de la vérité & de la sagesse. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé jusqu'ici *Philosophie*, sont les plus capables d'apprendre la vraie. DESCARTES, Principes de la Philosophie, Préface.

que expérimentale. Si après avoir disputé quelque tems , on eût avoué de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment , & que content de quelques découvertes qu'on avoit faites , on eût songé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumières , je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on en a fait dans ces derniers tems , où l'on s'est entièrement adonné à la Physique expérimentale. Ce n'est pas , Madame , qu'elle n'ait aussi ses doutes & ses incertitudes , mais ils sont en plus petit nombre ; & si dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets , il en est plusieurs dont nous avons une connoissance qu'on peut regarder comme certaine , quoique généralement parlant , la certitude puisse pourtant être refusée , à la rigueur , aux connoissances que nous acquérons par la Physique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent sous

nos sens, & nous ne pouvons absolument déterminer la façon & la manière dont les premiers principes, ou si l'on veut, les premières parties actives de la Matière agissent & font leurs opérations. Ces ouvriers essentiels des choses naturelles sont cachés à nos yeux : nous voions en gros l'effet qu'ils produisent ; mais nous n'avons aucune notion des premiers ressorts qu'ils mettent en mouvement. Ainsi, dans certaines expériences un Cartésien en explique les effets par le secours de la Matière subtile, les Gassendistes par les atômes & les petits vuides, les Newtoniens par le moien de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande différence entre ces façons différentes d'opérer : mais tous ces secrets nous sont cachés ; nous ne commençons d'appercevoir les choses que lorsqu'elles sont presque achevées (*).

La

(*) Quelque loin que l'industrie humaine puisse porter la Philosophie expérimentale sur les choses Physiques, je suis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir sur ces matières à une connoissance scienti-
fi-

La Nature ressemble à un joueur de gobelets, elle ne nous montre que les derniers effets de ses opérations. C'en est toujours assez pour notre utilité, & pour les connoissances qui nous sont nécessaires. Que nous importe-t-il de savoir comment les premiers principes agissent, pourvû que nous sachions le secret de les faire agir, & de leur faire pro-

fique, si j'ose m'exprimer ainsi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps même qui sont les plus près de nous, & le plus à notre disposition. . . . Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplètes & fort imparfaites, des corps. . . . Peut-être pouvons-nous avoir des idées distinctes de différentes sortes de corps qui tombent sur nos sens, mais je doute que nous aions des idées complètes d'aucun d'eux; & quoique la première manière de connoître ces corps nous suffise pour l'usage & pour le discours ordinaire, cependant, tandis que la dernière nous manque, nous ne sommes point capables d'une connoissance *scientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir sur leur sujet des vérités générales, instructives & entièrement incontestables. LOCKE, *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain*, Liv. IV. Chap. III. pag. 708.

produire d'une manière sûre les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité (*)? Que m'importe que les atômes agissent & aient leur mouvement dans le Vuide, ou que la Matière subtile remplisse le Vuide, ou qu'il n'y en ait point dans la Nature, si je fais de la Matière subtile ce que je fais des atômes, & des atômes ce que je fais de la Matière subtile?

(*) A quoi bon, par exemple, ces longues & subtiles disputes touchant la divisibilité de la Matière? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement si elle se peut, ou non, diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connoître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on peut avoir? ROHAULT, *Traité de Physique, Préface.*



§. II.

SI LE MONDE EST ÉTERNEL.
SYSTEMES DE CEUX QUI
L'ONT CRU TEL.

LA première question qui s'offre dans l'étude des choses naturelles, regarde la création ou l'éternité du Monde. Il est naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une chose, d'examiner comment elle a été produite; & il n'est personne, qui, considérant ce Monde & voulant en développer les mystères, ne pense d'abord à la façon dont il a été produit. Cette question a partagé les opinions de tous les anciens Philosophes, & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, si la Religion & le secours de la Révélation ne nous avoient appris de quelle façon le Monde avoit été formé.

POUR examiner avec attention & sans prévention les différens systèmes des Philosophes Paiens sur la création ou l'éternité du Monde, il faut fai-

re

re abstraction, pendant quelque tems, des notions que nous avons acquises par la Révélation, & examiner les sentimens des Anciens par la seule lumière naturelle.

JE vous prie donc, Madame, d'observer d'abord que tous les anciens Philosophes ont été persuadés de ce principe, que de rien il ne se fait rien. Ainsi, ceux-mêmes qui ont soutenu que le Monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matière dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours existé. C'est cette matière qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les atômes, qui, n'ayant aucune liaison entre eux, étoient en liberté dans l'espace du Vuide.

IL paroît que ce sentiment des anciens Philosophes qui n'avoient que la lumière naturelle pour guide, étoit fondé sur des raisons qui sembloient évidentes. Si de rien, disoient-ils, il se pouvoit faire quelque chose, & si le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune

connoissance. Chaque chose pourroit indifféremment naître de chaque chose, & sortir sans ordre & sans arrangement de quelque lieu & de quelque endroit que ce soit; & si les corps & les substances étoient créées de rien, toutes les semences, si constamment spécifiées & déterminées, seroient inutiles. Toutes sortes d'animaux & de plantes seroient produits au hazard par toutes sortes de semences, on en apercevroit perpétuellement sortir du néant de nouvelles, qui en produiroient encore au hazard plusieurs autres (*). L'on voit au contraire un or-

(*) *Nam si de nihilo fierent, ex omnibus
rebus
Omne genus nasci posset, nil semine
egeret.
E mare primum homines, e terra pos-
set oriri
Squamigerum genus, & volucres
erumpere cælo,
Armenta atque aliæ pecudes, genus
omne ferarum,
Incerto partu culta ac deserta teneret.
Nec fructus iidem arboribus constare
solerent,*

Sed

ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la Nature, chaque chose prennent leur origine de certaines sources d'où elles sortent toujours, & demandent leurs semences, leur matière, leurs meres, leurs lieux & leurs dispositions convenables. Les bleds, les herbes, les fruits croissent peu-à-peu; & bien loin que le néant produise des arbres que nous voions sortir tout-à-coup de la terre, on a besoin de la cultiver pour l'aider dans ses productions.

IL étoit donc impossible que les Philosophes anciens, privés de la Révelation, ne crussent pas la Matière in-crée. Car quoiqu'il y en eût entre eux qui admissent un premier Principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient
faire

*Sed mutarentur, & ferre omnia pos-
sent.*

*Quippe ubi non essent genitalia semina
quoque,
Qui posset mater rebus consistere
certa?*

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 160. & seqq.

faire par le secours de la lumière naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la Matière. Comment auroient-ils pû surmonter mille difficultés, qui resteroient encore, sans la soumission que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes? Si la première Cause, disoient-ils, ou le premier Etre qui est universel, a créé la Matière, il faut qu'il l'ait prise dans lui, ou hors de lui. S'il l'a prise dans lui, il n'est pas infini, puisque cette Matière qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut mesurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne sauroit aussi l'avoir prise hors de lui; car il ne seroit point infini, s'il y avoit quelque chose au-delà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a prise ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par sa volonté, on n'est pas beaucoup plus avancé; car dire que Dieu a fait la Matière par sa puissance, c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne sont point distincts de Dieu, la puissance de Dieu, c'est Dieu lui-même; il y auroit sans cela plusieurs Infinis. La
justi-

justice, la clémence sont infinies comme sa puissance : si ces qualités étoient séparées dans la Divinité, il y auroit autant d'Infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne se peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainsi, en disant que la Matière est formée par la puissance de Dieu, on ne termine point la question ; la puissance de la Divinité étant la Divinité même, la difficulté de savoir si elle a pris la Matière dans elle, ou hors d'elle, reste toujours.

IL s'offre encore une nouvelle difficulté plus considérable que cette première. Un Etre souverainement parfait, tel que Dieu l'est, ne fauroit créer un être rempli de mille imperfections. Il est contraire à l'essence d'une chose parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts surpassent de beaucoup les vertus. Or, il n'est rien de si imparfait que la Matière : nous en voions par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créée par Dieu. Elle n'a pû aussi se former elle-même, il faut donc qu'elle ait été

de toute éternité. Les Lettrés Chinois se servent beaucoup de cet argument contre les Missionnaires, & il paroît que les raisons que leur opposent ceux-ci, ne leur paroissent pas trop convaincantes. Rien n'est égal, dit un habile Missionnaire (*), à l'opiniâtreté des Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans l'Univers, n'a pu être l'effet du hasard; que tout ce qui existe a été créé par une première Cause, qui est Dieu: donc, répliquent-ils d'abord, Dieu est l'auteur du mal moral & du mal physique. On a beau leur dire que Dieu étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal; donc, ajoutent-ils, Dieu n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Quand on leur représente que le mal & le péché sont des suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures, ils répondent d'un grand sang froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout; car puisqu'il y a d'autres Etres que lui qui ont le pouvoir de créer: puisqu'il y a des Etres
qui

(*) Relation de la Chine &c. pag. 144.

qui ne tiennent pas leur naissance de lui, il n'est donc pas la seule cause de tout ce qui existe dans le Monde. Vous avez beau vous retourner, me disoit un jour un de ces Lettrés, il faut que vous conveniez que si Dieu est l'auteur de tout ce qui existe, il est la cause du mal moral & du mal physique, ou que si Dieu n'est pas l'auteur du mal moral & du mal physique, il n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Je fis mon possible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoit du non-être & du néant, je me servis pour cela des raisonnemens & des démonstrations que Mr. Descartes a publiés dans ses Méditations : mais il se moqua de l'autorité de ce grand homme, & me repar-
tit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cause de rien, que si Dieu étoit l'auteur du bien qui existe dans le Monde, & que le mal qui inonde l'Univers procédât du non-être, le pouvoir qu'auroit le néant de créer des êtres, s'étendrait aussi loin que celui de Dieu ; ce qui est absurde & ridicule en tout sens. Il me soutint enfin que le mal moral & le mal physique sont des êtres aussi posi-

tifs que le bien moral & le bien physique : & quand je lui objectois que le mal est une privation qui tient du non-être , comme la maladie est une privation de santé , il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la santé est une privation de la maladie ; qu'en un mot , qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice , fait un acte aussi réel & aussi positif , qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité , & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes sont aussi réels & aussi positifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Père) soit que la Langue Chinoise ne fournisse aucun terme qui réponde à ceux dont on se sert pour éclaircir ces matières dans nos Ecoles de Théologie , il ne me fut pas possible de lui faire entendre raison.

IL est plusieurs raisons qu'on peut objecter contre ce sentiment ; mais il faut observer que c'est à la Révélation que nous en sommes redevables , par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu : au lieu que celle qu'avoient les Païens , étoit

étoit obscurcie par les ténèbres, & sujette à mille doutes. Tous les anciens Philosophes, non seulement ne croioient pas que Dieu eût créé la Matière; mais ils le faisoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient sur ce point, & Cicéron, examinant les différentes opinions de tous les Philosophes sur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au sentiment de Platon, le seul qui ait connu véritablement la spiritualité de Dieu. Ce n'est pas que Cicéron n'eût une grande estime pour Platon, mais il regardoit son opinion sur la Divinité comme tout-à-fait inintelligible (*). Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très fautive en bien des choses (†); & l'on peut re-
gar-

(*) *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.*
CICERO de Natura Deorum, Lib. I.

(†) Il faut avouer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature divine, quoique mêlées d'erreurs, comme lorsqu'il enseigne que ce sont des
T 5 Dieux,

garder ces différentes notions bizarres & trompeuses, que les plus grands Philosophes Païens ont eues de la Divinité, comme des argumens démonstratifs contre les idées innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premières notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui sont si confuses, si différentes dans les hommes, & si inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumière naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu, pour pouvoir conclure qu'ayant été de tout tems, il avoit, lui, Esprit pur & simple, créé la Matière.

IL ne peut point être facile à l'homme, dit Bayle, de connoître clairement ce qui convient, ou ce qui ne convient pas

Dieux, inférieurs au Dieu souverain, qui ont créé le Monde. ARNAULD, seconde Dénonciation du Pêché Philosophique, pag. 93.

à une Nature infinie. Agit-elle nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence ? Connoît-elle, aime-t-elle, hait-elle par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme successivement juste & pécheur ? Est-elle infiniment bonne ? Elle le doit être ; mais d'où vient donc le mal ? Est-elle immuable, ou change-t-elle ses résolutions, fléchie par nos prières ? Est-elle étendue ? D'où vient donc l'Étendue ? Plusieurs semblables questions qui se présentent à l'esprit, l'étonnent & l'embarrassent ; les incompréhensibilités l'arrêtent à chaque pas. Il se tourne d'un côté pour éviter des impossibilités apparentes, & il en rencontre qui ne sont pas moindres (*). Les Philosophes de nos jours, qui se sont distingués autant par leur piété que par leur science, n'ont point cru blesser la Religion, en avouant qu'il étoit impos-

(*) BAYLE, Continuation des Pensées diverses, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète de 1680. Tom. I. pag. 81.

possible que nous eussions , malgré la Révélation , des idées claires & distinctes de la puissance de Dieu , & généralement de tout ce qui tient de l'infini (*). Ainsi , nous ne devons point nous étonner si les Anciens , plongés dans les ténèbres du Paganisme , n'ont pû se persuader la spiritualité de Dieu , & la création de la Matière tirée du néant , cette dernière opinion paroissant opposée aux notions les plus évidentes.

Tous les Philosophes anciens (†)
ont

(*) Le plus grand abrégement que l'on puisse trouver dans l'étude des Sciences , est de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui est au-dessus de nous , & que nous ne pouvons espérer raisonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre sont toutes les questions qui regardent la puissance de Dieu. . . . Notre esprit , étant fini , se perd & s'ébloüit dans l'infinité , & demeure accablé sous la multitude des pensées contraires qu'elle fournit. *Art de penser , Part. IV. Chap. I. pag. 347. Ce Livre a été fait par deux ou trois illustres Solitaires de Port-Royal.*

(†) *Radix autem errorum Philosophorum
illa,*

ont donc cru que la première Matière avoit été de toute éternité, & n'ont disputé entre eux que de la différence du tems, où l'arrangement & l'ordre que nous voions dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la règle & la disposition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une première Cause intelligente, qu'ils faisoient coéternelle avec la Matière. Les autres pen-

illa, alia aeterna, praeter Deum, ponentium fuit, quia nihil ex nihilo fieri posse putabant, etiam a prima causa; sed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum aeternum aut Materiam aeternam, ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fatetur AVERRO. Comment. 4. ubi id ostendit quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est quod putat vulgus nihil esse, quod non videt. Et quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo, quod non videt, puta ex nihilo fieri, quod tamen falsum est. FRANCISCI TOLETI Societ. Jesu Commentaria, una cum quaestionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione &c. Comment. in Lib. VIII. Phys. Cap. 2. fol. 209. vers.

pensoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui eussent donné l'ordre à l'Univers. Il y a eu enfin plusieurs Philosophes qui ont soutenu que le Monde, tel que nous le voions, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point postérieur à la Matière.

DE tous les Savans qui ont soutenu l'éternité du Monde, Aristote (*) a été celui qui a embrassé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoiqu'il ait changé très souvent de sentiment sur d'autres sujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours soutenu fermement. Il se

(*) *Mundum esse genitum omnes antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum, & æternum fecit, ut de se ipse ait I. de Cælo, text. 102. Imo vero ab ipsomet Deo Mundum fuisse factum asseruit Plato in Timæo una cum tempore, & duraturum perpetuo, sicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum esse a Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem antecessisse, & postea Mundum fecisse, quam Deum hæc dubie esse intelligebat. Id. ibid. Col. I.*

se moquoit de ceux qui croioient le contraire, & il disoit, en parlant d'eux, qu'ils lui donnoient des fraieurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un tems que la ruine de sa maison qui étoit bâtie depuis très long-tems, mais qu'il avoit bien d'autres sujets d'appréhension, puisqu'on lui faisoit craindre que le Monde qui avoit eu un commencement, & qui par conséquent étoit périssable, ne tombât en ruine, & ne fût réduit en poussière. Voici quelles étoient les principales raisons de ce Philosophe. Le mouvement, disoit-il (*), doit être éternel; ainsi le
Ciel,

(*) Voici encore un autre argument, à peu près semblable à celui-là. *Si Mundus incepit, pariter etiam tempus: sed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipse Mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc correspondet mutatum esse in motu (non enim tempus est extra motum); ergo illi primo Nunc, respondet mutatum esse in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum esse est motus, ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod sit in illo motu. Et sic nunquam dabitur primum Nunc ante*

Ciel, ou le Monde, dans lequel est le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. *S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit, ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cause de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on suppose que cela soit, il s'ensuit une absurdité. Car, si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier; & s'il a été en repos éternellement, l'obstacle n'a pû être ôté sans le mouvement, lequel d'érechef aura été antérieur au premier. A cette raison Aristote en ajoute plusieurs autres. Il soutenoit (*) que Dieu & la Nature*

nc

ante quod non sit tempus: non igitur principium habere potest. Id. ibid. fol. 211. Col. 2.

(*) *Si Deus fuit ab eterno, & Mundum non produxit, id petitur statim: Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit: aut voluit, sed non potuit: aut potuit, sed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab eterno. Si vero alterum, quod nec*

po-

ne feroient pas toujours ce qu'il y a de meilleur, si l'Univers n'étoit éternel, puisque Dieu, aiant jugé de tout tems que l'arrangement du Monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

PARMI plusieurs autres argumens d'Aristote, en voici un qui ne laisse pas que d'être embarrassant. *Si le Monde a été créé, il peut être détruit; car tout ce qui a eu un commencement, doit avoir une fin. Le Monde est incorruptible & inaltérable, donc il est éternel, il n'a point été créé. Voici la preuve que le Monde est incorruptible. Si le Monde peut être détruit, ce doit être naturellement par celui qui l'a créé; mais*

potuit, tunc nec voluit, sequitur quod nec postea vellet nec posset, & esset imperfectus, & perfectior postea. Si tertium, quod voluit sed non potuit, pariter esset id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, sed non voluit, fait invidus; quia cum posset bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici possit, sequitur quod Mundus æternus fuit. Id. ibid. pag. 211. Col. I.

mais il n'en a point le pouvoir, donc le Monde est éternel. Si l'on suppose que Dieu a la puissance de détruire le Monde, il faut savoir alors si le Monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pu le créer, puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux; ce qui est absurde. Si le Monde au contraire est parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté est contraire à son essence, & que c'est le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choses (*). Je pourrois

(*) *Si Mundus esset generatus, utique destrui posset: sed Mundus est incorruptibilis, ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si Mundus corrumpi posset, maxime ab eo qui fecit eum: sed ab hoc non potest, ergo a nullo. Probatur minor. Si a Deo corrumpi potest, & id est possibile, ponatur in esse: tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non: ergo nec causa fuit perfecta, quod absurdum est. Si autem perfectus fuit, ergo a Deo dissolvi non potest, quia pravi hominis est & vitium perfecta destruere: at Deus nullam potest committere pravitatem, & sic nec Mundum destruere. Id. ibid.*

rois encore rapporter ici plusieurs autres objections d'Aristote; mais comme elles sont très subtiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mène ses disciples par des chemins aussi épineux, que ceux où voïagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le systéme de l'éternité du Monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car, puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existence de la Matière de tout tems, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette première Matière inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier Principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un, & si l'on se contentoit seulement, comme Epicure, de la seule Matière première, ou des atômes, qui étoient

avant la formation du Monde. Quelle difficulté ne s'ensuivoit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes eussent pû produire l'harmonie & la règle que nous voions dans l'Univers ? D'ailleurs, les sectateurs & les disciples d'Aristote propofoient une question indissoluble, lorsqu'on n'est point éclairé par la lumière de la Révelation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la Matière, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf, ou de l'oiseau ; car il ne peut point y avoir d'œuf sans oiseau, ni d'oiseau sans œuf. Ainsi, ils foutenoient qu'il devoit y avoir une espèce de cercle dans les semences, & que les œufs & les oiseaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, sans que leur espèce eût jamais eu ni origine, ni commencement.

A TOUTES ces raisons j'en ajouterai une dernière. Selon le Pere Mallebranche, lorsqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choisir celle qui paroît la plus simple,
&

& la moins chargée de difficultés. Or, rien n'étoit si simple que le systême d'Aristote : il ne demandoit aux autres Philosophes qu'un seul article ; encore n'étoit-il pas essentiel , puisque tous convenoient de l'éternité de la Matière. Mais dans les autres systêmes il s'offroit des difficultés sans nombre , dont nous avons parcouru les principales ; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croiance , le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé , que celui que nous suivons par la Révélation. L'éternité du Monde supposée , voilà toutes les difficultés passées , & le reste s'ensuit naturellement & nécessairement. On n'est plus étonné de l'ordre de l'Univers , de l'arrangement des faisons , des productions de la Nature ; c'est une suite conséquente de l'éternité du Monde. Ce qui a été de tout tems , doit être absolument de tout tems. Ainsi , si l'ordre a subsisté dans l'éternité antérieure , il faut qu'il soit conservé de même dans l'éternité postérieure. Je conviens que c'est une grande difficulté , qui s'offre d'abord ,

que d'admettre la Matière éternelle; mais celles qui se présentent d'un autre côté, le font encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la Matière, on n'en a pas moins à se former l'idée d'un Être éternel & spirituel. Il s'offre d'abord deux embarras; la spiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Être. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinthe dont je ne saurois sortir; il m'est impossible de comprendre comment un Être spirituel peut créer de la Matière. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il soit par conséquent émané d'un principe souverainement bon, comment peut-il être mauvais? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine sainteté une créature criminelle? Tous ces doutes, & bien d'autres s'offrent à mon esprit, & je n'ai, pour les résoudre, d'autre secours que de penser que mon esprit étant renfermé dans des bornes très étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger
des

des opérations d'un Être infini, dont je n'ai de connoissance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la science humaine est une ignorance profonde (*).

§. III.

EXAMEN DES SYSTEMES DIFFERENS DE CEUX QUI ONT CRU LE MONDE ÉTERNEL.

LES Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du Monde, & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples, dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis; car c'est en Égypte où nous découvrons les premières traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus; mais généralement tous

(*). *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* ISAIAS, Cap. 4. Vers. 12.

tous les Egyptiens croioient & admettoient deux Divinités premières & éternelles, le soleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croioient que l'esprit & le feu appartenoient au soleil, le sec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux; ils pensoient que tout le corps de l'Univers étoit formé de ces deux astres. L'esprit, le feu, le sec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains font les membres de celui de l'homme (*).

QUOI-

(*) Διὸ καὶ τὸ μὲν ἅπαν σῶματῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίου καὶ σελήνης ἀπαρτίζεσθαι τὰ δὲ τῶν μέρη πέντε τὰ προειρημένα τό τε πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὸ ξηρὸν ἔτι δὲ τὰ ὑγρὸν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀεραῖδες, ὥσπερ ἐπ' ἀνθρώπου κεφαλὴν χεῖρας καὶ πόδας καὶ τὰλλα μέρη καταριθμῆεν, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τῆς κόσμου συγκείσθαι πᾶν ἐκ τῶν προειρημένων.

Ideoque totum Naturæ universæ corpus sole & luna consummari; cuius partes jam indicatæ, spiritus, ignis, siccitas, humor, & æria tandem natura, e quibus, ut in homine, caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundo consistat.

QUOIQUE ce système ne supposât point entièrement le Monde éternel; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Aristote, en supposant l'éternité du soleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins absurde que celui qui rendoit le hazard la cause de l'arrangement de l'Univers; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que supposoient les Egyptiens, leur faisoient trouver aisément la cause de l'ordre & de sa continuation. Ils n'étoient plus surpris de la justesse que nous appercevons dans le cours des astres & dans les arrangemens des saisons, puisque la règle avoit été faite, & étoit encore conservée par des Etres intelligens & éternels.

LES Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du Monde. Lorsqu'ils commencèrent à s'appliquer à la Philosophie, ils embrassèrent peu-à-peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ses partisans dans Rome, ainsi

lat. Diodorus Siculus, Bibliothecæ *Lib. I.*
Cap. II.

ainfi que dans Athènes. Les uns adopterent les fentimens de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zénon, & crurent que le Monde avoit eu un commencement. Les autres embrasserent le parti d'Aristote & des autres Philosophes qui avoient fuivi son fentiment, & penserent que l'Univers avoit toujours été dans le même état où ils le voioient. On disputa dans l'Italie auffi vivement que dans la Grece: l'on y avança auffi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un país que dans l'autre.

§. IV.

RAISONS DES PHILOSOPHES
QUI CROIOIENT QUE LE
MONDE AVOIT EU UN COM-
MENCEMENT,

POUR peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce Monde, l'arrangement des faifons, le cours réglé des aftres, & toutes les fages productions de la Nature, on conçoit ai-
fé-

fément qu'il doit y avoir eu un premier Mobile, une Cause intelligente, qui ait occasionné un ordre aussi beau & aussi régulier. Ainsi, tous les Philosophes, excepté les Epicuriens qui croioient que le seul hazard avoit formé le Monde, se servoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du Monde. *Il faut, disoient-ils, qu'il y ait un Agent inintéressé, qui ait ordonné que toutes choses fissent leur cours de telle ou de telle manière, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voions, ne pourroit subsister; car en supposant (ce qui est pourtant impossible) que l'arrangement & la règle pussent naître du hazard, cet arrangement & cette règle ne pourroient durer long-tems. C'est vouloir s'aveugler, que de penser le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait composé l'harmonie de l'Univers, cet Univers n'est donc pas éternel, puisqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il est redevable de son arrangement. Et il y auroit une absurdité étonnante à dire que l'ouvrage est aussi ancien que l'ouvrier;*

vrier ; car pour qu'une chose soit faite par quelqu'un , il faut que ce quelqu'un soit avant la chose.

QUELQUE forte que fût cette raison , les Epicuriens ne pouvoient s'en servir ; mais ils fondoient leurs sentimens sur les observations des choses naturelles. *Les parties du Monde* , disoient-ils , *sont sujettes à la corruption : ainsi , le Monde entier doit y être lui-même sujet , parce que le Tout suit toujours la nature de ses Parties.* Nous voions , continuoient ces Philosophes , que le tems détruit , change , renverse les bâtimens les plus stables ; que les pierres se pourrissent & se réduisent en poussière ; que l'air dévore les rochers les plus durs ; que les montagnes se brisent , tombent en éclats & se précipitent dans les plaines (*). Le feu ,

(*) *Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?*

Non altas turres ruere , & putrescere saxa?

Non Delubra Deùm Simulacraque fessa fatisci?

Nec sanctum Numen fati protollere fines

Passé

feu, les incendies, les orages brisent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le Monde, ébranlé par quelque violente secousse, tombera en ruine, & les atômes dont il est formé, se diviseront & s'enfuiront en liberté dans l'espace immense du Vuide (*).

LES

Posse, neque adversus Naturæ fœderæ niti?

Denique non Monumenta virâum dilapsa videmus?

Non ruerè avulsos silices a montibus altis,

Nec validas avi vires perferre patique?

LUCRETIUS de Rerum Natura,

Lib. V. Vers. 307. & seqq.

(*) *Ne volucrum ritu flammæ mania Mundi*

Diffugiant subito magnum per Inane soluta;

Et ne cætera consimili ratione sequantur;

Neve ruant cæli tonitralia Tempa superne,

Terraque se pedibus raptim subducat, & omnes

Inter permistas terræ, cælique ruinas

Corpora solventes abeant per Inane profundum, Tempa

LES Epicuriens tiroient de l'assemblage des premiers principes, ou des premiers corpuscules de la Matière, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le Monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, dévoient dans la suite du tems occasionner sa ruine par les efforts qu'ils faisoient pour se débarrasser & se mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naissance étoit sujet à la mort, & qu'ainsi le Monde aiant été formé, devoit aussi prendre fin. Ces deux dernières raisons n'avoient pas autant de poids que les premières : elles n'étoient fondées que sur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une suite nécessaire; mais comme les sectateurs d'Aristote ne convenoient point de

Temporis ut puncto nihil exstet reli-
quiarum,

Desertum præter spatium, & primor-
dia cæca.

LUCRETIVS de Rerum Natura;
Lib. I. Vers. 1095. & seqq.

de la vérité de ces principes, les argumens qui en étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *pétitions de principe*.

Si vous me demandez, Madame, quelle est l'opinion que j'aurois cru la plus probable, si j'eusse vécu du tems de l'ancienne Athènes, je vous dirai que j'eusse peut-être pensé comme Manile, qui, avouant que l'éternité & la création du Monde étoient également au-dessus de la portée humaine, assureroit qu'on douteroit & qu'on disputeroit toujours de la vérité de ces deux sentimens opposés :

Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit,

Quod latet, & tantum supra est hominemque Deumque.

Je sens pourtant que j'aurois eu une secrète inclination, & assez de penchant à croire que le Monde étoit éternel. Il me paroît que j'eusse trouvé aisément des réponses aux objections qu'on auroit pu me faire. J'aurois soutenu qu'il n'étoit point étonnant, ni absurde de croire que la Matière avoit été coéternelle

nelle avec Dieu , dirigée par lui , & qu'elle n'en avoit reçu cependant ni l'arrangement , ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur ; car en soutenant que Dieu avoit existé de tout tems avec la Matière , j'aurois aussi soutenu que de tout tems Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai* , leur eus-je demandé , *qu'il n'y a point de tems dans Dieu ?* Ils n'eussent pû me nier ce principe , ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet Etre souverainement puissant veut quelque chose , l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or , supposons que Dieu qui a été de tout tems , ait voulu que le Monde ait eu son ordre & son arrangement de tout tems (*), l'effet suivant toujours sa volonté,

(*) La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes , & entre autres par St. Thomas , & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes , qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage ; mais un peu plus détaillées , &

ran-

lonté, le Monde aura été de tout tems.

Mes

rangées selon les règles de l'argumentation.

Est autem questio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Inprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab aeterno esse. Deus ab aeterno fuit, jam omnipotens, sicut cum produxit Mundum; ergo ab aeterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab aeterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi Mundum producere, quantæ cognoscere & velle, imo sola cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab aeterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per aeternitatem, ut Mundum posset producere. Aeternitas autem major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si Mundus non potuisset ab aeterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, producens & productum. Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab aeterno

Mes adverfaires m'auroient répondu qu'une chose ne peut passer du non-être à l'être , fans avoir un commencement , & qu'ainfi le Monde aiant été fait , il faut néceffairement qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'effence des chofes , & que celle de la création étoit de faire passer la chofe créée , du non-être à l'être. J'aurois opposé à ces raifons les bornes étroites de notre efprit , qui , étant fini , ne peut comprendre les opérations de l'Infini , ni rien de ce qui concernoit fa puiffance ; & l'on n'eût jamais pû me prouver que Dieu ,
aiant

no effet, lumen ab aeterno effet, & si pes, similiter vestigium. At lumen, & vestigium effectus sunt efficienter solis, & pedis; potuit ergo cum causa aeterna effectus coaeternus esse.

Hujus sententia est S. Th. Theologorum primus, 1. p. q. 46. art. 2. & cum eo ipsius discipuli. Similiter Durand. 2. d. 1. q. 2. & Gregor. 2. Sen. d. 2. q. 3. FRANCISC. TOLETI, &c. Commentaria, &c. Com. in Lib. VIII. Physic. Arist. cap. 2. quest. 2. fol. 214. Col. 1.

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 323
aïant existé de tout tems (*), n'avoit
pû

(*) Gassendi a fort bien développé les opinions des Philosophes anciens sur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainsi que Pythagore, Platon, &c. croioient que Dieu étoit l'auteur de l'Univers, pensoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit existé pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, aiant été lui-même de tout tems. Ils pensoient, ainsi que les Philosophes modernes qui soutiennent la possibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cause ne puisse pas être dite première *par le tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par sa nature*. Le Monde étoit donc une suite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'est du soleil; car le soleil est l'auteur & la cause de la chaleur, quoique la chaleur ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. *Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherrimus sit, πόντος γὰρ, inquit, τῆς οὐρᾶς, opificium enim est Dei. De Anaxagora res est celebris, quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam*

priam sic Plato expressit, ut passim declaret
 esse Deum Parentem ac Opificem Universi.
 Et esse quidem potuit tam Pythagoræ, quam
 Platonis sententia, quæ est superius ex illo-
 rum Interpretibus insinuata, ut scilicet existi-
 marint Mundum esse genitum ἢ κατὰ χρόνον,
 non tempore, quod nempe nunquam cœperit;
 ἀλλὰ κατ' ἐπίνοιαν, sed cogitatione, quasi tametsi
 non cœperit, cogitatione tamen assumatur
 præextitisse materiam e qua formatus fuerit.
 Enimvero eam esse putarunt Mundi a Deo
 dependentiam, ut Deus Mundo inexistentis,
 habendus esset genitor Mundi, quod causa fo-
 ret materie & distinctionis, & ornatus
 omnis. Videlicet idem censuerunt, quod plæ-
 rique jam Doctorum admittunt, dum tuentur
 potuisse Mundum creari a Deo ab æterno, ac
 Deum futurum fuisse causam, ob dependen-
 tiam Mundi ab ipso; eo modo quo si pona-
 mus solem cum luce, aut pedem cum vestigio
 fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis,
 & pes vestigii causa censerī. Admittunt
 quippe posse effectum esse causæ suæ cœvum,
 & sufficere ut cum causa non sit prior tempo-
 re, sit saltem prior natura, τὴ φύσει, quam
 vocem habet Photinus quoque; aut ratione,
 τῷ λόγῳ, quæ vox Timæi Locri est, loco illius
 κατὰ, vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam ob-
 ser-

LES argumens des Epicuriens m'eussent moins donné de peine à combattre. Je leur eusse nié que le Monde fût corruptible, parce qu'ils croioient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il est composé. L'on peut appeller régénération, plutôt que corruption, ce changement que nous voions dans la Matière. Elle n'est ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales causes de sa force & de sa vigueur consiste-t-elle dans les apparentes destructions, qui, la subtilisant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit

servare apud Stobæum, & Sextum Empiricum licet. Utcumque sit, tam Philosophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes Deum Mundi causam dixerunt. De Stoicis res est perspecta; & vel ipsa Balbi adversus Velleium, Epicurumve Oratio satis demonstrat quid senserint. GASSENDI Opera, Sect. I. Phys. Lib. I. Cap. 2. Vide etiam Animad. 2. in Philos. Epicurii Syntagma, pag. 115. Edit. in quarto.

voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abaissent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il est par conséquent à craindre que tous les lieux hauts étant aplanis, l'eau ne submerge la terre & ne la détruise, ce qui ne pourroit se faire, si le Monde avoit été éternel, une cause éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aisément à ceux qui soutiennent ce sentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a souvent vû des feux souterrains, qui, soulevant des masses de terre & des rochers d'une grosseur énorme, les jettent dans des plaines, & y forment successivement & peu-à-peu des élévations, qui remplacent celles qui peuvent s'abaisser dans une autre partie de la terre. De notre tems, une île s'est formée dans l'Archipel, & est sortie du fond des eaux (*). La mer, depuis Jules César, s'est retirée de plus d'une lieuë vers les côtes de Fréjus en
Pro-

(*) *Voiez la Relation de l'île de Santorini.*

Provence. Hérodote dit que sous le regne de Menès, premier Roi d'Égypte, toute cette contrée étoit un marais, excepté le pais de Thebes; qu'il ne paroïssoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-délà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement sept journées de chemin jusqu'à la mer. *Je crois*, dit cet Historien, *tout ce qu'on m'a dit de l'Égypte, voyant principalement qu'elle n'a point de terre qui lui soit contigue; qu'on trouve des coquilles dans ses montagnes; qu'il en sort une eau salée, qui ronge même les pyramides; que la montagne qui est en Égypte au-dessus de Memphis, est sablonneuse. Si nous voulions nous arrêter à cette opinion des Ioniens, nous montrerions par ce moïen qu'il n'y avoit point autrefois d'Égypte, & que les Égyptiens n'avoient point de pais de leur nom. Car la contrée de Delta, comme ils le disent eux-mêmes, & que je l'ai moi-même remarqué, est une terre que la rivière leur a donnée, & qui, pour ainsi dire, n'a été créée que depuis peu de tems (*)*.

ON

(*) HERODOTE, Histoire, Livr. II. pag.

ON peut donc supposer , & même avec beaucoup d'apparence de vérité , que ces amas de terre & de limon qui se font par le transport continuel de ce que charient les fleuves & les rivières , remplacent dans certains païs le terrain qui se perd dans d'autres , comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande , où plus de quatre - vingt villages furent subitement submergés. Ces changemens se faisant insensiblement , & successivement pendant le cours de tous les siècles , tout ce qui est maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer , & ce qui est mer peut devenir terre (*). Mais cette révolution n'ar-
rivant

104. & 105. *Je me sers de la Traduction de P. du Ryer.*

(*) *Vidi ego quod fuerat quondam solidissi-
ma tellus ,
Esse fretum ; vidi factas ex æquore
terras ,
Et procul a pelago conchæ jacuere ma-
rinæ ,
Et vetus inventa est in montibus an-
chora summis.*

OVID. *Metamorphos. Lib. XV.
Vers. 262. & seqq.*

rivant que par degrés, & pour ainsi dire imperceptiblement, l'ordre des choses n'est point interrompu ni bouleversé, & la Matière ne se corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification ; de même qu'un quarré de cire, qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atômes, qui, voulant se mettre en liberté, réduiront un jour le Monde en poussière, dès qu'on n'accorde point que le hazard ait produit l'Univers, cette prétendue agitation des premiers corpuscules de la Nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

EXAMEN DU SYSTEME DE
L'AME DU MONDE.

IL y a eu des Philosophes qui ont eu un troisième sentiment sur le Monde, différent des deux premiers. Ils le croioient éternel comme les Péripatéticiens, & se réunissoient avec eux

en ce point contre les Epicuriens; mais ils ne croioient point qu'un Etre intelligent & tout puissant en réglât l'harmonie. Ils disoient que l'Univers étoit un Tout, de la même manière qu'une plante, ou un animal; c'est-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le Monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaison: en sorte que la lune, le soleil, la terre, les étoiles, & les autres globes célestes, enfin tous les corps matériels composoient un Tout animé & vivifié, comme les différentes parties d'un animal le font dans leur assemblage. Cicéron, en parlant des Philosophes qui soutenoient cette opinion, cite Straton, & explique les attributs qu'ils donnoient à la Matière. Straton, dit-il, Disciple de Théophraste, celui qu'on surnommoit le Physicien, soutenoit que toute la puissance de la Divinité résidoit dans la Matière, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conservation; mais il destituoit & privoit cet esprit qui la vivifioit, de la raison & de la connoissance

ce (*). Virgile a souvent décrit le dogme de l'ame du Monde dans ses Ouvrages (†).

CE

(*) *Nec audiendus ejus (Theophrasti) auditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui omnem vim divinam in Natura sitam esse censet, quæ causas gignendi, minuendi habebat, sed carebat omni sensu. CICERO, de Natura Deorum, Lib. I. pag. 56.*

(†) *Esse apibus partem divine Mentis, & haustus Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum ; Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum, Quem sibi tennes nascentem arcessere vitas.*

VIRGIL. *Georgicor. Lib. IV. Vers. 220. & seqq.*

Le même systême est repeté dans l'Énéide.

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes, Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra Spiritus intus alit ; totamque infusa per artus Mens agit at molem, & magno se corpore miscet.

Inde

CE systême avoit bien des partisans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems (*), & même depuis peu Spinoza l'a renouvelé & mis dans son grand jour. Il a soutenu cette opinion aussi bien qu'on peut défendre un sentiment aussi erroné, & dont il suit des conséquences aussi absurdes (†). Il suppose qu'il n'y a qu'une
ne

*Inde hominum pecudumque genus, vi-
taque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æ-
quore pontus.*

VIRGIL. Æneïd. Lib. VI.

Vers. 725. & seqq.

(*) Alexander Epicureus dixit Deum esse materialem, vel non esse extra ipsum, & omnia essentiabiliter esse Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c. ALBERTUS in I. Phys. Tract. III.

(†) Præter Deum nulla dari, neque concipi potest substantia.

Demonstratio.

Cum Deus sit Ens absolute infinitum, de quo nullum attributum, quod essentiam substantiæ exprimit, negari potest (per definit. VI.) isque necessario existet (per proposit. II.) Si aliqua substantia præter Deum daretur, ea
ex-

né substance dans l'Univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le soleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées sont des modifications de Dieu (*), ou de cette subst-

explicari deberet per aliquod attributum Dei, sicque duæ substantiæ ejusdem attributi existerent, quod (per prop. v.) est absurdum; adeoque nulla substantia extra Deum dari potest, & consequenter etiam concipi. Nam si posset concipi, deberet necessario concipi ut existens: atqui hoc (per primam partem hujus demonstrationis) est absurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi potest substantia. B. D. SPINOS. Opera posthuma Eth. ordine geometrico demonstrata, &c. pag. 12.

(*) Non dubito quin omnibus, qui de rebus confuse judicant, nec res per primas suas causas noscere consueverunt, difficile sit demonstrationem VII. proposit. concipere, nimirum quia non distinguunt inter modificationes substantiarum & ipsas substantias, neque sciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium, quod res naturales habere vident, substantiis attingant; qui enim veras rerum causas ignorant, omnia confundunt, & sine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam
ho-

substance qui est Dieu lui-même. Lorsqu'on oppose à Spinoza qu'il y a deux sortes de substances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la Matière & notre ame; & que *subsister par soi*, qui sont les termes dont on se sert pour définir la substance, signifie seulement ne dépendre pas de quelque sujet d'inhésion, mais être comme les ames des hommes, la Matière, les Anges, &c.

il

homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex semine formari, & quascunque formas in alias quascunque mutari imaginantur. Sic etiam qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præsertim quamdiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam substantiæ attenderent, minime de veritate VII. propositionis dubitarent; imo hæc propositio omnibus axioma esset, & inter notiones communes numeraretur. Nam ne substantiam intelligerent id quod in se est & per se concipitur, hoc est, id cuius cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio est, & quarum conceptus a conceptu rei in qua sunt, formatur. Id. ibid. Schol. II. proposit. V.

il répond (*) que pour mériter le nom de substance, il faut indépendamment de toutes causes exister par soi-même éternellement & nécessairement.

A V A N T de vous montrer les absurdités de ce système, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment sur les raisons qui avoient forcé Spinoza à soutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choses l'avoient jetté dans l'erreur; l'homme qu'il voioit malheureux, & ce principe qui brille incessamment à notre esprit, que *de rien on ne peut faire rien*. Les infortunes, auxquelles l'humanité est
su-

(*) *Propositio XV.*

Quidquid est in Deo est, & nihil sine Deo esse, neque concipi potest.

Demonstratio.

Præter Deum nulla datur, neque concipi potest substantia (per prop. XIV.) hoc est (per defin. III.) res, quæ in se est & per se concipitur. Modi autem (per definit. V.) sine substantia nec esse, & per ipsam solum concipi possunt: atque præter substantias & modos nihil datur (per axiom. I.); ergo nihil sine Deo esse, neque concipi potest. Id. ibid. pag. 12.

(*) De tout tems les Athées ont fait valloir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels sont accablés. *Est-ce pour les hommes, fait dire Cicéron à Velleius, que les Dieux ont formé l'Univers ? Et pour quels hommes donc l'ont-ils fait ? Pour les sages ? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous ? Quelle raison obligeoit les Dieux à s'intéresser pour des méchans ? Au reste, quand il seroit vrai que c'eût été-là le dessein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puisque leur vie est si misérable ?*

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum causa a Deo constituta sunt ? Sapientum ne ? Propter paucos ergo tanta est facta rerum molitio. An stultorum ? At primum causa non fuit quod de improbis bene meretur. Deinde, quid est assequutus, cum omnes stulti sint sine dubio miserrimi ; maxime quod stulti sunt ? Miserius enim stultitia quid possumus dicere ? CICER. de Nat. Deor. Lib. I.

Lactance nous a conservé à peu près le même raisonnement d'un Epicurien, qui se récrie sur la conduite des Dieux, qui, passant pour les peres des hommes, ont si maltraité leurs enfans, eux, qui auroient dû, en suivant les loix de la justice & les règles de la bienséance, les approcher de leur
 état

sa raison : il ne pouvoit se figurer qu'un Etre , infiniment intelligent , infiniment bon , infiniment parfait , n'eût créé des créatures que pour les rendre malheureuses. Or , il étoit très persuadé que tous les hommes , ou du moins une grande partie , éprouvoient un sort dont ils pouvoient se plaindre justement ; & pour être pénétré de la vérité de ce fait , on n'a qu'à considérer les misères & les maux répandus dans les quatre parties du Monde (*).

On

état heureux le plus qu'il étoit possible , un bon pere aiant toujours soin de la tranquillité de sa famille.

Quid enim Deo , inquit , cultus hominis confert beato , & nulla re indigenti ? vel , si tantum honoris homini habuit , ut ipsius causa Mundum fabricaret , ut instrueret eum sapientia , ut dominum viventium faceret , eumque diligeret tanquam filium , cur mortalem , fragilemque constituit ? Cur omnibus malis , quem diligebat , objicit ? Cum oporteret & beatum esse hominem , tanquam conjunctum & proximum Deo , & perpetuum , sicut est ipse , ad quem colendum & contemplandum figuratus est. LACT. Lib. VII.

(*) Ils tiennent que nous , étant si mal-

On verra par-tout l'homme accablé de maladies & de chagrins, obligé de souffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il est des Souverains en Afrique & en Asie, qui trafiquent de leurs sujets, comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vû en Europe, & dans les Roïaumes & les Empires les plus policés, se nourrir du sang de leurs sujets, & se desaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causés les Nérons, les Caligula, & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'hom-

heureux & si misérables, sommes gouvernés par la Providence divine. Or, si les Dieux, se changeans, nous vouloient offenser, affliger, tourmenter & débriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous sommes maintenant : . . . & ne pourroit être la vie de l'homme, ne pire, ne plus malheureuse qu'elle est. Tellement que si elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule : *Plein suis de maux, plus n'en pourrois avoir.* PLUTARC. de Repugn. Stoic. pag. 104. de la Version d'Amiot.

l'homme même, de combien de maux n'est-il point accablé par la Nature; les maladies aiguës, celle de langueur, la faim, la soif, la pauvreté? Spinoza croioit qu'il étoit impossible qu'une créature aussi infortunée fût l'ouvrage d'un Principe tout bon. *Si l'homme, disoit ce Philosophe, est émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais? Comment la souveraine Bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine Sainteté une créature criminelle?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punit, & que la punition émane d'un Principe souverainement bon, auquel est attribuée la justice, qui ne lui est pas moins essentielle que la bonté. Mais cette raison paroît peu convaincante; car si l'homme venoit d'un Principe bon, il faudroit qu'il eût été créé non seulement sans aucun mal actuel, mais même sans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer au mal, & que s'y étant déterminé, il est

seul coupable du crime & du mal moral qui s'est introduit dans l'Univers, on ne sera guères plus avancé ; car Dieu avoit prévu que l'homme pécheroit, & se serviroit mal de son franc-arbitre, puisqu'on ne peut nier que tout ne soit présent & connu à la Divinité. Or, si Dieu avoit prévu le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un Principe souverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler sa créature de malheurs ; car cela blesse les idées de l'ordre. Et quand même il seroit possible que Dieu n'eût pas prévu la chute du pécheur, il l'avoit au moins jugé possible, & il devoit par les mêmes raisons en empêcher les funestes suites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne seroit point infinie, si l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la sienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre souverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il fait qu'ils feront un usage qui leur sera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faisant & mauvais d'accorder des dons

donc aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuisibles, ou inutiles. Si un Souverain faisoit distribuer à tous ses soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui sauroient s'en servir d'une certaine manière, & qu'il n'apprit ce secret qu'à quelques-uns, & laissât périr tous les autres, n'auroit-on pas sujet de se récrier sur son injustice, & de le taxer de cruauté ? En vain, voudroit-on soutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la justice de l'Infini : il est vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite : mais cependant celles que nous avons de la justice, ne sont vraies, qu'autant qu'elles approchent de la justice de Dieu ; car une chose n'est bonne ou mauvaise, qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raison & ma lumière naturelle, qui ne sauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir justement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on fait devoir être malheureuses, lorsqu'on peut l'éviter par sa seule volonté. Ainsi, l'hom-

me malheureux ne peut être émané d'un Principe souverainement bon.

LES Athées Chinois fondent leurs opinions sur ces dernières objections, & c'est ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui sont assez aveuglés & assez malheureux pour nier l'existence de Dieu. *Les Athées de la Chine*, dit un Missionnaire, ne sont pas plus traitables sur le chapitre de la Providence, que sur celui de la Création. Quand on leur enseigne que Dieu qui a créé l'Univers de rien, le gouverne par des loix générales, très dignes de sa sagesse infinie, & auxquelles toutes les créatures se conforment avec une régularité admirable, ils disent que ce sont-là de grands mots, auxquels ils n'attachent aucune idée, & qui n'éclairent point du tout leur esprit.

Par les mots de loix, repliquent-ils, nous entendons un ordre établi par un Législateur, qui a le pouvoir d'ordonner à des créatures capables d'exécuter ses loix, & par conséquent capables de les connoître & de les entendre. Or, peut-on dire, sans une absurdité manifeste, qu'un fœtus, qu'une plante, que les bêtes

ont

ont une connoissance parfaite de ces loix, & qu'elles s'y conforment régulièrement en vertu de cette connoissance? Mais s'ils ne les connoissent pas, comment peuvent-ils les exécuter? Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que pour se conformer à une loi, il faut la connoître, la comprendre, & que la connoissance & la perception d'une loi ne peut se faire que par le moien de l'intelligence & de l'entendement? Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix générales, voilà qui est bien; mais pour qui sont-elles faites? Est-ce pour des êtres capables de les connoître & de les entendre, ou pour des êtres incapables d'intelligence & de connoissance?

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres capables de les connoître, il s'ensuit que les animaux, que les plantes, & généralement tous les corps qui agissent conformément à ces loix générales, les connoissent, & par conséquent qu'ils ont de l'intelligence; ce qui est absurde.

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous sifflera, & on vous dé-

mandera comment un être peut exécuter un plan dont il n'a aucune idée, & dont vous convenez qu'il ne peut avoir aucune connoissance, puisqu'il est sans intelligence & sans entendement ?

En un mot, insistent-ils, quelque parti que vous preniez, en supposant que des loix générales régulent & disposent de tout ce qui arrive dans le Monde, il faut que vous conveniez que les plantes, que les animaux, que les corps ont une connoissance parfaite de ces loix, ou bien qu'ils les exécutent sans les connoître; ce qui est également absurde: car nous n'avons pas d'idées qui nous fassent comprendre comment un être, dépourvu d'intelligence, peut connoître des loix établies par une cause intelligente, ni comment un être créé peut exécuter ces mêmes loix avec la dernière régularité, sans les connoître.

VOILA', Madame, les principales raisons qui jettent Spinoza dans l'erreur. Ne pouvant accorder les malheurs de la créature avec les perfections du Créateur, il donna dans l'Athéisme, & forma son monstrueux systême sur celui de l'ame du Monde, auquel il donna une nouvelle forme, quoiqu'au
fond

fond ce fût le même. C'est un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les mystères que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils se perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui est au-dessus de nos connoissances (*). Il est plus sûr & plus sage, dit un illustre Ancien, qui n'étoit éclairé que des simples lumières de sa raison, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir (†).

(*) Quant à la liberté des opinions Philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'étendre, & où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles esprits. MONTAGNE, *Essais, Livr. II. pag. 189.*

(†) *Sanctius est ac reverentius de actis Deorum credere, quam scire.* TACITUS de *Moribus Germanorum.*



§. VI.

REFUTATION DU DOGME DE
L'AME DU MONDE, ET DU
SYSTEME DE SPINOSA.

IL n'est rien de si aisé que de sapper les fondemens du systéme de Spinoza. Si l'éclaircissement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur est au-dessus de notre portée, les absurdités du dogme de l'ame du Monde sont sensibles aux plus foibles esprits; & j'ai peine à comprendre comment Spinoza, qui avoit réellement beaucoup de génie, n'avoit pas senti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laissé entraîner. Il n'admettoit dans l'Univers qu'une substance unique, qu'il appelloit Dieu. Or, il est impossible que cela soit; car tout ce qui est étendu a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties est composé. Quel horrible chaos ne s'ensuit-il pas de faire un Dieu composé de cent milles parties différentes? Pour excuser cette absurdité, Spinoza ne sauroit dire que l'étendue en général

ral est distincte de la substance de Dieu; car s'il le disoit, il enseigneroit que cette substance est en elle-même non-étendue. Elle n'eût donc jamais pû acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par la voie de création. Or, Spinoza ne croioit point que de rien on pût faire rien. La substance divine n'étant donc point distincte de l'étendue, elle devenoit sujette à être divisée en mille parties. On ne sauroit pousser plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non seulement c'est lui ôter la simplicité, mais c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la Matière étant le théâtre de toutes les corruptions & de tous les changemens.

PLUS on examine le système de Spinoza, & plus on le trouve rempli d'absurdités. Tous les êtres particuliers, dit-il, l'étendue corporelle, le soleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées sont des modifications

tions de la substance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entraînent après elle la nécessité de plusieurs substances.

Vous avez vû, Madame, dans les Réflexions sur la Logique qu'une chose modifiée est un sujet, ou une substance déterminée par son attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient, il faut donc que la substance se trouve par-tout où il y a des modalités; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles se multiplient, de sorte que par-tout où il y a cinq ou six modifications, il y a aussi cinq ou six substances. La preuve de cette vérité se sentira aisément, en considérant qu'il est aussi impossible qu'une substance aimante soit une substance haïssante, qu'il l'est qu'un cercle soit un triangle; car la haine est exclusivement éloignée de l'amour. En poussant ce raisonnement plus loin, on prouve non seulement la nécessité de plusieurs substances différentes; mais

mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique, qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que la même substance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle ? Une hypothèse pareille allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure carrée & la circulaire.

EN considérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il est encore plus contraire à la raison. L'Etre souverain, l'Etre parfait, l'Etre nécessaire n'est plus ferme, n'est plus constant ; c'est le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la substance, & n'y ayant par conséquent qu'elle qui agisse, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme, on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon ;* car les modes, selon Spinoza, ne sont rien, & c'est la seule substance qui agit.

SAINTE Augustin a vivement réfuté le système de l'ame du Monde. Qui est
est

est celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & prennent leur source d'un dogme aussi affreux? La nature divine est foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir (*). Dieu devient sujet à tous les vices, il n'est aucune de ses parties qui ne soit souillée de quelques-uns, & la luxure, l'iniquité, l'impiété sont le partage des attributs de la Divinité (†).

Ro-

(*) *Quod si ita est, quis non videat quanta impietas & irreligiositas consequatur, ut quod calcaverit quisque partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur? Nolo omnia dicere quæ possunt occurrere cogitantibus; dici autem sine verecundia non possunt. AUGUSTINUS, de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XII. pag. 431.*

(†) *Non video quidem si totus Mundus est Deus, quomodo bestias ab ejus partibus separarent? Sed oblucri quid opus est? De ipsa rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat? Jam vero partes Dei fieri lascivas, iniquas, impias atque omnino damnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus insaniat?*

ROBERT Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'esprit, soutient aussi l'opinion de l'ame du Monde. Il croioit qu'elle étoit composée d'une matière très subtile & très active, qu'il disoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la composition du Monde: mais il enveloppoit son erreur de tant de distinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement plusieurs causes & plusieurs effets. *La lumière & les ténèbres, disoit-il, sont les deux premiers principes des choses: de leur mélange résulte l'unité radicale, de laquelle dépendent ensuite tous les êtres. Mais dans le fond il ne distinguait point, ni la lumière, ni les ténèbres; il ne trouvoit ces deux principes, qu'entant qu'il considéroit le même objet tantôt d'une manière, & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement séparés; mais notre esprit pouvoit les considérer sans relation aux choses créées: ainsi, les ténèbres même*

&

niat? Postremo, quid irascitur eis a quibus non colitur, cum a suis partibus non colatur?
 AUGUSTINUS, de Civit. Dei, Lib. IV.
 Cap. XIII. pag. 433.

Et la Matière étoient un principe incréé. S'il parloit d'un tems qui eût précédé la Création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de Nature (*). Le fameux Gassendi a développé l'erreur de ce Philosophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante & victorieuse (†). Et ce qu'il y a de particulier, c'est que lui-même avoit assez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force par-

(*) BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Comètes, Tom. I. pag. 349.

(†) *Cum dico ante Creationem, cave intelligas illud tempus quo nos vulgo cogitamus & asserimus Deum solum extitisse antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius statum rationis seu abstractionis mentalis (eo modo quo solent in scholis Universalia fingere), quatenus videlicet consideramus tam lucem quam tenebras absolute secundum se & sine determinatione ad res singulares, a quibus tamen seclusa hac cogitationis præcisione, nullo modo sejunctæ sunt. Lux igitur, hoc modo spectata, increata dicitur, ac tenebræ etiam increatæ, quod hac ratione ad nullam rem creatam, seu e se ipsis, ut partibus, constitutam, pertineant. GASSENDUS, in Examine Philosophiæ Roberti Fluddi, pag. 217. Tom. III. Operum.*

§. VII.

DE LA CRÉATION
DU MONDE.

VOUS voiez, Madame, que les anciens Philosophes, ignorant le mystère de la Création de l'Univers, ont

qui composent la machine du Monde, ont chacun leur ame à leur manière, prenant à peu près l'ame à la manière de Démocrite, d'Hippocrate & d'Aristote; mais qu'il n'y a presque rien en particulier qui ne soit animé, comme les pierres précieuses, l'aiman, les plantes & les semences, & qui n'ait son ame à sa manière, par le moyen de laquelle il connoît, pour ainsi dire, & fait ce qui lui est propre, & qui fait pour sa conservation, ou fait ce qui lui est nuisible, & qui va à sa destruction: afin, dis-je, que lorsque l'on verra en plusieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Mr. Gassendi a pour cette sorte d'animation, par le moyen de laquelle il se tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pythagoriciens & autres semblables, ou dans celle de Flud, puisqu'il réfute l'une & l'autre comme très
ridi-

ont été partagés dans leurs sentimens, & que nous ferions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la Révélation ne déterminoit notre croiance. Elle est même contraire à l'opinion la plus probable, & si nous pensons que le Monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la Foi seule qui nous y contraint, & qui tient notre esprit captif, prêt à se révolter

con-

ridicules, & indignes d'un Philosophe de bon sens. BERNIER, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 117.*

Hippocrate sembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui est répandue par tout le Monde. Ce système approchoit de celui de Spinoza; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre chose que le calidum innatum, ou la chaleur naturelle. Je crois que le passage qui suit prouve mon sentiment. Δοκέει δὲ μοι ὁ καλούμεν θερμὸν, ἀθανατὸν τε εἶναι καὶ νοεῖν πάντα καὶ ὄζειν, καὶ ἀκρῆν, καὶ εἰδέναι πάντα, καὶ τὰ ὄντα καὶ τὰ μέλλοντα ἴσασθαι. Quod calidum vocamus id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, scireque omnia, tum presentia, tum futura. HIPPOCRATES de Carn. pag. 249.

contre des idées qui lui paroissent faufes, lorsqu'il veut les examiner.

COMMENT donc les anciens Philosophes se feroient-ils accordés sur la Création du Monde, puisque malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne font point d'un sentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au sens littéral de la *Genese*, & soutiennent que Dieu employa six jours effectifs dans la construction du Monde. Les autres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il est, dans un seul instant, & que Moïse n'a fait la distinction de journées que pour s'accommoder à la foiblesse du Peuple Juif, qui, sortant de la Captivité d'Egypte, n'eût pû comprendre un mystère aussi grand & aussi surprenant, si l'on n'y eût observé quelque ordre. Il est facile, ajoutent ceux qui soutiennent cette opinion, de voir le dessein de Moïse; car après qu'il a énuméré séparément les choses qui furent créées en six jours divers, il les réduit ensuite toutes à une seule journée, ou plutôt à un seul instant fixe. *En ce jour-là, dit-il, Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe*

l'Herbe des Champs, &c. ()*. Ce sentiment a été embrassé & soutenu par de grands hommes, & même par un des plus illustres Peres de l'Eglise (†). Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une assez grande réputation, & habile dans la connoissance de la Loi Judaique, a traité de ridicule l'opinion qui admet la distinction des journées, qui n'est rapportée par Moïse que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération (‡).

LES Docteurs, qui veulent qu'on croie exactement la Création comme elle est marquée dans la *Genese*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choses qui sont déjà clairement expliquées; qu'il étoit aussi aisé au Peuple Juif de penser que Dieu avoit fait le Monde dans un instant, que dans six jours; que

(*) *Genes. Chap. I.*

(†) AUGUST. de *Civit. Dei. Lib. II. Cap. VI.*

(‡) PHILO Judæus, *Allegoriar. Lib. I.*

que lorsqu'on avoit assez de soumission pour croire que de rien on pût faire quelque chose, on n'en manquoit pas pour le tems que demandoit cette génération, & que les Juifs, aiant déjà une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impossible à sa puissance, dont ils avoient vû des effets surprenans dans la submersion de l'armée de Pharaon.

CETTE dispute ne faisant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embrasser le sentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant je crois qu'à examiner avec un esprit Philosophique ces différentes opinions, celle de la Création dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du tems & de la matière pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que *la Lumière se fasse, & la Lumière est faite : Fiat Lux, & Lux facta est.* C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée que paroît la puissance du Créateur. D'ailleurs, Moïse dit que le soleil ne fut

fut fait que le quatrième jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction de jours, avant même que le jour fût; car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil? A ces raisons un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu; diroit-il, eût créé le Monde pièce à pièce, & dans des intervalles différens & séparés, cette opération divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut: car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la Nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, ne pouvant y avoir de Vuide dans la Nature.*

C'EST-là ce que nous examinerons dans la suite; & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déjà parcourues.

§. VIII.

DES PREMIERS PRINCIPES
DES CHOSSES.

TOUS les Philosophes ont pensé différemment sur les premiers principes, ou les premières parties actives de la Matière; ou, si l'on veut, sur la première Matière des choses. Cette question a été très agitée, & fort peu éclaircie.

HE'RACLITE (*), & Hippias (†)
ont

(*) Καὶ τὰ ἐπὶ μέροςσ δὲ αὐτῶ ᾧδὲ ἔχει τῶν δογμάτων. Πῦρ εἶναι στοιχείον, καὶ πυρὸς ἀραιώσῃ τὰ πάντα ἀραιώσῃ καὶ πυκνώσῃ τὰ γίνόμενα.

Jam vero per partes digesta sic se habent ejus decreta. Ignem Elementum esse dicit, ignisque vicissitudine, tum raritate, tum densitate constare, quæ fiunt omnia. DIOG. LAERT. de Vit. clarorum Philosophorum, Lib. IX. Segm. 8.

(†) Ἰππασος, Μεταποντῖνος) *Alii Crotoniatem faciunt. JAMBlichus de Vita Pythagoræ, cap. 18. τὸν δὲ Ἰππασον, οἱ μὲν, Κροτωνιάτη φασίν. οἱ δὲ, Μεταποντῖνον. Ignem pro Deo coluit. ÆGID. MENAGII in Laert. Observationes, Segm. 80, Lib. VIII.*

ont cru que le feu étoit le seul principe de toutes les choses naturelles; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la suite les embraser & les détruire.

ANAXIMENE (*), & Diogene (†) Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa souplesse & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes de formes.

THALES Milésien vouloit (‡) que
tout

(*) Οὗτος ἀρχὴν αἶρα εἶπε, καὶ τὸ ἀπειρον. κινεῖται δὲ τὰ ἀστρα εὐχ' ὑπὲρ γῆν, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri sidera, non supra terram, sed circa terram. DIOG. LAERT. de Vit. Philos. Lib. II. Segm. 3.

(†) Στοιχεῖόν εἶναι τὸν αἶρα κόσμους ἀπείρους καὶ κενὸν ἀπειρον. τὸν τε αἶρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννητικὸν εἶναι τῶν κοσμων.

Elementum esse aërem; mundos infinitos; & inane infinitum: densumque aërem ac rareficientem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non sit fieri, neque in id quod non sit corrupti. Id. ibid.

(‡) Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδαρ ὑπεστήσατο. *Principium omnium aquam esse dixit. Id. Lib. I. Segm. 27.*

tout dût son origine à l'eau, parce que sans l'humide, qui lie & entretient toutes les choses animées, elles meurent & se dissolvent.

HE'SIODE dit (*) que la terre, sortie

(*) Ἦτοι μὲν πρῶτιςα Χάος γένητ', αὐτὰρ ἔπειτα
 Γαῖ ἑρῦσερνος, παντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
 Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφότηος Ὀλύμπου
 Τάρταρά τ' ἠερόεντα μυχῶ χθονὸς ἑρυσοδείης.
 Ἦδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι,
 Λυσιμελής, πάντων τε θεῶν πάντων τ' αἰθρώπων
 Δάμοναται ἐν σήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βελήν.
 Ἐκ Χάος δ' Ἐρεβός τε, μέλαινα τε Νήξ ἰγένε-
 τοντο.
 Νυκτὸς δ' αὐτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἠμέρη ἐξεγενοντο.
 Οὐς τέκε κοσσαμειύη, Ἐρέβει φιλότῃ μινυῖζα
 Γαῖα δέ τει πρῶτον μὲν ἰγγείνατο ἴσον ἑαυτῇ
 Οὐρανὸν ἀσερόεν θ', ἵνα μιν παρὶ πάντα κλυ-
 λύπῃσι,
 Ὀφρ' εἴη μακάρεσσι θεοῖσιν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ.

*Primo omnium quidem Chaos fait, ac
 deinde*

*Tellus lato pectore prædita, omnium se-
 des tuta semper*

*Immortalium, qui tenent juga nivosa
 Olympi,*

*Tartaraque tenebricosa in recessu terra
 spaciose:*

Atque

tie du Chaos, est le principe de toutes choses. Il ajoute qu'elle est l'épouse du ciel, & il explique poétiquement ses productions, causées par les influences célestes.

DIOGENE (*) de Babilone, dans
un

*Atque Amor, qui pulcherrimus inter
immortales Deos,
Solveas curas, & omnium Deorum omni-
umque hominum
Domat in pectoribus animum, & pru-
dens consilium.
Ex Chaos vero Erebusque, nigraque
Nox editi sunt.
Ex nocte porro Ætherque & dies pro-
gnati sunt:
Quos peperit ubi concepisset, Erebo amo-
re mixta.
Tellus vero primum quidem genuit pa-
rem sibi
Cœlum stellis ornatum, ut ipsam totam
obteget,
Utque esset beatis Diis sedes tuta sem-
per.*

HÆSIODI Deorum Generat.
Vers. 118. & seq.

(*) Quem (Chrysippum) Diogenes Babylo-
nius conseqvens in eo Libro, qui inscribitur de
Minerva, partum Jovis artumque Virginis ad
Phy-

un Ouvrage, intitulé *Minerve*, & qui n'est point parvenu jusqu'à nous, ne raisonnoit guères plus conséquemment qu'Hésiode. Il prétendoit expliquer physiquement, & d'une manière qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naissance de cette Déesse.

EMPEDOCLE fut un des (*) premiers Philosophes qui distinguèrent les quatre Elemens, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puissances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *discord*. L'accord servoit à l'union & à la génération des choses, le discord à leur ruine & à leur destruction.

XENO-

Physiologiam traducens, dejungit a fabula.
CICER. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(*) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὰδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, αἶρα. Φιλίαν τε ἢ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi visa sunt ac placita. Elementa esse quatuor: ignem, aquam, terram, ærem: amicitiamque, qua copulentur, & discordiam, qua dissideant. DIOG. LAERT. Lib. VIII. Segm. 76.

XENOPHANES (*) & Melissus (†) croioient que tout ce qui étoit dans l'Univers n'étoit qu'une même chose infinie, & Parmenide (‡) une chose finie. Plusieurs Ecrivains, qui ont parlé du systême de ces deux premiers Philosophes, ont cru que le seul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais si cela étoit, Xénophanes & Melissus n'auroient établi aucuns pre-

(*) *Xenophanes unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque naturam usquam, & sempiternum conglobata figura.* CICER. *Quæst. Acad. IV.* 37.

(†) Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τὸ πᾶν ἀπείρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ἓν, ὅμοιον ἑαυτῷ, καὶ πλήρες.

Universum infinitum esse, & immutabile, atque immobile; & unum, sibi ipsi simile ac plenum. DIOG. LAERT. *Lib. IX. Segm. 24.*

(‡) Ce principe unique & fini étoit le soleil, s'il faut en croire Cicéron, & un habile Commentateur de Diogene Laërce. *Cicero in Lucullo, dit-il, solum ignem principium ab eo positum nominat. Parmenides, inquit ignem qui moveat terram, quæ ab eo formetur. Sed de principio efficiente tantummodo locutus est.* ALDOB. in *Vit. Parmenid.* DIOG. LAERT. *Lib. XI. Segm. 21.*

premiers principes des choses, parce qu'ils n'eussent parlé que de la première cause des causes, tant des choses naturelles, que des surnaturelles.

ANAXAGORAS (*) Clazoméniën disoit que toutes les choses étoient engendrées par de petites particules, ou de petits corpuscules tout semblables, qui, venant à se joindre & à se ramasser ensemble, produisoient toutes les choses.

ARCHE'LAÛS (†) Athénien a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faisoit ses différentes opérations, suivant qu'il étoit rare, atténué, épais, ou condensé.

ZΛ-

(*) *Anaxagoras inquit materiam infinitam, sed eas particulas similes inter se minutas; eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina.* CICER. in Quæst. Acad. Lib. II.

(†) Archélaüs, fils d'Apollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le feu, & l'autre est l'eau. PLUTARQ. des Opinions des Philosoph. Liv. I. Chap. 3. Je me sers de la traduction d'AMIOT.

ZARETA Chaldéen (*) soutenoit que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit le germe, ou plutôt l'ébauche du systême de Robert Flud, dont je vous ai déjà parlé.

OENOPIDES (†) admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hippias (‡) Régien le feu & l'eau, & Onomacrite (§) le feu, l'air, & l'eau.

PYTHAGORE prétendoit (***) que les principes des choses naturelles consistoient dans l'harmonie ou la convenance.

(*) Zareta Chaldéen a estimé que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. DU PLEIX, *Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. Livre II. Chap. I. pag. 44.*

(†) Id. *ibid.*

(‡) Id. *ibid.*

(§) Id. *ibid.*

(***) Ἀρχὴν μὲν τῶν ἀπάντων, ποικίλα. *Principium quidem omnium esse unitatem. DIOG. LAERT. in Vit. Pythag. Segm. 28.*

nance des nombres, dont il établissoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir compté jusqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

M O C H U S Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troïe, Leucippe, Démocrite, Epicure (*), Lucrece,

(*) Je placerai ici un passage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philosophes anciens sur les atômes, afin que dans la suite de cet Ouvrage on puisse juger plus aisément des corrections & des augmentations que les *Atômistes* modernes ont faites aux systêmes qu'ils ont suivis; je continuerai à me servir de la Traduction d'Amiot. „ Epicurus, fils de Neocles „ Athénien, suivant l'opinion de Démocritus, dit que les principes de toutes choses sont les Atômes, c'est-à-dire, corps „ indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans rien de vuide, non „ engendrez, immortels, éternels, incorruptibles, qu'on ne sauroit rompre, ni „ leur donner autre forme, ni autrement „ les alterer, & qu'ils ne sont perceptibles „ ni compréhensibles que par la raison, „ mais

„ mais qu'ils se meuvent en un infini &
„ & par un infini qui est le vuide, & que
„ ces corps sont en nombre infini ; & ont
„ ces trois qualitez , figure, grandeur ; &
„ poids. Democritus en mettoit deux ,
„ grandeur & figure : mais Epicurus y a-
„ jouta pour le troisième le poids. Car il
„ est , disoit-il, force que ces corps-là se
„ meuvent par la percussion du poids ; car au-
„ trement ne se mouveroient-ils pas : &
„ que les figures de tels corps étoient com-
„ préhensibles, & non pas infinis, pour ce
„ qu'ils ne sont ni de forme de hameçon,
„ ni de fourche, ni de annelets, d'autant
„ que telles figures sont fort fragiles : & les
„ Atômes sont tels, qu'ils ne peuvent être
„ ni rompus ni alterez, & ont certaines fi-
„ gures qui sont perceptibles non autrement
„ que par la raison, & s'appellent Atômes,
„ c'est-à-dire, indivisibles, non pour ce
„ qu'ils soient les plus petits, mais pour ce
„ qu'on ne les peut mespartir, d'autant
„ qu'ils sont impassibles & qu'ils n'ont rien
„ qui soit de vuide, tellement que qui dit
„ Atôme, il dit infragible, impassible,
„ n'ayant rien de vuide. Et qu'il y ait des
„ Atômes, il est tout apparent, parce qu'il
„ y a des Elemens éternels des corps vuides,
„ & l'unité., PLUTARQUE, des Opinions
Philosophiques, *Chap. III.*

di, crurent que les atômes, qui sont
des

Ceux qui ne connoissent que médiocrement les Philosophes anciens, me sauront bon gré de placer ici un passage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des sentimens de Pythagore sur les principes des choses. Je me servirai de la Traduction d'Amiot, je ne puis rien donner de meilleur, ni de plus fidèle à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

„ Pythagoras, fils de Mnesarchus, natif
 „ de l'Isle de Samos, le premier qui a donné
 „ le nom à la Philosophie, a tenu que
 „ les principes des choses étoient les nombres,
 „ & les symmetries, c'est-à-dire, convenances
 „ & proportions qu'ils ont entre eux, lesquelles
 „ il appelle autrement harmonies: & puis les composez
 „ de ces deux Elemens qu'on dit Géométriques.
 „ Derechef il met encore entre les principes,
 „ l'un & le deux indéfini: & tend l'un de ces
 „ principes à la cause efficiente & spécifique,
 „ qui est l'entendement, c'est assavoir Dieu:
 „ l'autre à la cause passive & matérielle,
 „ qui est ce Monde visible. D'avantage il
 „ estimoit que dix étoit toute la nature du
 „ nombre, pour ce que les Grecs & les Barbares
 „ tous comptent jusques à dix, puis quand ils
 „ sont arrivés jusqu'à la dizaine, ils retournent
 „ derechef à l'u-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 371
des petits corpuscules, indivisibles pour
leur

„ l'unité. Et ouïre disoit encore, que toute
„ la puissance de dix consiste en quatre,
„ c'est-à-dire, au nombre quaternaire, & la
„ cause pourquoi, c'est que si l'on recom-
„ mence à l'un, & que selon l'ordre des nom-
„ bres on les ajouste jusques au quatre, on
„ fera le nombre de dix, & si on surpasse
„ le quaternaire, aussi surpassera-t-on la di-
„ zaine: comme si on met un & deux en-
„ semble, ce sont trois, & trois avec font six,
„ & quatre après ce sont dix, de sorte que
„ tout le nombre, à le prendre d'un à un,
„ gist en dix, & sa force & puissance en qua-
„ tre. Et pourtant les Pythagoriens souloient
„ jurer, comme par le plus grand serment
„ qu'ils eussent sù faire, par le quaternaire.
„ *Par le saint Quatre, éternelle nature*
„ *Donnant à l'ame humaine, je te jure:*
„ Et notre ame, dit-il, est composée de nom-
„ bre quaternaire, car il y a l'entendement,
„ science, opinion & sentiment, dont pro-
„ cede toute science & tout art, & dont
„ nous mêmes sommes appellés raisonnables.
„ Car l'entendement est l'unité, pour ce
„ qu'il ne connoît & n'entend que par un,
„ comme y aiant plusieurs hommes, les
„ particuliers un à un sont incompréhensi-
„ bles par sentiment, attendu qu'ils sont in-
„ finis, mais nous comprenons en pensée,
„ cela

leur dureté, & invisibles par leur extrême

„ cela seul homme, & en entendons un seulement, auquel nul n'est semblable, car
 „ les particuliers qui les considereroit à part, font infinis, ainsi toutes especes & tous
 „ genres font en unité : & pourtant quand on demande de chaque particulier que
 „ c'est, nous en rendons une telle definition en général, c'est un animal raisonnable,
 „ apte à discourir par raison : ou bien, animal apte à hennir. Voilà pourquoi l'entendement est unité, par laquelle nous entendons cela. Mais le deux & nombre binaire, indefini, est à bon droit science, car toute démonstration & toute probation est une sorte de science : & d'avantage toute maniere de syllogisme ou ratiocination, collige & infere une conclusion qui étoit douteuse, de quelques propositions confessées, par où elle demontre facilement une autre chose, dont la comprehension est science : par ainsi appert-il que science vraisemblablement est le nombre binaire. Mais opinion à bonne raison se peut dire le nombre ternaire de la comprehension, pour ce que l'opinion est de plusieurs. Or le ternaire est nombre de multitude, comme quand le Poëte dit, ô Grecs heureux trois fois. C'est pourquoi Pythagoras ne faisoit point estimation
 „ me

trême petiteſſe, étoient les parties actives de la Matière, & ſes premiers ouvriers.

ZÉNON (*) & Chryſippe diſoient que

„ me du trois, la ſecte duquel a été ap-
 „ pellée Italique, pour autant que Pythago-
 „ ras ne pouvant ſupporter la tyrannique
 „ domination de Policrates, ſe partit de
 „ Samos, qui étoit ſon pais, & ſ'en alla
 „ tenir ſon Ecole en Italie. PLUTARQUE,
 des Opinions Philoſophiques, *Chap. III.*
Liv. I. de la Traduction D'AMIOU.

(*) Οὐσίαν δὲ φασι τῶν ὄντων ἀπάντων τὴν πρῶ-
 τὴν ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσι-
 κῶν, καὶ Ζήνων. ὕλη δὲ ἐστὶν ἐξ ἧς ὀτιδηποτοῦν γίνε-
 ται. κλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἢτε τῶν
 πάντων, καὶ ἢ τῶν ἐπὶ μέρους. ἢ μὲν οὖν τῶν ὅλων,
 οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.

*Porro rerum omnium substantiam, primam
 materiam dicunt, ut & Chrysippus in primo
 Rerum Naturalium, & Zeno. Est autem
 materia ex qua quidvis fit. Appellaturque
 dupliciter, substantia & materia, cum uni-
 versorum, tum singulorum. Et universorum
 quidem materia neque major, neque minor effi-
 citur: singulorum autem, & major, & minor.*
 DIOGEN. LAERT. *Lib. VII. Segm. 150.*

Cicéron explique parfaitement le système des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il fait dire à l'Epicurien Velleius que

que Dieu & la Matière étoient les vrais prin-

Zénon, Chryssippe, & tous ceux de leur Secte croioient qu'il y avoit un esprit répandu dans toute la Matière qui la vivifioit, & que de même que les astres, les hommes, les animaux étoient de simples modifications de la Matière, de même aussi les âmes étoient des modifications de l'âme universelle de cette Matière générale. Rien n'est plus ressemblant au Spinosisme. Zénon, dit Cicéron, veut que Dieu soit l'éther, comme si un être insensible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût n'entendre ni nos prières, ni nos vœux, ni nos souhaits. Dans un autre endroit le même Zénon dit qu'une espèce d'intelligence, répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une manière divine. Il veut aussi que ce soit la même chose des astres, des années, des mois, des saisons; & lorsqu'il explique la Théogonie d'Hésiode, il renverse & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Vesta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce sont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs. Zeno æthera Deum dicit, si intelligi potest nihil sentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, neque in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam,

DU BON-SENS , *Réflex. III.* 375
principes de la Nature. Ce systême
étoit

dam , per omnem naturam rerum pertinentem , vi divina esse affectam putat. Idem astris , hoc idem tribuit , tum annis , mensibus , annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Hesiodi interpretatur , tollit omnino præceptas insitasque cognitiones Deorum , neque enim Jovem , neque Vestam , neque quemquam , qui ita appellatur , in Deorum habet numero ; sed rebus inanimis atque mutis , per quandam significacionem , hæc docet tributa nomina. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XIV.*

Ce que dit Ciceron , en parlant des opinions de Chryssippe , montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le systême des Stoiciens , & celui de Spinoza. *Chryssippe* , fait-il dire à Velleius , assure que la Divinité consiste dans la raison , dans l'intelligence , dans l'ame de toute la Nature. Dieu , selon lui , c'est le Monde & l'esprit dont il est vivifié ; c'est cette partie supérieure qui forme son ame , son intelligence ; c'est le principe qui agit sur tous les êtres , qui les conserve tous ; c'est le destin , c'est le feu , c'est l'éther , ce sont aussi les autres Elemens dont il est le principe ; c'est le soleil , la lune , les astres ; enfin c'est tout l'Univers. *Chrisippus . . .* ait vim divinam in ratione esse positam , & universæ naturæ animo , atque

étoit celui de Spinoza, mal développé, & couvert par de belles expressions.

SOCRATE & Platon admirent trois principes (*), Dieu, l'Idée, & la Matière.

mente : ipsumque Mundum Deum dicit esse, & ejus animi fusionem universam : tum ejus ipsius principatum, qui in mente & ratione versetur, communemque rerum naturam, universa atque omnia continentem, tum fatalem vim, & necessitatem rerum futuram : ignem præterea, & eum quem antea dixi æthera tum ea, quæ natura fluere atque manarent, ut & aquam, & terram, & aëra, solem, lunam, sidera, universitatem rerum quæ omnia continentur. CICER. de Nat. Deor. Lib. I. Cap. XV.

(*) Socrates, fils de Sophroniscus Athénien, & Plato, fils d'Ariston Athénien aussi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque chose que ce soit, sont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la Matière & l'Idée. Dieu est l'entendement universel : la Matière, le premier sujet supposé à la génération & corruption : l'Idée, une substance incorporelle, étant en la pensée & entendement de Dieu : & Dieu, l'entendement du Monde. PLUTARQUE, des Opinions Philosophiques. Chap. III.

tière. Par l'idée, ils entendoient une certaine essence incorporelle, qui étoit l'Entendement de Dieu lui-même, par le moien duquel il produisoit toutes choses. Ce systême est très obscur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entièrement, on n'en a pû venir à bout (*). Car, qu'est-ce que cette
Idée,

(*) Le premier est le Dieu suprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéissance, d'autant qu'il est leur Père & leur Créateur. Le second est le Dieu visible, le Ministre du Dieu invisible, & le Créateur du Monde. Le troisième se nomme *le Monde*, ou *l'Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au second, qu'il nomme aussi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raison*, il concevoit deux sortes de Verbes, l'un qui a résidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans son sein toutes sortes de vertus, faisant tout avec sagesse, avec bonté, avec puissance; car étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe, qui est le Verbe externe & proferé, n'est autre chose, selon lui, que cette substance que Dieu poussa hors de son sein, ou qu'il engendra

Idée, ou cet entendement divin, distinct de la Divinité, que Platon appelle le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême ? Quoique les premiers Peres de l'Eglise eussent adopté la plupart des sentimens de ce Philosophe sur l'Être éternel, comme orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du système de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme (*).

ARIS-

pour en former l'Univers. C'est dans cette vue que Mercure Trismegiste a dit que le Monde est consubstantiel à Dieu. SOUVERAIN, Platonisme dévoilé, pag. 82. *Ce système est aussi confus & embrouillé que le Talmud. Il est même un peu dans le goût de certains Chapitres de l'Alcoran, qui sont presque aussi inintelligibles. On peut consulter BAYLE, dans le premier Tomè de la Continuation de ses Pensées diverses, qui rapporte aussi ce même passage.*

(*) Avez-vous jamais rien lû de plus monstrueux ? Ne voilà-t-il pas le Monde formé

ARISTOTE (*) établit trois premiers principes , la Matière, la Forme, & la Privation. Son opinion a été suivie pendant long-tems , & même jusques à nos jours, avec autant de soumission qu'on en avoit pour la Révélation. Tout homme qui auroit ôsé contredire au moindre sentiment de ce Philosophe, eût passé pour un ignorant, ou un

formé d'une substance que Dieu poussa hors de son sein? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux? Et ne faut-il pas le diviser en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées? N'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les monstruosités de l'ame du Monde? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les Écrits des Poëtes? Les Dieux, auteurs de tous les péchés des hommes? Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire? BAYLE, *Continuation des Pensées diverses, Tom. I. pag. 346.*

(*) Aristote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matière, & la privation: pour Elemens, quatre: & pour le cinquième, le corps céleste étant immuable. PLUTARQUE, *des Opinions Philosophiques, Chap. III. Liv. I.*

un novateur. Cependant bien des gens de bon sens sentoient & comprenoient que les premiers principes d'Aristote étoient aussi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t-il de plus absurde que de faire entrer le néant pour principe des choses naturelles, & qu'est-ce que la *privation*, prise comme Aristote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* (*), enfin le *néant*? Michel de Mon-

(*) Il est bon de remarquer en passant que quoique les Commentateurs de Conimbre distinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'est qu'un être de raison; c'est ce qu'on doit conclure de leurs discours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam sibi oppositam a subjecto; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant naturam entis rationis. Quod attinet ad discrimen inter privationem, & negationem, fatemur illud non esse absolute, & simpliciter essentielle propter rationem in argumento propositam; sed solum aliquando. Id vero ut explicetur, advertendum est privationem, ex eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, necessario concipi

Montagne, qui, n'en déplaise aux Scholastiques, avoit autant de justesse & de génie que ce Philosophe, fit l'horoscope de ses principes dans un tems, où chacun étoit très persuadé de leur vérité. *Avant, dit-il, que les principes qu'Aristote a introduits, fussent en crédit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilège particulier, que le cours de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la possession de notre créance? Ils*

ne

cipi ad modum formæ in subjecto, cui talis potentia inest. At negatio, quia solum dicit carentiam formæ, concipi potest, vel in subjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel spatium imaginarium. Et quoniam existere per se, & in alio, sunt modi diversi in ipsa essendi ratione, idcirco dicimus privationem & negationem habere essentielle discrimen, quando sic opponuntur, idque satis esse ut constituent membra distincta. Commentarii Collegii Conimbricensis, &c. Part. prima in Præfat. Porpbir. Quæst. VI. Artic. II. pag. 77.

ne sont pas plus exempts du Boute-hors qu'étoient nos Anciens (*).

CE que disoit Montagne est arrivé. Gassendi a renouvelé (†) le systême des atômes d'Epicure, & Descartes a inventé la Matière subtile. Ces deux opi-

(*) Montagne, Essais, Livr. II. pag. 541.

(†) *Rursus itaque notum est corporum, alia esse concretiones, seu majus, concreta, compositave corpora, alia ex quibus concretiones, compositave corpora fiunt. Hæc autem, si prima simpliciaque sint, prima rerum materia sunt. Dicunturque Principia, & a recentioribus etiam Elementa. Hujusmodi autem Principia, seu omnium prima, simplicia, incomposita corpora (sive malis, corpuscula) esse debent & insectilia, nullave vi resolubilia: & hac ratione immutabilia, sive in seipsis mutationis omnis expertia. Nimirum, si futurum est, ut in concretionum dissolutionibus omnia in nihilum non intereant; seu consistat perseveretque plena quædam, seu vacui expertis, solidaque adeo natura, quippe quæ talis cum fuerit, non habeat qua parte, aut quo modo fissuram admittat, sicque dissolvatur. Syntagma Philosoph. Epicur. P. GASSEND. part. 2. Cap. IV. pag. 39. Edit. in 12.*

opinions, qui paroissent très éloignées à cause du Vuide qu'admet Gassendi, & que Descartes nie, ont pourtant quelque affinité ensemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choses consistent dans des corpuscules extrêmement déliés. En supposant donc que ces petits corps sont les parties actives de la Matière, les premiers ouvriers dont elle se sert, & les principes des choses, je vais examiner s'ils peuvent se mouvoir sans le Vuide, ou s'il est nécessaire absolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

DE L'ESPACE ET DU VUIDE.

LES Philosophes qui soutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette un espace immatériel (*) *infiniment*

(*) *Jam universum ex inani & corpore constans infinitum est. Id enim quod finitum est extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, seu ex intervallo extra assumpto cerni potest. At*
uni-

niment étendu de toutes parts en largeur, longueur, & profondeur, comme une table d'attente des productions que Dieu peut tirer de sa toute-puissance. Ils distinguent donc deux sortes d'étendue, ou d'extension: l'une corporelle & matérielle, impénétrable, commune à tous les corps; l'autre incorporelle & pénétrable; qui sert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent à cause de cela, espace local. Et pour définir plus clairement ces deux différentes étendues, la corporelle consiste, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur, d'une liqueur contenue dans un vase, ou de l'air qui le remplit; & l'incorporelle, dans l'é-

*universus ex alio quopiam extrinsecus non
cernitur: quippe cum nihil sit intervalli, seu
spatii quod intra se ipsum non contineat,
alioquin enim universum nisi universum spa-
tium contineret, non foret, quare neque ha-
bet extremum. Quod porro non habet extre-
mum, id neque finem habet; quod vero fi-
nem non habet, id non finitum sane, sed in-
finitum est. Syntagma Philosophiæ Epicuri,
PET. GASSEND. part. 2. Cap. II. pag. 91.
Edit. in quarto.*

l'étendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase, si l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, en sorte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des deux étendues différentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des espaces immenses, vuides de tous corps, au-delà des bornes du Monde. Supposons, disent-ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire, si l'on ne suppose pas le corps infini, ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité, puisqu'il y auroit plusieurs Infinis) supposons donc que cet homme étende son bras. S'il le peut faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps: & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace; ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire (*). Il faut donc qu'il

(*) *Præterea si jam finitum constituatur
Omne quod est spatium, si quis procur-
rat ad oras*



qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou plutôt est elle-même l'espace, il faut donc qu'elle soit infinie dans son étendue, & Dieu se trouve dans l'impossibilité de pou-

*Ultimus extremas, jaciatque volatile
telum*

*Invalidis utrum contortum viribus ire
Quo fuerit missum, mavis, longeque
volare,*

*An prohibere aliquid censes, obstare-
que posse?*

*Alterutrum fatearis enim, sumasque
necesse est. . .*

*Ast sive est aliquid quod prohibeat, offi-
ciatque*

*Quominus quo missum si veniat, finique
locet se,*

*Sive foras fertur, non est ea fini pro-
fecto.*

*Hoc pacto sequar, atque oris ubicum-
que locaris*

*Extremas, quæram quid telo deni-
que fiat?*

*Fiet, uti, nunquam possit consistere
finis.*

LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 970. & seqq.

pouvoir créer & annihiler la moindre partie de cette substance; & cet Etre puissant, qui de rien a fait tout le Monde, a donné lui-même si fort sa puissance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartésien si Dieu ne pourroit point ôter l'air qui se trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne succédât à sa place, & faire que ces quatre murailles ne se brisassent point & restassent à leur place? Il répond que cela ne se peut, & que dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles se toucheroient mutuellement. Si vous demandez, dit Descartes, ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui est dans un vase, sans qu'il permit qu'il en entrât un autre, nous répondrons que les côtés de ce vase se trouveroient si proches, qu'ils se toucheroient immédiatement; car il faut que deux corps s'entre-touchent lorsqu'il n'y a rien entre eux deux, parce qu'il y auroit contradiction que ces deux corps fussent éloignés, c'est-à-dire qu'il y eût de la distance

distance de l'un à l'autre, & que néanmoins cette distance ne fût rien: car la distance est une propriété de l'étendue, qui ne sauroit subsister sans quelque chose d'étendu ().*

AVANT d'aller plus loin, & pour vous développer plus aisément les deux différentes opinions des Gassendistes & des Cartésiens sur l'Espace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matière.

(*) Descartes, Principes de Philosophie, II. Part. pag. 89.



§. X.

DE L'ESSENCE DE LA
MATIÈRE.

NOUS saurons, dit Descartes, que la nature de la Matière, ou du corps pris en général, ne consiste point en ce qu'il est une chose dure, ou pesante, ou colorée, ou qui touche nos sens de quelque autre façon ; mais seulement en ce qu'il est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur (*).

PRENEZ garde, Madame, que selon ce Philosophe, par-tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la Matière : ainsi, vous ne devez plus être surprise qu'il soutienne qu'un vase ne sauroit rester vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puisque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit Matière. Or, Dieu ne sauroit chan-
ger

(*) Descartes, Principes de Philosophie, II. Part. pag. 73.

ger l'essence des choses, il ne sauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne sauroit donc faire que l'étendue ne fût pas Matière, puisque l'étendue en est l'essence & la principale qualité qui la constitue. Ainsi, Madame, selon Descartes, par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & il ne sauroit par conséquent y avoir aucun espace, vuide de corps.

GASSENDI définit autrement l'essence de la Matière, il la fait consister dans la solidité. *Puisque nous concevons, dit-il, que deux parties ne demeurent étendues, sans se pénétrer & sans se confondre, en un seul & même lieu, que parce qu'elles se résistent l'une à l'autre, & qu'elles ne se résistent que parce qu'elles sont solides, dures & massives, je conclus qu'on doit faire consister l'essence de la Matière dans la solidité.* Or, Gassendi n'accorde cette dureté & cette solidité qu'aux principes matériels qui composent les corps que nous voyons, qui nous paroissent plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés en-
tre

tre les atômes, ou parties solides dont ils sont composés.

Vous voyez à présent, Madame, qu'une partie des raisons pour ou contre l'existence du Vuide, prennent leur source de la définition de l'essence de la Matière. Car si l'extension est l'essence des corps matériels, il est certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puisque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matière. Que si au contraire, l'impenétrabilité & la dureté que suppose Gassendi, forment l'essence des corps, le Vuide devient très aisé à concevoir.



§. XI.

DES RAISONS QU'ONT LES
CARTESIENS POUR N'ADMET-
TRE QUE L'ÉTENDUE CORPO-
RELLE, ET POUR NIER QU'IL
Y AIT DU VUIDE DANS LA
NATURE.

LES Philosophes appellent l'essence
du corps ce qui fait que le corps
est, ou n'est pas. Pour trouver cette
essence, en formant des idées abstrai-
tes, ils ont examiné lesquelles ils pour-
roient rejeter, sans cesser cependant
d'avoir l'idée du corps. Descartes &
ses disciples ont cru qu'ils pouvoient le
concevoir sans aucune propriété que la
seule étendue, qui par conséquent fai-
soit son essence. *Si nous examinons
quelque corps que ce soit, dit ce Philoso-
phe, nous pouvons penser qu'il n'a en soi
aucune de ces qualités, & cependant
nous connoissons clairement & distincte-
ment qu'il a tout ce qui le fait corps,
pourvu qu'il ait de l'extension en lon-
gueur, largeur & profondeur; d'où il*
suit

fuit aussi que pour être, il n'a besoin d'elles en aucune façon, & que sa nature consiste en cela seul qu'il est une substance, & qu'il a de l'extension.

Si la solidité & la dureté, ainsi que l'assûre Gassendi, faisoient l'essence du corps, il pourroit se faire que les corps perdissent leur essence, & par conséquent ce qui les fait corps, & sans quoi ils ne sauroient l'être ; car nous ne connoissons la dureté que par le moien de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs résistent à nos mains, lorsqu'elles viennent à les heurter, presser, ou rencontrer. Or, si lorsque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent se retiroient aussi vite comme nos mains avancent, nous ne sentirions aucune dureté : cependant les corps qui fueroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur essence, & n'en seroient pas moins ce qu'ils sont. Il faut donc que leur nature, ou leur essence ne consiste point dans la dureté & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occasion,

lion, ni dans les autres qualités de ce genre.

ON comprendra aisément que la même étendue qui constitue la nature & l'essence du corps, constitue aussi la nature & l'essence de l'espace, si l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la Matière. Supposons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on fait ne point appartenir au corps; qu'on la réduise d'abord en poudre, & qu'on la prive de la dureté, elle ne cessera pas pour cela d'être corps; qu'on lui enlève la couleur, elle le sera de même, car il est des pierres si transparentes, qu'elles n'en ont aucune; qu'on lui ôte la pesanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle sera toujours corps; qu'on lui enlève la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette espèce, elle restera toujours corps, & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, consiste en ce qu'on connoît distinctement qu'elle est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou
cette

cette même connoissance, est parfaitement ressemblante à celle que nous avons de l'espace, soit de celui qu'on nomme corporel, soit de celui qu'on appelle local & incorporel (*). Ainsi, l'espace, ou le lieu intérieur, & le corps qui est compris dans cet espace, ne diffèrent entre eux que par notre pensée.

Vous

(*) En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur qui constitue l'espace, constitue le corps, & la différence qui est entre eux, ne consiste qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particulière, que nous concevons changer de place avec lui toutes fois & quantes qu'il est transporté, & que nous en attribuons à l'espace une si générale & si vague, qu'après avoir ôté d'un certain espace le corps qui l'occupoit, nous ne pensons pas avoir aussi transporté l'étendue de cet Espace, à cause qu'il nous semble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il est de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de situation au regard des corps par lesquels nous les déterminons.

DESCARTES, Principes de Philosophie, II. Part. pag. 80.

Vous voyez à présent, Madame, qu'il s'ensuit naturellement par la définition que les Cartésiens font de la nature du corps, qu'il est impossible qu'il y ait du Vuide; car selon eux, il ne sauroit y avoir dans tout l'Univers d'espace incorporel, puisque l'extension de l'espace, ou du lieu intérieur, n'est point différente de l'extension du corps (*). Car, dès qu'une chose est éten-

(*) Les mots de *lieu* & d'*espace* ne signifient rien qui diffère véritablement du corps que nous disons être en quelque place, & nous marquent seulement sa grandeur, sa figure, & comme il est situé entre les autres corps; car il faut, pour déterminer cette situation, en marquer quelque autre que nous considérons comme immobile. Mais selon que ceux que nous considérons ainsi, sont divers, nous pouvons dire qu'une même chose en même tems change de lieu, & n'en change point. Par exemple, si nous considérons un homme assis à la poupe d'un vaisseau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaisseau, il nous semblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voyons qu'il demeure toujours en une même situation à l'égard des parties du vaisseau
sur

étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extension. Ainsi, ils concluent que l'espace qu'on suppose vuide, étant étendu, il faut qu'il soit au contraire
ma-

sur lequel il est; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci; & qu'il s'approche de quelque autre. Si outre cela, nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait précisément autant de chemin du Couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du Levant au Couchant, il nous semblera dérechef que celui qui est assis à la poupe ne change point de lieu, pour ce que nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel; & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, nous concluons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté; sinon entant que nous l'arrêterons en notre pensée. **DESCARTES**, Principes de Philosophie, *II. Part.* pag. 82.

matériel, & par conséquent qu'il n'y ait point de Vuide. La Nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain: or le Vuide, s'il existoit, seroit inutile; donc il n'existe point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'Univers semblent demander une parfaite *enchaineure* dans ses parties, & son harmonie seroit interrompue, s'il y avoit du Vuide entre les corps (*).

IL

- (*) *Mais, tous corps sont liés d'un si ferme
assemblage,
Qu'il n'est rien vuide entre eux. C'est
pourquoi le breuvage
Hors du tonneau percé ne se peut
écouler,
Qu'on n'ait d'un soupirail fait ouverture
à l'air.
C'est pourquoi le soufflet, dont la bou-
che est bouchée,
Ne peut être élargi. C'est pourquoi
l'eau, cachée
Dans un vase bien clos, ne se glace en
hiver.
La clepsydre ne peut les jardins abreu-
ver,
S'on ferme sa gargouille: Et l'argenti-
ne source,
Qui dans le plomb creusé fait son escla-
ve course,*

For-

IL répugne, & paroît contraire à la raison d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui soit incorporel, éternel, immense, indépendant, incorruptible, & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philosophe soit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne sent point, qu'il ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'existence par des raisons aussi convaincantes & aussi claires, que celles dont on se sert pour démontrer la spiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu espace incorporel ou local. Et quel est l'homme enfin, qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement hu-
main

*Forçant son naturel rejailit vers les
cieux.*

*Tant & tant à tous coups le Vuide est
odieux.*

DU BARTAS, *Poésies, Livr. II.*

Quelque vieux que soient ces vers, ils ne sont point indignes d'être cités. Ils disent en peu de mots les principales expériences sur lesquelles se fondent ceux qui nient la possibilité du Vuide.

main n'en aiant jamais vû, ni conçu que de solide & d'impénétrable? Quel est l'esprit assez subtil, ou plutôt l'heureux Démon, qui puisse comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties? Est-il rien en effet de plus répugnant, de plus absurde que d'être incorporel, & d'avoir des parties? Et lorsqu'on dit, pour excuser ces erreurs, que l'espace est un être à sa manière, qui n'est ni substance, ni accident, & par conséquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'affûrer *qu'il n'est, ni substance, ni accident, mais un être à sa manière*, il faut montrer que c'est réellement un être, & qu'il subsiste véritablement.

VOILA, Madame, les principales raisons des Cartésiens & des Philosophes qui nient la possibilité du Vuide. Quoiqu'elles ne soient point au-dessus de toute contradiction, elles sont cependant capables de jeter dans le doute les esprits qui croiroient être les plus affermis dans le sentiment qu'elles combat-

battent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me sera possible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gassendistes, & vous déciderez vous-même quel est le parti dans lequel vous croiez qu'on puisse trouver la vérité.

§. XII.

DES RAISONS QU'ONT LES
GASSENDISTES POUR AD-
METTRE DES ESPACES IN-
CORPORELS ET DU VUIDE
DANS LE MONDE.

VOUS avez déjà vû, Madame, que Gassendi définit la nature ou l'essence du corps différemment que Descartes. Il la fait consister dans la solidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la Matière, & la cause originaire de l'étendue. *Nous concevons*, dit ce Philosophe, *que ce qui fait que deux parties de Matière gardent leur étendue, ou demeurent de suite l'une hors de l'autre sans se réduire &*

se confondre dans un seul. Et même bien, c'est parce qu'elles se résistent matérieurement l'une à l'autre, Et qu'elles se résistent, parce qu'elles sont dures Et solides : d'où il faut inférer que l'on doit plutôt faire consister l'essence de la Matière dans la solidité qui est première, que dans l'étendue, ou si l'on veut, que dans l'impénétrabilité, qui sont des suites nécessaires de la solidité. C'est en vain, continue-t-il, qu'on voudroit objecter qu'il est des corps, qui, n'ayant aucune solidité comme l'air, l'eau, le feu, & bien d'autres choses matérielles, cesseroient d'être corps si la solidité faisoit leur essence, puisque n'étant point solides, n'ayant aucune dureté ni résistance, ils n'auroient plus cette nature ou cette essence qui fait qu'ils existent, ou qu'ils n'existent pas. Il n'est aucun corps, quelque mol qu'il paroisse, qui n'ait quelque solidité. D'ailleurs, les premières & les principales parties dont tous sont composés, sont extrêmement solides, & ceux qu'elles forment, ne paroissent mous & sans résistance, que par les petits vuides qui
sont

font interceptés entre elles, & qui leur donnent moien de céder aisément. Si l'on considère la poudre de diamant, on verra que quoiqu'elle paroisse molle, les parties dont elle est composée, sont extrêmement dures.

Si l'essence du corps consiste dans sa solidité, comme le dit Gassendi, ou dans l'étendue déterminée, solide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ses élèves, le Vuide est non seulement possible, mais il est même nécessaire pour réaliser l'essence des corps mous, qui cèdent sans résistance par son secours, comme nous venons de le voir.

Les Philosophes, qui mettent l'espace incorporel, prétendent (*) que
s'il

(*) *Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent corpora, neque ubi essent, neque qua motus suos obirent, cum moveri ea quidem res evidens sit.*

Sane si plena forent omnia, & materia rerum veluti stipata, non possent non esse omnia immobilia, quia nec moveri quicquam posset, nisi omnia protraderet, neque locus

s'il n'y avoit point de Vuide dans le Monde, il ne pourroit y avoir de mouvement, & qu'aucun corps ne pourroit passer d'un lieu à un autre. Tout étant occupé, où se logeroit-il? Il ne peut se placer avec un autre corps: ce seroit introduire une pénétration de dimension, contraire à l'ordre de la Nature; il faut donc qu'il y ait quelque espace vuide pour recevoir les corps. Si tout étoit rempli, il seroit impossible à ces mêmes corps qu'aucun d'eux pût croître & augmenter; les alimens, ou si l'on veut, les parties par le moïen desquelles se fait leur accroissement, ne pourroient se répandre & s'écouler par l'empêchement qu'elles rencontreroient en d'autres parties qui occupoient déjà la place.

Les Cartésiens répondent à ces objections que le mouvement se fait par la facilité que les corps ont de céder, les plus foibles & les plus mous aux plus
plus

porro in quem quicquam protruderetur, esset.
Syntagm. Philosoph. EPICURI, Part. II.
Cap. I. pag. 27. Edit. in quarto.

plus durs & aux plus solides, comme l'air & le feu cèdent & font place à nos corps. Quoiqu'il n'y ait, disent-ils, aucun Vuide répandu dans l'eau, un poisson avance librement, parce qu'à mesure qu'il avance, il laisse de la place par derrière, où l'eau coule & se retire par une espèce de mouvement circulaire. Mais cette réponse ne résout pas la difficulté; car il paroît que s'il n'y a point de Vuide, il n'y aura pas la moindre partie de l'eau qui ait le pouvoir de commencer à se remuer, de céder & de quitter sa place. Comment le poisson pourra-t-il avancer, & agir au milieu d'une masse qui est également résistante de tout côté, remplie de corps, qui, ne pouvant se pénétrer, ne doivent céder que par le secours de certains espaces vuides qui puissent les recevoir (*). Ainsi, loin que

(*) *Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,
Ni Spatium dederint latices? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum pisces ire nequibunt?*

que le mouvement du poisson dans l'eau serve de preuve contre le Vuide, il en montre au contraire la nécessité.

VOILA', Madame, les raisons réciproques des Philosophes sur l'étendue corporelle, sur l'incorporelle, & sur les petits vuides que quelques-uns d'entre eux disent être répandus dans le Monde & dans tout l'Univers, pour recevoir les atômes, & leur procurer la liberté d'agir & de mouvoir. Je crois qu'on peut dire de ces diverses opinions ce que Cicéron disoit des différens sentimens des Philosophes sur la nature & la qualité de nos ames: *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit, c'est-à-dire, Quelque Dieu connoitra laquelle est la véritable.*

De.

*Aut igitur motu privandum est corpora
quæque,
Aut esse admissum dicendum in rebus
Inane,
Unde initium primum capiat res quæ-
que movendi.*

LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 380.

Depuis près de trois mille ans on dispute, on écrit, on veut démontrer la vérité. Les Savans des deux partis opposés l'autorisent par les mêmes expériences, chacun les explique en sa faveur, & l'on est aussi éloigné d'appercevoir la vérité, qu'on l'étoit avant de disputer sur la nécessité du Vuide.

§. XIII.

QU'IL SEMBLE QUE L'OPINION
QUI ADMET LE VUIDE, EST
LA PLUS NATURELLE, ET
QU'IL PEUT Y EN AVOIR.

VOUS connoissez trop ma bonne foi pour vouloir exiger, Madame, que je décide une question aussi incertaine que celle qui regarde la nécessité du Vuide. Je vous réitere encore ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je la crois impénétrable ; mais pour vous satisfaire, & contenter votre curiosité, je veux bien vous avouer que le sentiment des Gassendistes me paroît plus naturel & plus probable que celui de leurs adversaires.

DESCARTES fait consister l'essence du corps dans l'extension, & conclut ensuite que par-tout où il y a de l'étendue, y aiant de la Matière, le Vuide ne peut subsister.

JE demande d'abord quelle est la raison pourquoi l'extension doit constituer la nature & l'essence du corps plutôt que la solidité, ou quelque autre qualité essentielle à la Matière? Car de cette attention qu'on fait à un seul & unique attribut par l'abstraction qu'on fait de tous les autres, il ne suit point du tout que ces autres ne puissent subsister sans lui, & qu'il ne puisse subsister sans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je supposerai constituer l'essence du corps: si je tiens sur ma main une sphere pesante, par abstraction je puis concevoir que la pesanteur est toute dans son centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre; il seroit pourtant absurde que je conclusse de là que la nature & l'essence du corps consiste dans sa gravité. D'ailleurs, tout ce qui est dans le corps ne nous est point connu, ou du moins ne
pou.

pouvons-nous démontrer qu'il nous le soit : ainsi, nous ne savons point précisément ce qui le constitue ; & parce que nous n'appercevons que sept ou huit attributs dans le corps, nous ne devons point assurer qu'il n'y en puisse avoir d'autres, sans lesquels son existence soit aussi impossible que sans les sept ou huit qui nous sont connus. Si la nature d'une chose consiste en trente attributs nécessaires & inséparables les uns des autres, & qu'on en prenne dix, il seroit ridicule de conclure qu'on eût cette chose qui en exige trente absolument ; on en auroit au contraire une autre, qui n'en demande que dix pour former son existence. Il en est de même du corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoissons les attributs ; ainsi, nous ne savons point précisément ce qui constitue son essence.

LA plupart des Philosophes ont sur cette question des sentimens très différens. Ceux qui veulent que la nature du corps consiste dans la solidité, me paroissent mieux fondés que les autres qui la font résider dans l'exten-

tion. La solidité, dit Locke, est une idée si inséparable du corps, que c'est parce que le corps est solide qu'il remplit l'espace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pousse, & par-là lui communique du mouvement. Que si l'on peut prouver que l'esprit est différent du corps, parce que ce qui pense n'enferme point l'idée de l'étendue, si cette raison est bonne, elle peut, à mon avis, servir tout aussi-bien à prouver que l'espace n'est pas corps, parce qu'il n'enferme que l'idée de la solidité, l'espace & la solidité étant des idées aussi différentes entre elles que la pensée & l'étendue; en sorte que l'esprit peut les séparer entièrement l'un de l'autre. Il est donc évident que le corps & l'étendue sont deux idées distinctes (*).

LORSQUE les Cartésiens exigent qu'on leur explique & qu'on leur fasse comprendre ce pur espace étendu & dénué de tout corps, on peut leur de-

man-

(*) Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, Livr. II. Chap. XIII. pag. 187.

mander à eux-mêmes d'expliquer ce que c'est que l'étendue dont ils parlent tant ; & s'ils ne répondent qu'à leur manière ordinaire , & disent que l'étendue , c'est d'avoir *partes extra partes* , c'est-à-dire que l'étendue est étendue, (car ce n'est dire autre chose que de répondre que la nature de l'étendue consiste à avoir des parties étendues, extérieures à d'autres parties étendues) n'est-on pas en droit de leur reprocher qu'ils n'éclaircissent point ce qu'on leur demande , & qu'il en est d'eux comme d'un Médecin, qui, interrogé sur la qualité & la nature des nerfs, répondroit que ce sont des choses composées de nerfs ? Mais , objecte-t-on, il n'y a que la substance & l'accident qui méritent le nom d'être. L'espace n'est ni substance , ni accident ; il n'est donc point un être , & par conséquent n'existe point. Je réponds à cela qu'il est vrai que l'espace pur n'est ni substance, ni accident ; mais qu'il est le lieu des substances & des accidens, & un être à sa manière, étant inconcevable qu'u-

ne

ne substance existe, & qu'elle n'existe point en aucun lieu. Ainsi, l'espace ne peut être ni substance, ni accident, de même que la substance, ou l'accident ne peuvent être l'espace; & si l'on en demande une explication plus claire, & qu'on persiste à nier qu'il soit un être, on est en droit de répondre qu'après avoir dit *que l'espace est une certaine étendue, qui fait que deux choses sont éloignées l'une de l'autre, & que c'est une certaine capacité propre à recevoir les corps*, on est en droit, dis-je, de répondre qu'il est des choses dont on ne peut exiger que certaine définition, parce que dès qu'on en est venu à ce qu'il y a de plus connu, & aux principes clairs & évidens, on ne peut faire autre chose qu'un cercle, & dire que *l'espace est une certaine capacité propre à recevoir les corps, & qu'une certaine capacité propre à recevoir les corps, est l'espace*. De même, lorsqu'on en est venu au point sur la nature de l'homme, de dire qu'il est un animal raisonnable, si l'on en exige davantage, on ne peut dire autre chose si ce n'est, qu'un animal raisonnable est un ani-

animal qui raisonne, ou qui est raisonnable (*).

LES Auteurs, qui pressent si fort qu'on leur explique clairement ce que c'est que l'espace pur, & qu'on leur en développe les qualités, seroient eux-mêmes bien embarrassés si l'on exigeoit d'eux qu'ils expliquassent ce que c'est que la substance, qu'ils nomment à toute heure & qu'ils citent à chaque instant. Ils me feroient plaisir de m'instruire, si lorsqu'ils appliquent ce mot de *substance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre souverainement spirituel, ils le prennent dans le même sens, & en ont

(*) Les idées simples sont telles précisément que l'expérience nous les fait connoître; mais si non contents de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'esprit, nous n'avancerons pas davantage que si nous entreprenions de dissiper par de simples paroles les ténèbres dont l'ame d'un aveugle est environnée, & d'y produire par le discours des idées de la lumière & des couleurs. J'en donnerai la raison dans un autre endroit. LOCKE, *Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, Livr. II. Chap. IV. pag. 124.*

ont la même idée, que lorsqu'ils l'appliquent aux esprits finis & au corps. S'ils me disoient qu'oui, je les prierois de considérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les esprits finis, & le corps, participant de la même substance, ne soient que des modifications différentes de cette même substance dont ils sont tous composés. C'est-là le système de Spinoza dans tout son jour, & je crois qu'il est peu de gens éclairés qui se sentent portés à l'admettre. Si au contraire, ils me répondoient qu'ils ont du mot de *substance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux esprits finis, ni celle des esprits finis au corps, *Définissez donc*, leur dirois-je alors, *ces trois idées par trois mots différens & distincts ; faites-moi comprendre ainsi clairement ce que vous ne me dites qu'obscurément par un seul, qui a à peine une unique signification claire & déterminée, & dès le moment que vous m'aurez montré que vous avez trois idées claires & distinctes de la substance, je vous prouverai facilement que je puis*
en

en avoir une quatrième. En attendant, vous me permettrez de croire que l'espace existe, & que je puis l'appeller un être à sa manière, quoiqu'il ne soit ni substance, ni accident.

VOILA', je crois, ce qu'on peut répondre à ceux qui se récrient sur l'explication qu'on donne de l'espace pur. Car, quant à l'opinion qu'il ne sauroit y avoir de Vuide, outre qu'elle entraîne après soi l'absurde nécessité d'admettre la Matière infinie, ainsi que je le montrerai dans la suite, il semble qu'on ne peut nier premièrement que le Vuide ne soit possible, & secondement, qu'il ne soit nécessaire. Je vais, Madame, vous en montrer les raisons dans les deux Paragraphes suivans.



§. XIV.

QUE LA PUISSANCE D'ANNIHILER PROUVE LA POSSIBILITE' DU VUIDE.

IL est très difficile de trouver des argumens pour prouver la possibilité du Vuide aux Cartésiens. On ne peut même se servir auprès d'eux du pouvoir de l'Etre souverain; car plutôt que d'avouer qu'il est possible qu'il y ait du Vuide, ils sont obligés de dire & de soutenir que Dieu ne peut annihiler aucune partie de la Matière, pas même un atôme. Cependant je crois qu'il n'est aucun d'eux qui nie que Dieu ne puisse arrêter tout le mouvement qui est dans la Matière, & tenir tous les corps dans le repos pendant autant de tems qu'il lui plaira. Or, je suppose que dans ce parfait repos Dieu, pour punir ce Cartésien qui a voulu borner sa puissance, annihile son corps, & réduise la matière dont il étoit composé, dans le néant; (ce qu'il peut bien faire, car il ne doit pas être

être difficile à celui qui de rien a fait toutes choses, de réduire à rien une petite partie de ces choses) il y aura donc alors du Vuide. Il est évident que l'espace, qui étoit rempli par le corps du Cartésien qui se trouve annihilé, ne pourra être rempli, puisque les autres corps qui sont autour & qui devroient lui succéder & occuper sa place, sont fixes, immuables & dans un parfait repos. Le Vuide est donc possible: il faut en convenir, ou nier que Dieu ait le pouvoir de faire cesser le mouvement & d'annihiler la Matière, auquel cas la Matière est coéternelle avec lui. Et puisqu'il n'a pas le pouvoir de l'anéantir & de la réduire à rien, il n'a pas eu celui de la tirer du néant.

VOIONS si l'on peut apporter des raisons aussi fortes pour la nécessité du Vuide, que pour sa possibilité.



§. XV.

DE LA NECESSITE'
DU VUIDE.

LE Vuide semble être une suite du mouvement, & il est bien difficile de concevoir que dans le plein aucune chose puisse se mouvoir. Les premiers Philosophes qui ont soutenu l'existence du Vuide, propofoient leur opinion dans ces termes généraux. *S'il y a du mouvement, il y a du vuide : or, il y a du mouvement ; donc il y a du vuide.* En effet, si dans tout l'Univers il n'est aucune de ses parties qui soit dénuée de corps, il est donc comme une grande & vaste masse très serrée, dans laquelle rien ne peut agir, ni remuer ; car un corps ne peut se mouvoir qu'en prenant la place d'un autre, qu'il en chasse en le heurtant. *Mais, disent les Cartésiens, le premier corps qui se met en mouvement, déplace le second, & le second le troisième ; ainsi, successivement ils se cèdent les uns aux autres.* Je pense cependant que malgré

toutes ces pulsations prétendues, le premier corps ne pourra bouger, parce qu'il trouvera de la résistance dans le second, qui en rencontrera dans le troisième, & ainsi successivement jusqu'à l'infini. Il paroît donc clair & probable que sans les petits vuides qui sont répandus dans l'Univers, & qui reçoivent dans leurs espaces étroits les parties les plus subtiles de la Matière qu'on appelle atômes, le mouvement est impossible.

L'ASTRONOMIE nous démontre qu'il est des étoiles si éloignées de la terre, qu'il faudroit, pour parcourir cette distance, *autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années, exprimé par ces douze chiffres 104166666636.* S'il est vrai que l'Univers soit une vaste masse serrée & remplie de corps, on ne pourra faire le moindre mouvement, sans que tous ses corps s'en ressentent. Mais je dis plus: c'est que la résistance qu'ils opposeront au mouvement, sera immense, & ne pourra être surmontée que par une force que nous n'avons point. Cependant nous voions

que loin que nous aions de la peine à nous mouvoir, nous sentons à peine qu'il y ait des corps qui nous résistent dans l'air. Il faut donc qu'il y ait des espaces vuides pour les recevoir lorsque nous les déplaçons, & il paroît étonnant que lorsque nous remuons le doigt, nous agitions tous les corps jusqu'aux dernières limites de l'Univers; ce qui doit nécessairement arriver, si tout est plein, & qu'il n'y ait aucun espace vuide.

QUOIQUE Descartes & ses disciples eussent donné beaucoup de crédit à l'opinion qui bannissoit le Vuide; cependant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers tems comme absolument nécessaire. Ils ont prétendu que sans le secours du Vuide, les mouvemens célestes ne pouvoient avoir lieu; c'est le sentiment (*) du grand Newton. Le système qu'il a donné sur l'harmonie de l'Univers & sur la cause

(*) *Omnino necesse est ut spatia
Cælestia omni materia sint vacua:*

NEWTON. Optic. pag. 313.

cause des différentes directions des astres, système qui s'accorde toujours avec les plus sûres observations astronomiques, & qui n'est établi que sur les règles de la plus sublime Géométrie, est l'argument le plus fort qu'on puisse apporter en faveur du Vuide.

VOILA', Madame, ce que je pense sur l'essence de la Matière, l'espace corporel, incorporel, & les petits vuides répandus dans l'intérieur du Monde, pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus subtiles & les plus déliées. Ne croiez pas cependant que je sois beaucoup plus persuadé de l'opinion des Gassendistes, que de celle des Cartésiens. Il est vrai que je la trouve plus plausible & plus probable ; mais j'ai eu l'honneur de vous dire déjà qu'il s'en falloit bien qu'une chose probable fût une chose évidente.



§. XVI.

DES ATÔMES DES EPICURIENS,
ET DE LA MATIÈRE SUBTILE
DES CARTESIENS.

TOUS les Philosophes raisonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les siècles passés se sont accordés en ce point, que les premières parties actives de la Matière doivent être extrêmement subtiles & déliées. Les Epicuriens & les Gassendites ont appelé *atômes*, ces corpuscules & ces premiers ouvriers de la Nature; ils leur ont accordé plusieurs qualités, qui ont été combattues par d'autres Philosophes.

DE quelque prodigieuse petitesse que soient les atômes, qui ne peuvent tomber sous nos sens & les frapper, lorsqu'ils ne sont pas liés & rassemblés ensemble; néanmoins il en est de plus petits les uns que les autres (*), & par
cet-

(*) *Neque vero obstare debet quod Atomorum*

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 423
cette différence de leur grandeur on
ex-

*rum magnitudo non percipiatur sensibus: cum
sateamur necesse sit res, quæ visum fugiant,
innumeras esse. Licetne enim videre ven-
tum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut
corpuscula, quibus appellentibus hæc sentiun-
tur? Licetne corpuscula humoris, quibus
vestes in littore suspensæ nvescunt, expansæ
screfcunt? Licetne ea, quæ deteruntur ex
annulo diutius gestato; ex vertente cardine;
ex sulcante vomere; ex lapide, quem gutta
cavat, quem incedentium gressus deminuit?
Licetne ea, quibus planta aut animal incre-
scit pubescens, tabescit senescens; aliæque id
genus?*

*Non est interim reputandum esse Atomos
omneis ejusdem magnitudinis: nam aliæ qui-
dem in iis majores, aliæ minores existere,
rationi magis consonum est; & hæc re admis-
sa, plurimum, quæ contingunt circa passio-
nes animi, circaque ipsos sensus, reddi causa
potest.*

*Posse autem etiam infra sensum, magnitu-
dinum varietatem incomprehensibilem dari,
vel ex eo potest intelligi, quod animalcula
quædam sint, quorum tertia pars, si divisa
intelligentur, visum fugiat; & nihilominus
ipsis compingendis necessaria sit partium in-
comprehensibilis multitudo. Quot enim, quæ-
so, existant oportet ad conficiendum intestinum;*

explique aisément plusieurs effets de la Nature. Le nombre des espèces de leurs figures différentes est innombrable: mais il n'est pas néanmoins infini (*); car les Gassendistes n'admettent

au-

ad conformandum oculos; ad componendum artus; ad contexendum animam; ad constituendum partes universe omnes, sine quibus intelligi animal, quod vivat, quod sentiat, quod moveatur, non potest? Philosophiæ Epicuri Syntagma P. GASSENDI, part. 2. Cap. VI. pag. 254. Edit. in quarto.

(*) *Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam a Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen discussa, confirmataque supponit. Unum, quicquid est in rerum natura, aut corpus esse, aut inane, ubi nomine corporis intelligit non modo composita hæc, sensibiliaque corpora, sed maxime etiam corpuscula illa longe infra sensum posita, atomosque dicta, quod sint insectilia, ex quibus tanquam Elementis, seu primis Principiis mutuo coadunatis majora ista contexantur & consistunt: nomine autem inanis intelligit spatium corpore non oppletum. Alterum, esse Universum utraque hæc re, hoc est, tam corporum, maximeque atomorum multitudine, quam inanis spatii magnitudine infinitum; videlicet vult atomos innumerabili figurarum varietate inter se discretas, & celeritate celerrima mobileis*
fer-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 425
aucune substance infinie que l'Être spiri-
rituel

ferri infinito numero per inanis immensita-
tem. . . . Est autem responsio in promptu,
non conficere, quod contenditur, hanc ratio-
nem, quod tametsi concedatur esse inane infi-
nitum, non perinde tamen dari concedatur
infinitas atomos, ut quarum sit mera & abs-
que ratione suppositio; cum & sit petitio quæ-
siti, incursumque in modum Diallelum, dari
infinitas atomos, quoniam infiniti sunt Mun-
di, qui fieri ex illis debuerint; & dari infi-
nitos Mundos, quoniam sunt atomi, ex quibus
fieri debuerint, infinitæ. Quin etiam, ubi con-
cessum fuerit esse atomos Principia rerum, non
ideo tamen evincetur esse infinitas atomos, cum
eæ solæ esse possint ex quibus sit factus, hic u-
nicus, Mundus. Et urgetur quidem, si inane
admittatur magnitudine infinitum, esse necesse,
ut atomi per illud vagentes infinitæ sint, quod
coire alioquin non possint, neque olim reipsa
coiissent ad Mundum istum constituendum;
verum id quidem locum haberet, si simul ad-
mittetur aut increatas atomos esse, aut non a
causa aliâ, quam ab ipso casu compactas in
Mundum. At vero, ut nemo est sanæ men-
tis, qui Opus tam magnum, tam variuum,
tam ordinatum, tam splendidum, tam deco-
rum, referre possit ad ipsum casum, & non ad
causam quandam divinam, quæ & potentissima
simul, & sapientissima sit, sic nemo sanus
unquam concedat aut eas atomos, ex quibus

rituel souverainement parfait (*). On
peut

sit Mundus, factas non esse ab eadem causa; aut non fuisse simul ab ipsa compactas conformatasque in ipsum Mundum, potius quam sibi ipsis permissas, ut temere discurrerent, & casu potius, quam sapientia coirent, & compingerentur. GASSENDI, Oper. Sect. I. Phys. Lib. I. Cap. 2.

Ceux qui entendent le Latin, trouveront ici les utiles réparations que Gassendi a faites au système d'Épicure, & ceux qui ne le savent point, ont un précis de ce passage dans celui de Bernier, qui le suit.

(*) La seconde chose qu'avance Lucrece, est que les atômes sous chaque figure sont simplement infinis en nombre; c'est-à-dire qu'il y en a une infinité de ronds, une infinité de figure ovale, &c. . . . Mais comme il n'apporte aucune preuve convainquante de cette infinité, & qu'il est certain d'ailleurs que la masse de ce Monde qui comprend tous ces atômes, est finie, il suffit à un Physicien qui veut défendre les atômes, d'admettre qu'ils sont figurés, & que non seulement le nombre des figures, mais même le nombre des atômes sous chaque figure, est incompréhensible. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, Tom. I. pag. 175.

On peut voir par ce passage avec quelle sagesse

peut donc concevoir des atômes de figure *platte*, *sphérique*, *angulaire*, *régulière*, *irrégulière*, &c. & qu'ils soient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puissent être figurés, puisqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

QUELQUE déliées que soient les parties qui déterminent la figure des atômes, elles ne peuvent être rompues, même par les plus grands efforts (*). Ainsi, lorsqu'un corps vient à être brisé, les atômes qui le composent, n'en sont point endommagés; ils se délient seulement les uns des autres, & se remettent en liberté, ou vont s'accrocher à d'autres corps qu'ils augmentent & grandissent, étant les premiers principes de tout ce qui existe dans la
Na-

gesse Gassendi a épuré la Philosophie d'Epicure, & l'a réduite & soumise à l'examen le plus sévère.

(*) *Hæc que sunt rerum primordia nulla potest vis*

stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.

LUCRETIVS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 486. & 7.

Nature. Or, l'atôme ne peut être divisé : c'est la dernière & la plus petite partie de la Matière, qui, à cause de sa solidité & de sa dureté (*), ne donne point lieu à la division. Ce n'est donc pas la petitesse de l'atôme qui le rend indivisible, mais sa nature pleine & solide, les corps n'étant divisibles & sujets à la dissolution, que par le Vide qui se trouve en eux ; lequel donnant entrée à quelque force étrangère, occasionne leur ruine & leur destruction.

LES

(*) *Quamobrem & necesse est ut ea, que dicuntur principia compositorum corporum, sint nature ut plena, solida, immutabilis, ita omnino insectilis; unde & Atomos dicere solemus. Dicitur nempe Atomus nobis, non quod minima sit, hoc est, quasi punctum, (magnitudinem enim habet) sed quod non possit dividi, cum sit patiendi incapax, & inanis expers; adeo ut qui Atomum dicit, dicat id quod & plagæ securum est, & pati nihil potest; quodque invisibile quidem propter exiguitatem sit; sed indivisibile tamen propter sui soliditatem. Philosoph. Epicur. Sintagma P. GASSEND, Part. II, Cap. IV. pag. 40. Edit. in 12.*

LES Cartésiens se récrient beaucoup sur cette définition de l'atôme. *Il est aisé de connoître*, disent-ils, *qu'il ne peut y avoir des atômes, ou des parties des corps indivisibles : car quelque petits que soient ces corpuscules, dès qu'ils sont étendus, on conçoit clairement que le côté qui regarde l'Orient, n'est pas le même que celui qui regarde l'Occident ; ainsi, on peut le diviser. Et lorsque cette première division sera faite, les côtés restans dans les parties divisées qui seront vers l'Orient, ne seront pas les mêmes que ceux qui seront vers l'Occident, ainsi, on pourra faire une nouvelle division. Et dès qu'on conçoit clairement & distinctement qu'une chose peut être divisée, on doit juger qu'elle est divisible ; ou sans cela, on fait un jugement faux, & contraire à la raison & à la lumière naturelle. On doit donc assurer que la plus petite partie, dès qu'elle a de l'étendue, peut être divisée, parce que telle est sa nature.*

AVANT de vous apprendre ce que je pense sur ces différentes opinions, souffrez, Madame, que je vous dise un mot de la Matière subtile de Descartes,

tes, qui dans son système tient la place des atômes. - Ce Philosophe dit que dans le commencement Dieu divisa l'indéfinie masse de l'Univers en quarrés; qu'il fit tourner tous ces quarrés sur leur centre; qu'en se heurtant & se frottant les uns contre les autres, ils se réduisirent en poussière, & formerent plusieurs grains ronds & cannelés, & plusieurs autres qui devinrent si petits & si subtils, que n'ayant aucune figure déterminée & étant très subtils, ils remplirent tous les vuides des parties les plus grossières. C'est-là ce que l'on appelle la *Matière subtile*.

IL eût été à souhaiter que ce Philosophe eût vécu du tems de Moïse, il lui eût donné d'excellens conseils; car ce Prophète Juif ne savoit rien de ce tournoïement de quarrés, ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Genese*. Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'exposer un système aussi Philosophique aux Juifs, dont l'esprit étoit encore appesanti & accablé par leur servitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous
ces

ces quarrés avoient pû tourner sur leur centre, tout étant plein, & la Matière & l'étendue étant infinies ? Car ces quarrés, en tournant sur leur centre, occuperent plus de place que lorsqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la Matière, ou de l'extension corporelle, il y eût du Vuide pour faciliter ce tournoïement ; & si la Matière étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne sauroit dire que les corps cédoient les uns aux autres, puisqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'ils étoient tous de la même qualité. Les Juifs, qui n'avoient point assez de justesse d'esprit pour mériter le nom de Cartéliens, auroient d'abord conclu que les quarrés n'avoient point tourné, ou qu'il y avoit un espace incorporel pour leur procurer le mouvement. Si par hazard il se fût trouvé quelqu'un parmi eux qui eût un peu réfléchi, il n'auroit pas manqué de dire qu'il étoit impossible de concevoir que ces quarrés, en se frottant les uns les autres, eussent pû se briser & se réduire en poudre, parce que tous les corps étant éga-

également solides, d'égale grosseur, & agités d'un égal mouvement, les coins de ces quarrés, qui ne recevoient pas plus d'impression d'un côté que de l'autre, étoient également soutenus de tous côtés, & par conséquent ne pouvoient s'écorner, ni se réduire en poudre. Quoi qu'il en soit, la Matière subtile de Descartes approche assez des atômes d'Epicure, à la divisibilité près, & il s'en sert aussi avantageusement que les Gassendistes des corpuscules durs & solides.

Vous avez vû, Madame, les raisons des Cartésiens sur la nécessité de la divisibilité de la plus petite partie de la Matière, je vais vous exposer succinctement celles des Gassendistes.



§. XVII.

DE LA DIVISIBILITÉ
DE LA MATIÈRE.

IL paroît impossible, disent les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité de la Matière à l'infini, de se figurer qu'une chose bornée & limitée de tout côté, & qui est finie, puisse avoir en elle-même des parties infinies. Le Tout n'est que l'amas des parties, & les parties prises ensemble ne peuvent être plus grandes que le Tout. L'esprit se révolte, lorsqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être divisé en mille millions de parties, dont chacune peut être divisée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un aussi grand nombre de parties divisibles que dans le Monde entier, puisque les parties qui sont dans le pied du moucheron sont infinies en nombre, aussi bien que celles qui composent le Monde, & qu'il n'est point deux sortes d'infinis.

IL paroît absurde de penser que dans une goutte de vin il y ait un assez grand nombre de parties, pour qu'elles puissent se mêler avec toute l'eau de la mer. On est pourtant obligé d'admettre cet étrange paradoxe, lorsqu'on veut soutenir la divisibilité de la Matière.

NEWTON a adopté l'opinion de l'indivisibilité des atômes, & ce qu'il dit à ce sujet est très sensé & très naturel. Selon ce sage Philosophe Anglois, *Au commencement Dieu forma (*) Matière en particules solides, massives, dures, impénétrables, mobiles, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, en telle quantité, & en telle proportion à l'espace, qui convenoient le mieux à la fin pour laquelle il les formoit; & que par cela même que ces particules primitives sont solides, elles sont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en sont composés, & si dures qu'elles ne s'usent*

(*) NEWTON, Traité d'Optique, &c. pag. 307.

sent ni ne se rompent jamais, rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la Nature, de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originairement un par la disposition de Dieu lui-même. Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent constituer dans tous les siècles des corps d'une même nature & contexture; mais si elles venoient à s'user, ou à être mises en pièces, la nature des choses qui dépend de ces particules, telles qu'elles ont été faites d'abord, changeroit infailliblement. L'eau & la terre, composées de vieilles particules usées & de fragmens de ces particules, ne seroient pas à présent de la même nature & contexture que l'eau & la terre qui auroient été composées au commencement de particules entières. Et par conséquent, afin que la Nature puisse être durable, l'altération des êtres corporels ne doit consister qu'en différentes séparations, nouveaux assemblages & mouvemens de ces particules permanentes, les corps composés étant sujets à se rompre, non par le milieu de ces particules solides, mais dans les endroits où ces particu-

les sont jointes ensemble & ne se touchent que par un petit nombre de points.

MALGRE' ces raisons, les Cartéfiens ne se départent point de leur sentiment, ils ont toujours recours à leur premier argument qui brille incessamment à l'esprit : *tout ce qui est étendu a des parties, & peut par conséquent être divisé.* Les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité des atômes, répondent à cette objection que l'atôme est non seulement indivisible à cause de sa petitesse, mais par sa nature dure & solide, dans laquelle il n'est point de Vide. Et si j'ose dire mon sentiment dans une question aussi incompréhensible, je vous avouërai, Madame, que je crois qu'il doit y avoir dans la Matière un certain point de *ténuité & de petitesse*, au-delà duquel rien ne peut être réduit à moins, soit à cause de la dureté & de la solidité qui constitue ce premier principe des choses, soit enfin, quoi qu'on en dise, qu'il est contre la lumière naturelle de se figurer qu'un Tout fini & limité puisse avoir des parties infinies. Cela répugne presque au-
tant

tant que de soutenir que la partie est plus grande que le Tout.

ARISTOTE, & plusieurs Philosophes ont bien senti ces difficultés ; mais ils ont cru les éluder par un nombre de distinctions inutiles. Ils disent que ces parties n'étant pas actuellement infinies, elles le sont seulement en puissance ; en sorte qu'elles ne forment point un infini actuel, mais un infini en puissance, lequel est actuellement infini. Mais à quoi sert ce galimatias, & ce fatras de mots inutiles ? Qu'est-ce que des parties qui ne sont pas actuellement infinies, mais qui le sont en puissance ? N'est-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être ? D'ailleurs, ou l'on peut comprendre ces parties dans un certain nombre déterminé, ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé, elles ne peuvent donc produire une divisibilité à l'infini ; & si l'on ne peut les comprendre, elles sont nécessairement infinies.

DESCARTES a aussi senti toutes ces difficultés, il a voulu les éviter, en se servant d'une défaite que Chrysi-

pe avoit mise en usage long-tems avant lui ; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit exposé cet ancien Philosophe, qui, pour trancher court, disoit que les parties dans lesquelles la Matière, ou les parties de la Matière pourroient être divisées, n'étoient ni finies, ni infinies (*). N'est-il pas absurde de dire qu'une chose n'est point finie, qu'elle n'est point infinie, mais qu'elle est *indéfinie* ? J'aurois autant qu'un homme, à qui l'on demanderoit si les bouteilles de vin qui sont dans sa cave, sont en nombre pair, ou impair, répondît qu'elles sont en nombre *indépair*. S'il en avoit bû quelques-unes, je lui passerois cette réponse ; car il faut avoir réellement le cerveau troublé pour affûrer qu'une chose est, & n'est d'aucune manière. Je rends trop de justice à Descartes, qui a été réellement un des grands hommes que l'Europe ait eus, pour

(*) *Nos neque ex quibusdam, neque ex tot vel tot, neque ex finitis, neque ex infinitis constare.*

pour croire qu'il pensât réellement que les parties de la Matière n'étoient ni finies, ni infinies. Il sentoit qu'il répugnoit à la raison que les parties d'un Tout fini fussent infinies, & qu'il y en eût dans le pied d'un moucheron une aussi grande quantité que dans toute la terre. D'un autre côté, l'extension qu'il disoit être l'essence du corps, l'empêchoit d'approuver la dureté des atômes, qui, ne recevant point de Vuide, sont plus indivisibles par leur solidité & leur impénétrabilité, que par leur petitesse. Dans ces deux extrémités, il tâchoit de se tirer d'affaire, en ne décidant point entièrement la question.

IL a été obligé d'agir de la même manière, lorsqu'il a parlé des bornes de l'Univers. Comme il n'admettoit point d'espace incorporel, il s'ensuivoit de son systême que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des espaces étendus, il se trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la Matière l'étoit par conséquent;

ce qui devenoit sujet non seulement à de grandes erreurs, mais même à des conséquences très dangereuses pour la Religion. Pour se tirer de ce pas scabreux, il eut recours encore à l'*indéfini-
té*, & soutint que l'étendue du Monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Descartes, lui, qui avoit si sévèrement repris les Scholastiques de l'abus qu'ils faisoient des mots, ôsa tomber dans le même cas, & put dans deux choses très essentielles ne fonder son sentiment que sur un jeu de mots & un *quolibet* ; car comment peut-on traiter autrement ce terme qui ne définit rien, & ne porte aucune idée dans l'entendement, si ce n'est celle du peu de certitude qu'a la Philosophie qui se sert d'un pareil subterfuge ?

JE vois déjà, Madame, frémir tous les Cartésiens, & me traiter d'ignorant ; mais

*Dûssent les Grecs encor fondre sur un
Rebelle,*

je n'avoüerai jamais qu'il soit décent à un Philosophe d'abuser des mots, de se jouer de bagatelles, & de vouloir en imposer aux hommes. J'aurois mieux aimé

aimé que Descartes eût avoué bonnement que la Matière étoit infinie, comme il le croioit intérieurement, que d'avoir déguisé sa pensée, & d'avoir eu recours à cette prétendue indéfinie. Je fais que bien des gens trouveront étrange que j'ose critiquer un aussi grand homme que Descartes, que je respecte peut-être plus qu'eux-mêmes; mais je leur dis hardiment que non seulement je pense que le système de Descartes est défectueux en bien des choses qui ne sont pas aisées à digérer; mais même qu'il est très aisé à quiconque le suit entièrement, de devenir Spinosiste. Quelque savant qu'il fût, il étoit homme, & comme tel il étoit sujet à l'humanité: s'il a éclairci un grand nombre de difficultés, il a aussi donné quelquefois dans l'erreur; c'est-là du moins le jugement que fait de ses Ouvrages un de ses plus fameux disciples (*).

§. XVIII.

(*) Monsieur Descartes étoit homme comme les autres, sujet à l'erreur & à l'illusion comme les autres. Il n'y a aucun de

§. XVIII.

QUE LES PRINCIPALES PREUVES DE SPINOSA SONT TIRES DU SYSTEMÈ DE DESCARTES.

SPINOSA n'admettoit qu'une seule substance matérielle & infinie ; il en prouvoit l'infinité de la même manière que Descartes prouve son indéfinité. On ne peut, disoit-il, donner aucune borne à l'étendue. A quelque point que notre esprit se fixe, il conçoit au-delà une étendue, que non seule-

les Ouvrages, sans même en excepter sa *Géométrie*, où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de l'esprit humain. Il ne faut donc point le croire sur sa parole, mais le lire, comme il nous en avertit lui-même, avec précaution, en examinant s'il ne s'est point trompé, & ne croiant rien de ce qu'il dit, que ce que l'évidence & les reproches secrets de notre raison nous obligeront de croire. MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. IV. pag. 186.*

lement il imagine, mais qu'il connoît devoir être telle qu'il se l'imagine. Il faut donc, l'étendue étant infinie, que la substance le soit aussi, puisque la substance s'étend par-tout où il y a de l'étendue. Or, puisque cette substance est infinie, & qu'il ne peut y avoir deux infinis, je dois l'appeller Dieu, ou la cause efficiente de tous les autres êtres, qui ne sont que des modes de cette substance infinie, qui les produit tous elle seule, & qui les reçoit tous dans son sein lorsqu'ils changent de figure, ou qu'ils sont détruits.

Si cette substance, continuoit Spinoza, est infinie, & qu'elle soit par conséquent nécessairement Dieu, comme je l'ai fait voir par l'impossibilité de deux infinis, il faut nécessairement qu'elle ait existé de tout tems; car qui auroit pû la créer? Il seroit absurde de dire qu'un premier infini a créé un second infini. Ne pouvant subsister ensemble, à plus forte raison l'un ne peut émaner de l'autre; il faut donc encore nécessairement que cette substance étendue ait existé de toute éternité, & qu'elle ait eu toutes ses qualités, celle
de

de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le sentiment des anciens Philosophes qui faisoient Dieu coéternel avec cette substance étendue, & l'en distinguoient comme un Etre séparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impossibilité de deux infinis qui se présente toujours. Et si l'on veut absolument que Dieu soit distinct de la substance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini, & par conséquent inférieur de beaucoup de la substance étendue, qui, étant elle-même infinie, est mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la première Divinité.

Vous voyez, Madame, que j'avois raison de vous dire que le Spinofisme raisonné fonde ses dogmes sur bien des principes du Cartésianisme. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille taxer Descartes, qui a été un des plus grands génies du monde, & toujours très persuadé de la spiritualité de Dieu, d'avoir voulu favoriser l'Athéisme. Mais je n'ai fait ces Réflexions que pour vous montrer que des sentimens qu'on croit souvent les plus innocens, on peut quelque

quefois tirer des conséquences les plus pernicieuses. Il en est des Philosophes ainsi que des amans : les uns prennent pied sur le moindre mot, les autres sur la moindre faveur. Ils sont cependant tous également incertains, & la Philosophie est pour le moins aussi trompeuse que la plus fiée coquette de Paris.

§. XIX.

DU MOUVEMENT DES
ATÔMES.

PUISQUE vous m'avez forcé, Madame, à prendre parti pour Gassendi contre Descartes, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne sois pas trop affermi dans mon opinion, je vous expliquerai cependant par le mouvement des atômes plusieurs effets de la Nature qui nous sont cachés, & qui tiennent de l'obscurité des principes généraux de la Physique.

LUCRECE nous assure que les atômes sont dans un mouvement perpétuel, qu'ils ont eu de tous les tems ; mais
nous

nous corrigeons cette erreur, & nous savons que Dieu, en les créant, a été leur premier Moteur.

Le changement perpétuel qui s'observe dans toutes les choses, a occasionné le sentiment de Lucrece (*). Il

a

(*) *Nam certe non inter se stipata cohæret
Materies; quoniam minui rem quam-
que videmus
Et quasi longinquo fluere omnia cerni-
mus ævo;
Ex oculisque vetustatem subducere
nostris,
Cum tamen incolumis videatur summa
manere
Propterea, quia quæ decedunt corpora
quoque,
Unde abeunt, minuunt, quo venère
agmine donant;
Illa senescere; at hæc contra florescere
cogunt,
Nec remorantur ibi. Sic rerum summa
novatur
Semper, & inter se mortales mutua
vivunt.
Angescunt aliæ gentes, aliæ minuun-
tur,
In quo brevi spatium mutantur sæcla ani-
mantum,*

Et

a cru avec raison que ce changement ne venoit que du départ continuel des atômes, qui, étant dans une perpétuelle agitation, cherchoient à se délier les uns des autres, & à se mettre en liberté dans l'espace vuide qu'ils parcourent avec une extrême rapidité, jusques à ce qu'ils se soient racrochés avec quelques autres. Ainsi, l'augmentation de tous les divers corps n'est produite que par un nouveau ramas d'atômes; & la ruine & la destruction des autres, que par leur desenchâinement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps sensible à nos sens, viennent à se desunir, peut nous donner une idée de la desunion des premières parties actives de la Matière.

IL s'offre une difficulté dans le mouvement perpétuel qu'on accorde aux atômes; car il semble qu'il est impossible

Et quasi cursores Vitæ Lampada tradunt.

LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. I. Vers. 66. & seqq.

fible que les atômes qui composent les parties d'un morceau d'or, de fer, & d'autres corps très compactes, soient en mouvement, & cherchent à se détacher. On peut répondre que les corps les plus solides sont remplis de petits espaces vuides qui favorisent cette agitation qui ne nous doit pas paroître extraordinaire, quoiqu'elle ne tombe pas sous nos sens, puisque nous en voyons l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond, & qui dès qu'il est entièrement fondu, semble rester sur le feu dans un grand repos, quoiqu'il doive y avoir en lui un mouvement très violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb, après s'être infinuées dans ses pores, elles ne peuvent plus en sortir, & y sont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'infinent donc de tous côtés, & desassocient & délient jusques aux parties les plus petites du plomb, qui, ne pouvant se rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées, font que le plomb reste liquide

de jusques à ce qu'on l'ôte du feu, & que les parties actives de cet Element qui l'avoit dissou, se soient échappées & exhalées. Dans tous les mouvemens rapides qui se font dans la fonte des métaux, à peine peut-on s'appercevoir d'une agitation presque insensible. Ainsi, nous devons penser qu'il n'est point extraordinaire qu'il puisse y avoir un mouvement intérieur dans les corps les plus compactés, qui puisse dans les suites occasionner leur destruction.

IL est plusieurs corps légers & volatils où l'on apperçoit le mouvement perpétuellement, comme dans l'esprit de salpêtre, celui qui se tire du mercure, de l'étain, & du sublimé préparé. Tous ces corpuscules légers sont sans cesse en mouvement, dès qu'ils sont renfermés dans une bouteille.



§. XX.

DU MOUVEMENT DE LA MATIÈRE SUBTILE ET DE L'ATTRACTION.

A peu de chose près, Descartes fait avec sa matière subtile ce que Gassendi exécute avec les atômes. Ce premier Philosophe prétend que la terre & les cieux sont faits d'une même manière, dont nous connoissons l'essence par cela seul qu'elle est étendue. *Toutes les propriétés, dit-il, que nous appercevons distinctement en elle, se rapportent à ce qu'elle peut être divisée & même selon ses parties, & qu'elle peut recevoir toutes les diverses dispositions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ces parties.*

Vous voiez, Madame, que la seule chose en quoi diffère la matière de Descartes & des atômes, soit pour la formation, l'augmentation & la destruction des corps, c'est qu'elle agit par sa souplesse sans le secours du Vuide, au lieu que l'atôme ne se meut que par son
son

son moïen. Tous ces différens sentimens font des suites nécessaires des différens principes généraux que nous avons expliqués. Ainsi, admet-on le Vuide une fois, il faut toujours raisonner comme Gassendi ; le bannit-on, il faut suivre Descartes.

LE grand Newton voulut montrer à ses disciples une route nouvelle : il a cru que Dieu avoit imprimé quelque chose de plus que du mouvement dans les atômes, & qu'il avoit accordé à toutes les parties de la Matière la force & la vertu de s'attirer mutuellement les unes avec les autres. Ecoutez-le parler lui-même, & il vous expliquera fort clairement sa pensée. *Les parties, dit-il (*), de tous les corps durs homogènes qui se touchent pleinement, tiennent fortement ensemble. Pour expliquer la cause de cohésion, quelques-uns ont inventé des atômes crochus ; mais c'est poser ce qui est en question. D'autres nous disent que les particules des corps*
sont

(*) NEWTON, Traité d'Optique Liv. 3.
pag. 555.

sont collées ensemble par le repos, c'est-à-dire, par une qualité occulte, ou plutôt par un pur néant; Et d'autres, qu'elles sont jointes ensemble par des mouvemens conspirans, c'est-à-dire par un repos relatif entre eux. Pour moi, j'aime mieux conclure de la cohésion des corps, que leurs particules s'attirent mutuellement par une force qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante, qui, à de petites distances, produit les opérations chymiques mentionnées ci-dessus, Et qui, à de fort grandes distances des corps, n'agit point, du moins par des effets sensibles.

CETTE vertu, que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement, a trouvé de grands partisans; mais elle a eu aussi, & a encore de grands adversaires. On a reproché à ce Philosophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Péripatéticiens; on lui a objecté qu'il faisoit à peu près comme Aristote, qui expliquoit les vertus de l'aiman, ou du moins croioit les expliquer en disant qu'il attiroit le fer, parce qu'il avoit dans soi une vertu attraïante. Newton a répondu à cela que

que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la Matière, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences, & qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit, comme une qualité qui résultoit de la forme spécifique des corps; mais comme une loi générale de la Nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se montroit à nous par les expériences, & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuia son opinion par un aussi grand nombre, que Newton en fit pour autoriser la sienne. Vous pourrez voir au bas que la page quelques-unes de ces expériences (*); elles

(*). Ce que j'appelle *attraction*, peut être produit par impulsion, ou par d'autres moyens qui me sont inconnus. Je n'emploie ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette attraction, avant que

Les serviront à vous donner une idée
juste

de rechercher quelle est la cause qui produit l'attraction. Les attractions de gravité, de magnétisme & d'électricité s'étendent jusqu'à des distances fort sensibles ; c'est pourquoi elles ont été observées par des yeux vulgaires : & il peut y en avoir d'autres qui s'étendent à de si petites distances, qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos observations ; & peut-être que l'attraction électrique peut s'étendre à ces sortes de petites distances, sans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le sel de tartre coule par défaillance, cet effet n'est-il pas produit par une attraction entre les particules du sel de tartre, & les particules de l'eau qui flottent dans l'air en forme de vapeur ? Et d'où vient que le sel commun, le salpêtre, ou le vitriol, ne coulent point par défaillance, si ce n'est faute d'une telle attraction ? Ou bien, pourquoi le sel de tartre ne tire-t-il point plus d'eau de l'air que selon une certaine proportion à sa quantité, si ce n'est parce qu'après que ce sel est soulé d'eau, il n'a plus cette force attractive ? Quelle autre cause que cette force attractive peut faire que l'eau qui distille toute seule par un degré de chaleur très modéré, ne distille point d'entre le sel de tartre sans une violente

lente

lente chaleur? Et n'est-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'huile de vitriol & celles de l'eau, qui fait que l'huile de vitriol tire de l'air une grande quantité d'eau, & qu'après s'en être soulée, elle n'en tire plus, & que mise en distillation, elle ne lâche l'eau qu'avec beaucoup de peine? Et lorsque l'eau, & l'huile de vitriol, versés successivement dans un même vaisseau, acquièrent un degré de chaleur très considérable en se mêlant ensemble, cette chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs sont dans un grand mouvement? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs, mêlées ensemble, s'incorporent avec violence, & que par conséquent elles concourent avec un mouvement accéléré? Et lorsque l'eau-forte, ou l'esprit de vitriol, versé sur la limaille de fer, la dissout avec ébullition & une grande chaleur, n'est-ce pas un mouvement violent des parties de l'eau-forte, ou de l'esprit de vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur se jettent avec violence sur les parties du métal, & entrent par force dans ses pores, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré entre les particules extérieures du

Newtoniens expliquent par le moyen de l'attraction ce que les Gassendistes attribuent au mouvement des atômes.

Vous me demanderez sans doute ce que je pense de cette attraction, dont tant de gens parlent aujourd'hui. Je pourrois vous dire que cela est dans l'ordre, puisqu'elle jouit des droits de la nouveauté, & que les Savans ne se laissent guères moins entraîner au goût de la mode que les Dames. Un Philosophe, aussi ingénieux que savant, semble avoir été de ce sentiment, puisque selon lui (*), *l'attraction & le vuide, ban-*
nis

metal, & la masse dont il est composé ; & qu'entourant ces particules, elles les détachent de la masse principale, & les mettent en état de flotter séparément dans la liqueur ? Et lorsque les particules acides, qui toutes seules distilleroient par une douce chaleur, ne peuvent être séparées des particules du metal que par un feu très violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celle du metal ?
 NEWTON, Traité d'Optique, pag. 530.

(*) Éloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag. 303.

nis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés. Quant à moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, j'avoüe que je ne puis trouver extraordinaire que bien des gens aient peine à comprendre que des attractions qui ne peuvent avoir leur principe dans l'impulsion, puisqu'on les fait regner jusques dans le Vuide, aient une existence réelle & véritable. Ne seroit-il pas permis de les regarder comme les êtres de raison des Scholastiques? Car quelque chose qu'on puisse dire, il est bien difficile de concevoir que les corps puissent se mouvoir que par deux raisons, ou par la volonté immédiate de Dieu, ou par la percussion d'un autre corps. Or, les Cartésiens & les Gassendistes n'admettent qu'un principe bien naturel; c'est que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement qui subsiste toujours. Nous voyons réellement les effets de ce mouvement; mais quant à l'attraction gé-

nérale, il faut la supposer par les conjectures, plutôt que par les démonstrations. Par exemple, si l'on demande à un Cartésien d'où vient le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il repond qu'on fait qu'il sort d'un pole de l'aiman une matière insensible, qui rentre par l'autre pole en forme de tourbillon, puisqu'on voit le tourbillon tracé tout d'un coup sur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, ou chasse d'entre le fer & l'aiman la matière déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour précipité pousse le fer vers l'aiman. Après avoir expliqué par des raisons aussi plausibles la jonction du fer & de l'aiman, le Cartésien conclut qu'il faut donc que la pesanteur qui porte les corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout sens, aient leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulsion. Si un Newtonien veut expliquer cette difficulté, qu'on peut regarder comme un véritable prodige, il en fera quitte pour dire que les parties du fer sont attirées par celles de l'aiman, parce que l'attraction qui s'y trou-

trouve, est plus forte: & lorsqu'on lui demandera ce que c'est que cette attraction, il dira que c'est une vertu par laquelle les particules des corps s'attirent mutuellement par une force, qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante, qui, à de petites distances, produit les opérations chimiques, & par la même raison la réunion du fer à l'aiman. Si l'on réplique, & que l'on demande une seconde fois, d'où vient cette vertu. On répondra que c'est par l'attraction; mais fera-t-on beaucoup mieux instruit? Pour moi, je ne le crois pas; cependant il y a des gens, qui passent même pour fort savans, qui n'ont là-dessus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit Mr. de Fontenelle (*): *L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à Mr. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec*

(*) Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag. 302.

avec une idée prescrite par les Cartésiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne sauriez penser, Madame, à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'est rien de si commun que de voir aujourd'hui des personnes s'imaginer de comprendre ce que c'est que cette attraction, aussi parfaitement que les vérités les plus claires. Il est vrai qu'il y a parmi les plus célèbres disciples de Newton des Philosophes, qui, en l'adoptant, avoient qu'ils ignorent (*) ce que c'est, & de quelle manière elle agit. On peut comparer ces Philosophes aux élèves de Pythagore. *Le Magister dixit, le Maître l'a dit, leur*
con-

(*) *Per vocem attractionis intelligo vim quamcumque, qua duo corpora ad se invicem tendunt ; licet forte illud per impulsum fiat. Physices Element. Mathemat. &c. autore JACOBO S'GRAVESANDE, Tom. I. Lib. I. Cap. V. pag. 9.*

convient parfaitement ; mais quant aux autres , on diroit qu'ils ressembloient à ces Chymistes , qui , mourant de faim & de soif , se persuadent qu'ils savent le secret de faire de l'or , & sont les premières dupes & les premières victimes de leur préjugé.

Au reste , la fureur de l'attraction est aujourd'hui plus forte en Hollande & en Angleterre , que jamais celle des tourbillons imaginaires de Descartes ne le fut en France. On voit des Avocats abandonner le Barreau pour s'occuper de l'étude de l'attraction , des Ecclésiastiques oublier pour elle tous leurs exercices Théologiques. J'avoie que si j'étois à leur place , peut-être ferois-je de même. Quelque incertaine que soit l'étude de la Physique , j'aimeois mieux vivre dans mon cabinet avec Descartes , Newton & Gassendi , qu'avec Cujas , Barthole , Coccéius & du Moulin.

PAR la manière dont je viens de vous parler , Madame , de l'attraction , manière que bien de sévères Newtoniens trouveront indécente , & qu'ils jugeront digne d'une

ne

ne punition exemplaire , vous croirez fans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fausse ; point du tout , Madame , détrompez-vous. Je la crois seulement incertaine , & peut-être si j'écrivois à toute autre personne qu'à vous , la préférerois-je à celle des autres Philosophes ; mais je me suis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choses où il n'y a qu'un nombre de probabilités , qui excèdent pourtant celles qu'on trouve dans les raisons qu'on leur oppose. Je ne veux vous repondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejeter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous , quand vous voudrez , de vous convaincre que je suis Newtonien. Voiez , s'il vous plait , & si vous avez le tems , la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où je parle amplement des systêmes de Descartes & de Newton. Tout bien compensé , comme j'étois , pour ainsi dire , forcé de me déterminer , & que Messieurs les Savans sont moins complaisans que les Dames & veulent qu'on prenne un parti , j'ai opté pour
New.

Newton, parce qu'à le tout prendre, si je ne voiois pas des preuves bien évidentes dans son systême, du moins j'y découvrois moins d'erreurs manifestes que dans celui de Descartes. Vous ferez peut-être curieuse de connoître les raisons qui ont déterminé mon choix; je vais vous satisfaire dans l'instant.

§. XXI.

EXAMEN DU SYSTEME
DE DESCARTES.

JE vais commencer, Madame, par vous parler des erreurs qui m'ont fait rejeter le systême de Descartes; nous viendrons ensuite aux probabilités qui m'ont donné du goût pour celui de Newton.

DIEU créa, selon l'hypothese de Descartes, la Matière indéfinie & homogène, il établit ensuite certaines loix de mouvement, & par ces loix primitives, tout corps mû doit tendre à se mouvoir en droite ligne. Il produit une quantité de mouvement, qui doit toujours être la même & subsister
dans

dans tous les siècles, sans augmenter, ni diminuer. Il divisa la Matière en parties égales & cubiques, auxquelles il donna un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Voici ce qu'il arriva de ce mouvement, d'où résulte l'harmonie de l'Univers; c'est un Cartésien qui va nous l'apprendre, & nous donner le précis de tout le système de son maître. *Dans ce mouvement (*) dit-il, l'intérieur de chaque partie cubique devint un petit globe, une petite boule, & les angles brisés fournissent une poussière, infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La poussière infiniment déliée, c'est la Matière subtile, ou le premier Element; les petits globes, ou les petites boules sont la Matière globeuse, ou le second Element. De l'assemblage de ces trois Elements naissent les tourbillons, le soleil, les étoiles & les planetes, enfin l'Univers matériel.*

Tandis

(*) Origine ancienne de la Physique moderne, &c. par le P. REGNAULT, Tom. I. pag. 100. Edit. d'Amsterdam.

Tandis que les globules du second Element se meuvent sur leur centre propre, différentes masses de ces trois Matières diverses tournent chacune sur un centre commun; de-là les tourbillons.

La Matière subtile, ou la matière du premier Element, aiant moins de force que les petits globes du second Element pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée, & se trouve réunie dans le centre même, ou vers le centre du tourbillon; & c'est le soleil, ou quelque étoile fixe.

En divers tourbillons les parties les plus grossières de la Matière subtile, & les parties branchues du troisième Element s'accrochent, s'enchassent les unes dans les autres, font une sorte de croute qui environne l'astre intérieur; & ce sont les planetes & les cometes. Les astres incrustés errent-ils de tourbillons en tourbillons, ce sont des cometes. Demeurent-ils absorbés dans un tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement, ce sont des planetes: la terre en est une, qui tourne autour du soleil, emportée par le tourbillon du soleil même.

Enfin, le mouvement & la tiffure des parties infensibles font les différentes propriétés des corps; de-là l'Univers.

REPASSONS fuccintement les principales opinions de ce fyllême, & nous les trouverons prefque toutes fauffes. Vous avez déjà vû l'abfurdité qu'il y a d'admettre la Matière indéfinie, & vous connoiffez actuellement que c'eft pofer un principe auffi impoffible qu'incompréhensible, puisqu'il faut qu'une fubftance foit abfolument ou infinie, ou finie. Vous connoiffez auffi l'impoffibilité qu'il y a que la Matière ait pû avoir fon mouvement fans le Vuide, & former par conféquent cette pouffière infiniment déliée, à laquelle Descartes donne le nom de Matière fubtile, & dont il fe fert pour expliquer tout ce qui l'embarrafte. Passons donc plus avant, & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu parler fi fouvent, & qui, félon moi, font d'ingénieufes chimères, & félon vous, les chofes du monde les plus vraifemblables. Je fais l'amour que vous avez pour les entretiens fur la pluralité des Mondes de l'illuftré Mr. de Fontenelle; vous m'avez dit

cent

cent fois que si tous les Philosophes raisonnoient, s'expliquoient & écrivoient d'une manière aussi claire, aussi enjouée & aussi amusante, on verroit bien plus de gens se piquer d'étudier la Philosophie. J'ai toujours souscrit, vous le savez, Madame, aux justes éloges que vous donniez à un des plus grands & des plus beaux génies de l'Univers; mais j'ai toujours dit aussi que tout l'esprit du monde ne pouvoit rendre vrai ce qui ne l'étoit pas. Comme je me suis fait une loi de ne vous parler jamais que de ce que vous pouvez entendre, je me contenterai de vous dire ici que par les règles de Kepler, fameux Astronome & grand Mathématicien, règles, de la vérité & de la justesse desquelles on convient, il est prouvé évidemment que le petit tourbillon de la terre ne peut pas conserver son premier mouvement, & qu'il faut qu'il le perde même peu à peu. Les grands tourbillons ne sont pas moins contraires aux règles du même Kepler; mais laissons ses raisons qui peuvent vous paroître trop obscures, & venons à d'autres qui soient plus à votre portée. Si jamais vous êtes cu-

rieuse d'en voir qui soient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je gagnerai à cela, puisque je serai assez heureux pour que vous jettiez les yeux sur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment est-ce que les planetes pourroient se mouvoir librement, & comment leur cours ne seroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles se mûssent autour du soleil dans un milieu rempli de Matière ? Il faut, pour admettre un pareil systême, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut se faire dans le plein : or, vous avez vû, Madame, que s'il n'y a point de Vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons remplissant tout l'espace, le cours des planetes doit donc être interrompu : or, il ne l'est point; les différens tourbillons sont donc des chimères.

VOICI, Madame, une autre objection, aussi forte & aussi évidente. Comment se peut-il faire que les cometes traversent les tourbillons librement en
tout

tout sens, sans rencontrer aucun obstacle qui les arrête dans leur cours, & sans qu'elles soient dérangées & altérées par ces tourbillons, quoiqu'elles aient souvent des directions très contraires aux leurs? Ne faut-il pas qu'elles trouvent des espaces vuides qui facilitent leur passage? Et s'il y a des chemins vuides de tout corps, que deviennent les tourbillons qui occupent tout l'espace & se touchent mutuellement? D'ailleurs, comment est-il possible, s'il n'y a point de Vuide, que les comètes, ces torrens d'une grandeur immense & si rapides, n'absorbent pas le mouvement particulier d'un corps, qui n'est qu'un atôme, eu égard à leur prodigieuse étendue, & ne les déterminent-elles pas par leur force si supérieure, à suivre leur cours? Convenons de bonne foi, Madame, que quelques réparations que les Cartésiens aient faites de tems en tems & suivant les occasions, au système de leur maître, il ne fera jamais qu'une ingénieuse hypothèse amusante, mais fausse.

§. XXII.

EXAMEN DU SYSTEME
DE NEWTON.

NEWTON , ne pouvant goûter les tourbillons de Descartes, & sentant combien leur existence étoit impossible, établit un Vuide immense, dans lequel il prétendit que les astres faisoient leur course, sans que rien s'y opposât. Les planetes avoient leurs révolutions dans différens cercles autour d'un même centre, & les cometes faisoient les leurs dans des cercles inégaux, excentriques, & différemment dirigés. Ce systême étoit simple, aisé à comprendre; mais il parut impossible à bien des Physiciens. Ils objecterent qu'il étoit impossible qu'un corps conservât toujours le mouvement circulaire sans une cause particulière, parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement, par cette loi reconnue par tous les Phi-
lo-

lofophes dans l'œconomie de l'Univers. Les planetes, dans le systême de Newton, devoient depuis long-tems n'avoir plus leur mouvement circulaire; elles auroient décrit, selon la loi ordinaire, une ligne droite, & seroient allées s'abîmer & s'anéantir dans quelques étoiles fixes.

Ces difficultés vous paroîtront assez considérables : vous en verrez bien d'autres tout à l'heure; mais dans quel systême ne s'en rencontre-t-il point ? *Elles n'embarrasserent point le Philosophe Anglois*, dit en plaisantant un Auteur moderne de votre connoissance, dans une Lettre badine qu'il a écrite sur les hypotheses de Descartes & de Newton. Souffrez que je copie ici ce qu'il a écrit à ce sujet; cela m'épargnera la peine de dire de deux manières différentes la même chose. Je laisse ce soin pitéril aux Professeurs de Collèges qui élevent des jeunes gens qu'ils destinent à la Chaire, ou au Barreau.

„ Newton (*) donna à la Matière une
„ nou-

(*) Lettres Chinoïses, Tom. I. pag. 132. -
Lett. 17. Edit. de la Haye.

„ nouvelle qualité , appelée *l'attrac-*
 „ *tion* , par laquelle les astres ont une
 „ continuelle tendance vers le centre
 „ de leur mouvement. Il ordonna à
 „ tous les corps de s'attirer mutuelle-
 „ ment en raison de leur masse , ou
 „ pour me servir de ses termes , *en raison*
 „ *inverse de leur quarré de distance*. Dès
 „ lors tous les corps peserent les uns
 „ sur les autres , & par les loix invio-
 „ lables & inaltérables de l'attraction ,
 „ s'attirerent mutuellement ; ils attire-
 „ rent le centre commun autour du-
 „ quel ils tournoient , & furent attirés
 „ à leur tour par ce même centre.
 „ Les mêmes règles furent établies
 „ lorsque tous les corps qui tournent
 „ autour d'un centre , viennent à tour-
 „ ner avec ce centre particulier au-
 „ tour d'un centre , également com-
 „ mun à d'autres corps. Dans ce
 „ cas le centre commun attire éga-
 „ lement tous les corps & les centres
 „ particuliers , & en est aussi atti-
 „ ré. Par cette loi universelle voici
 „ l'harmonie de l'Univers dévelop-
 „ pée.

„ LES planetes & tous les corps cé-
 „ les-

„ lestes pesent les uns sur les autres,
 „ en s'attirant mutuellement en raison
 „ inverse du quarré de leur distance.
 „ chacun des cinq Satellites de Satur-
 „ ne pese sur les quatre autres, & les
 „ quatre autres sur lui; tous les cinq
 „ pesent sur Saturne, qui est leur cen-
 „ tre particulier. Saturne pese sur eux,
 „ & tous ces astres pesent sur le soleil
 „ leur centre général, ainsi que des
 „ autres planetes. Le soleil pese à son
 „ tour sur tous ces corps qui pesent
 „ sur lui. C'est cette pesanteur, ou
 „ cette attraction mutuelle, qui seule
 „ est cause de la régularité des mou-
 „ vemens célestes & de toutes les mer-
 „ veilles, qui jusques aujourd'hui a-
 „ voient paru devoir être toujours des
 „ mystères impénétrables.

„ MALGRE' cette attraction, si né-
 „ cessaire au systême de l'Anglois, &
 „ qu'il avoit créé si à propos, ses ad-
 „ versaires prétendirent que même en
 „ accordant qu'il y eût dans les corps
 „ cette puissance de s'attirer mutuel-
 „ lement, il seroit impossible qu'elle
 „ fût la cause de la régularité des
 „ mouvemens célestes, puisque la pe-

„ fanteur donnant aux aftres une ten-
 „ dance qui les dirige fans cefle vers le
 „ centre de leur révolution , ils de-
 „ vroient s'y être réunis depuis long-
 „ tems & avoir été confumés par le
 „ foleil , dans lequel ils fe feroient pré-
 „ cipités.

„ CETTE réflexion parut un peu
 „ embarrassante à l'Anglois ; mais il fe
 „ fervit encore du droit qu'il avoit de
 „ créer. Il donna une feconde direc-
 „ tion aux aftres ; l'une perpendicu-
 „ laire , caufée par l'attraction qui les
 „ portoit au centre de leur révolution ,
 „ & l'autre horizontale , qui les en é-
 „ loignoit. Ainfi les aftres , forcés de
 „ fe prêter à ces deux directions diffé-
 „ rentes , ne pouvant fuivre entière-
 „ ment l'une des deux , furent obligés
 „ de partager le différend , & prirent le
 „ parti de décrire un cercle. Si l'on
 „ eût encore contrarié l'Anglois , il
 „ eût donné encore une troifième di-
 „ rection aux globes céleftes , & une
 „ quatrième même , fi fon fyftême en
 „ eût eu befoin ”.

VOILA', Madame , le fyftême de
 Newton prefque auffi peu épargné que
 ce-

celui de Descartes. Vous me demanderez sans doute : Hé pourquoi donc le préférez-vous à l'autre, & ne le regardez-vous point comme impossible ? En voici les raisons, Madame, & vous savez que je vous ai dit souvent que lorsque nous voions une chose évidemment fautive, nous ne devons pas hésiter à la rejeter. Le système de Descartes est précisément dans ce cas, je m'en démontre clairement la fausseté ? Mais ne vous rappelez-vous point que je vous ai dit aussi que parce que nous ne comprenions pas comment une chose pouvoit se faire, il ne falloit pas soutenir qu'elle ne pût avoir lieu ? Voilà encore ce qui doit être appliqué au système de Newton. Je ne connois pas, il est vrai, ce que c'est que l'attraction ; mais je vois pourtant qu'elle est dans les parties de la Matière. Les expériences Chymiques m'en convainquent, mille autres plus familières me fortifient dans cette opinion ; il est donc très possible que la cause de la pesanteur des corps & des différentes directions des planetes viennent par cette attraction réelle, mais dont la nature m'est

m'est inconnue. Mais voici bien plus, c'est que les adversaires de Newton conviennent que de la théorie qu'il a établie sur l'attraction, il en suit toujours des conclusions conformes aux faits établis par l'Astronomie. Je vous demande, Madame, si vous croiez que ce soient-là de petites probabilités pour la vérité d'un système? un habile Cartésien convient de bonne foi qu'il est difficile de prouver qu'une hypothèse qui cadre si bien avec les plus exactes observations Astronomiques, ne soit qu'une hypothèse ingénieuse. *La Lune*, dit Mr. de Fontenelle (*), *est la moins régulière des planetes, elle échappe assez souvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. Mr. Halley, que son profond savoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3. Edition des Principes de Mr. Newton, „ Que „ la Lune jusque-là ne s'étoit point laissée*

(*) Eloges des Académiciens, &c. par Mr. DE FONTENELLE, Tom. II. pag. 303. & suiv.

„ sée assujettir au frein des Calculs ,
 „ & n'avoit été domptée par aucun Af-
 „ tronome ; mais qu'elle l'est enfin dans
 „ le nouveau système ”. Toutes les bi-
 zarreries de son cours y deviennent d'u-
 ne nécessité qui les fait prédire, & il
 est difficile qu'un système où elles pren-
 nent cette forme, ne soit qu'un système
 heureux, sur-tout si on ne les regarde
 que comme une petite partie d'un Tout,
 qui embrasse avec le même succès une
 infinité d'autres explications. Celle du
 flux & du reflux s'offre si naturelle-
 ment par l'action de la Lune sur les
 mers, combinée avec celle du soleil, que
 ce merveilleux Phénomène semble en être
 dégradé.



§. XXIII.

RECAPITULATION.

VOILA, Madame, un détail des sentimens des Philosophes sur les premiers principes de la Physique; c'est par leur moïen qu'ils expliquent la plûpart des effets cachés de la Nature. Voicz quelle doit être l'incertitude de leurs raisonnemens; car quelle conséquence évidente pourroient-ils tirer de principes aussi peu évidens? Aussi crois-je, Madame, que la véritable Physique n'est autre chose qu'une Science expérimentale, qui nous découvre bien des secrets, dont il nous est cependant impossible de connoître les premières opérations, n'ayant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire au commencement, aucune idée de la façon dont agissent les parties actives de la Matière, ou ses premiers ouvriers; en sorte que Descartes explique une expérience par le moïen de la Matière subtile; Gassendi, par celui des atômes & du Vuide; Newton, par celui de l'at-
trac-

DU BON-SENS, *Réflex. III.* 479
traction, &c. Mais qu'importe de savoir précisément comment les premiers principes agissent, dès qu'on fait le moïen de leur faire produire d'une manière sûre les effets que l'on cherche, & d'en retirer tout le profit dont nous avons besoin? Dieu, en nous cachant les premières opérations de la Nature, qui sont des secrets connus à lui seul, nous a donné le pouvoir de les occasionner par des moïens dont il nous a accordé la connoissance. En se réservant les premiers principes de la Physique, il nous a laissé une Science expérimentale qui suffit à nos besoins, & qui est à la portée de tous ceux qui ont assez de curiosité & de patience pour s'y appliquer avec attention.

FIN DU TOME PREMIER.



74754244

AD

2002

